







LE COMTE
ANTOINE HAMILTON

J. Hall Sculpit 1772.

M E M M O I R E S

D U C O M T E

D E

G R A M M O N T,

Par Monsieur le Comte

ANTOINE HAMILTON.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de NOTES & d'ECLAIRCISSEMENTS nécessaires,

Par M. HORACE WALPOLE.

*Des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont, peuvent compter sur
quelque indulgence.*

V. l'Épître prélim. p. xviii.

A LONDRES:
CHEZ J. DODSLEY,

M. DCC. LXXXIII.

A
M A D A M E
M A R I E D E V I C H I,
MARQUISE DU DEFFAND.

L'Editeur vous consacre cette Edition, comme un monument de son Amitié, de son Admiration, & de son Respect ; à Vous, dont les Graces, l'Esprit, & le Goût retracent au siecle present le siecle de Louis quatorze & les agrements de l'Auteur de ces Memoires.

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

ON ne prétend donner qu'une Edition des Memoires du Comte de Grammont plus correcte que les precedentes; ce livre unique n'a pas besoin d'eloge; il est pour ainsi dire devenu Classique dans tous les pais de l'Europe. Le fond de l'histoire est veritable, l'agrement du stile l'a fort embelli. Les premiers Editeurs avoient estropiés plusieurs noms propres, on les a corrigés dans cette Edition. On a encore rectifié dans les notes la confusion qui s'etoit introduite dans l'histoire des deux Hamilton, l'Auteur & son Frere: on n'a pas touché au texte.

L'Editeur auroit voulu ajouter les portraits des principaux personages; mais arrêté par des difficultés insurmontables, il s'est borné à ne donner que ceux de Mademoiselle d'Hamilton, de l'auteur le Comte Antoine d'Hamilton, & de son Heros le Comte de Grammont. On ne pourra malheureusement reconnoitre les deux derniers que d'après des tableaux faits dans leur Vielleffe. Il n'existe de portrait du Comte de Grammont, que dans la salle des Chevaliers du Saint Esprit aux grands Augustins à Paris; l'Editeur à eû la permission de Monsieur le Marquis de Marigny d'en faire tirer une copie. Celui d'Hamilton est d'après son estampe executée aussi dans ses dernieres années.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil si favorable à ces Mémoires, que nous avons cru devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les *Avantures du Comte de Grammont*, très piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'*Histoire amoureuse d'Angleterre sous le règne de Charles II*. Ils sont d'ailleurs écrits d'une manière si vive & si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient pas de plaire infiniment, quand la matière en seroit moins intéressante.

Le Héros de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Historien digne de lui. Car on n'ignore plus qu'ils sont partis de la même main à qui l'on doit encore d'autres Ouvrages frappés au même coin.

Nous avons enrichi cette Edition d'un Discours mêlé de Prose & de Vers, où l'on exagère la difficulté qu'il y a de bien représenter le Comte de Grammont. On reconnoitra facilement que ce Discours est du même Auteur que les Mémoires, & qu'il devoit naturellement en orner le frontispice. Au reste il ne nous appartient point d'en apprécier le mérite. Nous dirons seulement que des personnes d'un goût sûr & délicat le comparent au Voyage de Chapelle, & qu'ils y trouvent les mêmes graces, le même naturel & la même legereté.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de M. Hamilton lui-même; Auteur de ces Mémoires, & du Discours qui les précède.

Antoine Hamilton dont nous parlons, étoit de l'ancienne & illustre Maison de ce nom en Ecosse. Il naquit en Irlande. Il eut pour père le Chevalier Georges Hamilton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut aussi Duc de Châteleraud en France.

Sa mère étoit Madame Marie Butler, sœur du Duc d'Ormond, Viceroi d'Irlande, & Grand Maître de la Maison du Roi Charles.

Dans les révolutions qui arriverent du tems de Cromwel, ils suivirent le Roi & le Duc d'York son frère qui passèrent en France. Ils y amenèrent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître.

Lorsque

Lorsque le Roi fut rétabli sur son Trône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit dans les Mémoires de Grammont combien cette Cour étoit brillante; la curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton, il ne tarda pas à sentir le pouvoir de ses charmes, il l'épousa enfin;* & c'est la tendresse qu'Antoine avoit pour sa sœur, qui l'engagea à faire plusieurs voyages en France, où il étoit élevé, & où il a possédé une partie de sa vie.

M. Antoine Hamilton étant Catholique, il ne put obtenir d'emploi en Angleterre; & rien ne fut capable d'ébranler ni sa Religion, ni la fidélité qu'il devoit à son Roi.

Le Roi Jaques étant monté sur le Trône, il lui donna un Regiment d'Infanterie en Irlande & le Gouvernement de Limerick. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ses Etats, le Comte Hamilton repassa avec la Famille Royale en France. C'est-là & pendant le long séjour qu'il y a fait, qu'il à composé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il mourut à † S. Germain le 21 Avril 1720, dans de grands sentimens de piété, & après avoir reçu les derniers Sacremens. Il étoit âgé alors d'environ 74 ans. Il a mérité les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né sérieux, il avoit dans l'esprit tous les agrémens imaginables; mais ce qui est plus digne de louanges, à ces agrémens, qui sont frivoles sans la vertu, il joignoit toutes les qualitez du cœur.

* Il en eut deux filles, dont l'une a été Abbessé en Lorraine & y mourut fort vieille. L'autre, qui ressembloit à son pere du coté de l'esprit, epousa le Comte de Stafford, & ne laissa pas de postérité. Elle étoit fort liée avec la celebre Lady Marie Wortley Montagu.

† Il dansa dans l'entrée des Zephyrs dans le Triomphe de l'Amour, ballet de Quinault représenté à St. Germain-en-Laye en 1681, étant âgé alors de trente cinq ans. V. Diction. des Theatres, tom. 5. p. 538.

E P I T R E

En face de l'épître



J. Chambers Sculp.

PHILIBERT COMTE de GRAMMONT.

E P I T R E

A MONSIEUR

LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande * vit le jour,
De Menodaure † heureux séjour,
D'où vos errantes destinées,
Semblent vous bannir sans retour ;
Et, d'où l'Astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les Isles fortunées !
Vous qui dans une auguste Cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées,
Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'est à vous Monsieur, que cet Ecrit s'adresse ; car à quel autre
pourroit-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer
qui

* Corizande des Andouains, ayeule du Comte de Grammont.

† Menodaure, des Ancêtres de la Famille.

qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous depuis des tems infinis, & qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant nous osons un peu nous flatter que cela n'est pas, puisque

Vous n'oubliez jamais personne,
 Témoin Dom Brice à Lérida,
 Donna Raguez à Barcelonne,
 Gaspar Boniface à Bréda ;
 Enfin Catalane, & Gasconne,
 Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne,
 De Perpignan à Puycerda,

Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés & paisibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos voisins, grands Nouvellistes, informés des vivacités, dont on leur mande que vous surprenez la Cour; nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des Guerres civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans les Provinces, où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite; mais qui sommes-nous pour l'entreprendre? Médiocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire
 Pour réussir dans une affaire,

Où les talens succombent tous :
 Et quelque empressement que l'on ait à vous plaire,
 Dès qu'il faut écrire pour vous,
 Le projet devient téméraire,
 Et des Campagnards comme nous,
 Sont bien-tôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Thèses de Logique, vous en sçaviez assez pour être reçu dans cet illustre Corps, & pour y être loué depuis les piés jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y ferez plus ; les Révérends Pères Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance ; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère : & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funèbre. Le fameux Despreaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions ; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des ouvrages d'esprit arbitre souverain,
 Il jouit en repos de sa première gloire ;
 Si du plus grand des Rois il compose l'Histoire,
 Phébus est attentif à conduire sa main,
 Et c'est l'unique soin des Filles de Mémoire ;

Lui seul peut conserver à l'immortalité
 Un mérite comme le vôtre ;
 Mais sa Muse a toujours quelque malignité,
 Et vous careffant d'une côté,
 Vous égratigneroit de l'autre.

L'expedient qui nous vint en tête après celui-là fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison : & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris,
 Qu'habitoient nos Rois à Paris,
 Dans un certain recoin du Louvre,
 Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
 A tous Auteurs, à tous Ecrits,*
 A des Ouvrages de tout prix,
 Sur tout à ceux des beaux esprits,
 Quand par hazard il s'en découvre.
 De ce lieu chaque mois sortent galans cahiers,
 Où tous faiseurs de chansonnettes,
 (Tendres Héros de leurs quartiers)
 Viennent en Vers familiers
 Usurper le nom de Poètes ;
 Et sur des tons irréguliers
 Montant Chalumeaux & Musettes,
 Content champêtres amourettes,

* Le Mercure Galant.

Ou couronnent de vains lauriers
 Des Ecrivains & des Guerriers,
 Qui sont inconnus aux Gazettes.
 De ses atours capricieux
 C'est là que l'Enigme se pare,
 Met un masque myftérieux,
 Et d'un voile mince & bizarre
 Embrassant les Curieux,
 Est toujours neuve, & jamais rare.
 C'est là qu'on voit en vieux transports
 Gémir nouvelles Elégies ;
 Et là s'impriment tous les Morts,
 Avec leurs généalogies ;
 Leurs éloges, leurs effigies,
 Leurs dignités, & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inferer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses ; & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voies, réfolus, malgré notre insuffifance, de tenter l'avanture nous-mêmes, & d'appeller à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître ; mais dont quelques Ouvrages font parvenus jusqu'à nous ; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous diez que la Mère y avoit mife par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir :

E P I T R E.

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine,
Que la Marne fuit de ses bords !
Quand vos chants ornés des trésors
Du Permesse, ou de l'Hypocréne,
Badinent pour quelque Climéne :
Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpoméne,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athene ;
La Fare ! & vous * Abbé sçavant,
Que Phébus de son influence
Anime & soutient en rimant !
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpoméne & Thalie quelque peu déplacées, puisque ces Messieurs ne paroissoient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux Muses. Cette réflexion nous embarassoit, & nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Ecrit, lorsque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une Figure qui nous surprit, sans nous effrayer ; c'étoit celle de votre philosophe l'inimitable Saint-Evremont. Rien de tout ce tintamare, qui annonce
d'ordinaire

* L'Abbé de Chaulieu,

d'ordinaire l'arrivée des Morts de conséquence, n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre ;
 Le Ciel resta clair & serain ;
 Point de murmure souterrain,
 Et pas un seul coup de tonnerre.
 Il n'étoit point couvert de lambeaux mal coufus,
 Tels qu'étoient près de Philippe
 Le Spectre qui de nuit apparut à Brutus.
 Il n'avoit point l'air de Laïus,
 Qui ne portoit pour toute nippes
 Qu'un petit manteau d'Emaüs,
 Quand il vint accuser Oedipe.
 Il n'avoit rien du funeste appareil
 Que l'on croit voir à ces affreuses Ombres,
 Qui sortent des Roïaumes sombres,
 Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu réfrogné, & c'étoit les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite ; & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voïage
 Sa calotte de maroquin ;
 Et cette loupe à double étage,
 Dont il ne vit jamais la fin,

Ornoit le haut de son visage :
 Bref, il parut dans l'équipage,
 Où chez la belle Mazarin,
 Toujours paré du nom de Sage,
 Il venoit noyer dans son vin
 Les engourdissemens de l'âge,
 Et rendoit chaque jour hommage
 A l'éclat renaissant qui brilloit sur son teint.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos sièges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler, mais il nous fit bien-tôt voir le contraire ; & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : j'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution ; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs, pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre ; mais ne voiez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent, font aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un tendre, fidelle & gouteux,
 Se révoltant d'un air profane
 Contre l'anodyne tifanne,
 Et contre l'objet de ses vœux,
 Ne chante dans ces vers heureux,
 Que l'Inconstance & la Tòcane.

L'autrè d'un style gracieux,
 Et digne des bords du Permesse,
 Par mille traits ingénieux
 Fait tout céder à la paresse,
 Et de l'indolente mollesse
 Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît ; il importe peu que vous les ayez invoqués, ils n'en viendront pas plutôt à votre secours ; arrangez du mieux que vous pourrez les matières que vous alliez rassembler pour d'autres ; ne vous embarrassez ni de l'ordre des tems, ni de celui des événemens. Je vous conseillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez ; les premières sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes & légères, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui seul tant de fois retardé,
 Est un miracle que l'Envie
 D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
 Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
 Celui d'éterniser sa vie,
 Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.*

Ne

* Pensée fautive. C'est peut-être la seule chose qui soit reprehensible dans ce morceau, que d'ailleurs on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence, pour tracer son caractère, cela fentiroit le Pannegyrique ; & ce fera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots ; le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, & du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles
 A l'immortalité j'élevois mon Héros.
 Pour vous, peignez d'abord en gros
 Cent beautés à ses vœux dociles ;
 Faites-le voir, suivant en tous lieux les drapeaux
 D'un Guerrier égal aux Achilles ;
 Qu'au milieu de la Paix, ennemi du repos,
 Il donne des leçons utiles
 Aux Courtisans les plus habiles ;
 Et toujours actif à propos,
 Sans leurs empressements serviles,
 Qu'il efface tous leurs travaux.
 Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
 Le fassent voir en differens tableaux,
 Tyran des fâcheux & des sots,
 Historien d'Amour & des Guerres civiles,
 Recueil vivant d'antiques Vaudevilles,
 Redoutable par ses complots
 Aux Amans heureux ou tranquilles,
 Défolateur de ses Rivaux ;
 Fleau des discours inutiles,

Agréable

Agréable & vif en propôs,
 Célèbre difeur de bons mots,
 Et fur tout, grand Preneur de Villes.
 N'oubliez-pas le Cheval blanc,*
 Sur lequel, fôûtenant téméraire menace,
 Il parut inopinément
 Vers les Campagnes de l'Alface
 Aux yeux d'un Prince triomphant ;
 Dites par quel enchantement,
 Par quelle adreffé ou quelle audace,
 En dépit du vieux Saint Alban,
 Et d'Arlington, & d'Haliface,
 Et d'une Nymphé encor à féduifante face,
 Il enleva le † Buckingham.
 Contez ces Faits tout uniment.
 Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
 A s'éléver insolemment ;
 Et ce n'est pas toujours au fômmet du Parnaffé-
 Que l'on chante avec agrément.
 Que par un tour aifé chaque récit s'explique ;
 Suivez la Nature de près,
 Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,

Du

* Il avoit promis à Monfeigneur le Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alface, qu'il le verroit arriver fur un Cheval blanc, avant la fin de la Campagne.

† Il perfuada au Duc de Buckingham de paffer en France avec lui, pour rompre la Triple Alliance, malgré les efforts que les Miniftres d'Angleterre & la Comteffe de Shrewsbury firent pour l'en empêcher ; Buckingham étoit alors Favori de Charles II.

Du misérable Profàïque,
 Et du stîle trop Poëtique,
 Evitez l'un & l'autre excès.
 N'adorez point les goûts de la vogue publique ;
 Mais ne les condamnez jamais :
 Il est un lieu près du Marais
 Où depuis quelque têmes le genre Marotique
 Se renouvelle avec succès.
 Empruntez les nouveaux attraits
 Que l'on trouve à son air antique :
 De Ronfard ou de Rabelais
 Instruisez-vous dans la boutique ;
 Il ne faut que cinq ou six traits
 D'un langage obscur & Gotique,
 Pour divertir à peu de frais.

Nos l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ;
 mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante nous
 paroïssoit plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de vo-
 tre mieux ; des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont, peu-
 vent compter sur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes gueres
 connus que de lui, & selon les apparences, ce que vous allez faire ne
 donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finissons
 cette visite, poursuivit-il, & par les souhaits que je vais faire, faites
 connoître à mon Héros que je m'intéresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin
 D'un esprit éternel soutienne encor les charmes ;
 Qu'il dorme un peu plus le matin,
 Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes :
 Et que le Pere Seraphin,
 Toujours sur de fausses allarmes,
 Le vienne exhorter à sa fin ;
 Et que ce soit toujours en vain.
 Qu'abandonné du Médecin,
 La Cour pour lui verse des larmes :
 Par ses soins redoublés que le Roi convaincu,
 Qu'ils ne vit plus que pour le suivre,
 Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
 Après avoir aussi longtems vécu.

A tems se tût le Normand Philosophie,
 De son tems gentil Clerc, ains gaudisseur juré,
 Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
 Mais dont Prônes meshui ne font pas de l'étoffe
 D'un Pasteur ensepulturé.

Or s'en partit revoir la * cointe-bande
 D'amis feals qu'en l'autre monde avez ;
 Ja n'est métier qu'illec il vous attende :
 Si ne dira pourquoi celle legende,
 Trop mieux que nous la raison en sçavez.

c 2

Que^s

* Vieux mot qui se disoit des personnes belles ajustées, du Latin *comptus*, ou peut-être du Celtique *coan*.

Que si dans cinquante ans sans être grain malade,
 Force vous est pourtant à la parfin
 Sur lit gésir en piteuse parade,
 Et vers les Morts prendre votre chemin,
 A donc verrez maint & maint Camerade,
 Qui menent feste & moult joyeux * Hutin.
 A grand † randon vous feront accolade.
 Là trouverez Messire Benferade,
 Le Preux Chapelle, & Maître Chapelain,
 Les Damoisels Voiture & Sarrazin,
 Et cil qui Chançon ne Balade
 Onc ne rima sans hanap de bon vin.
 Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
 Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
 Roide Jousteur, & courtois Chevalier,
 Asez devant les Guerres de la Fronde ;
 Si révenez ès bords de la Gironde
 En coche clos, & sans vous travailler,
 Verrez Châtel fix à dextre de l'onde,
 Qui perron n'a, ne superbe escalier,
 Mais dont fossés ont eau claire & profonde :
 Là demeurons ; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-

* Ce mot signifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainsi appelé, parce que dans son enfance il étoit mutin.

† Avec empressement.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monsieur, si par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Sémeac. En attendant, trouvez bon que nous finissons cette longue Lettre; nous avons eu beau changer de stile & de langage, pour en faire quelque chose, vous voëz combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet: il faudroit, pour y réussir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter, fût encore parmi les vivans. Mais

Il n'est plus de Saint Evremont;
Et ce Chroniqueur agréable
Du sérieux & de la fable,
Ce favori du sacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au Comte de Grammont.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ces Mémoires.

CHAPITRE PREMIER.

*S*ERVANT d'Introduction à l'Ouvrage, Page 1

CHAPITRE II.

Arrivée du Chevalier de Grammont au Siège de Trin, & son genre de vie, 4

CHAPITRE III.

Son éducation & ses aventures avant son arrivée à ce Siège, 8

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la Cour de Turin, & comment il y passe son tems, 24

CHAPITRE V.

Son retour à la Cour de France. Ses aventures au Siège d'Arras. Ses réponses au Cardinal Mazarin. Il est exilé de la Cour de France, 51

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la Cour d'Angleterre. Caractères des personnes qui composoient cette Cour, 70

CHAPITRE

T A B L E.

CHAPITRE VII.

Il devient amoureux de Mademoiselle d'Hamilton. Diverses aventures d'un Bal de la Reine. Voïage curieux de son Valet de Chambre à Paris, 92

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'Aumônier Pouffatin. Relation du Siège de Lérida. Mariage du Duc d'York, & autres particularitez de la Cour d'Angleterre, 122

CHAPITRE IX.

Diverses Intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 158

CHAPITRE X.

Autres Intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 207

CHAPITRE XI.

Retour du Chevalier de Grammont à la Cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Diverses Intrigues amoureuses de cette Cour, & mariages de la plupart des Héros de ces Mémoires, 255

M E M O I R E S

D U C O M T E

D E

G R A M M O N T.

CHAPITRE PREMIER.

COMME ceux qui ne lisent que pour se divertir, me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un Livre que pour y chercher des défauts ; je déclare, que sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des Temps, ou la disposition des Faits, qui coûtent plus à l'Ecrivain, qu'ils ne divertissent le Lecteur, ne m'embarassèrent guères dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourvû que l'assemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original ? Le fameux Plutarque, qui traite ses Héros comme ses

B

Lecteurs,

2 MEMOIRES DE GRAMMONT.

Lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui semble, & promène l'attention des autres sur de curieuses Antiquités, ou d'agréables Traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur des Villes n'étoit pas à beaucoup près si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompense il nous apprend que son père Antigonus n'étoit que son oncle ; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa Vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la Vie de Numa Pompilius, il entre en matière par une Dissertation sur son Précepteur Pythagore ; & comme il croit qu'on est fort en peine de sçavoir si c'est l'ancien Philosophe, ou bien un certain Pythagore, qui après avoir gagné le prix de la course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa, pour lui enseigner la Philosophie, & lui aider à gouverner son Royaume ; il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'Historien de toute l'Antiquité, auquel on doit le plus ; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme, dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser, d'un homme illustre par un mélange de vices & de vertus, qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible, qui, dans la guerre, l'amour, le jeu & les divers états d'une longue vie, a rendu le Comte de Gram-

mont l'admiration de son siècle. C'est par-là qu'il a fait les délices de tous les Païs où il a promené ses agrémens & son inconstance ; de ceux où la vivacité de son esprit a repandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité ; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence ; & de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement, dans les périls les plus pressans, tandis que le badinage de son humeur au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, Buffi & Saint-Evremont, Auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier de Grammont artificieux, volage, & même un peu perfide en amour, infatigable & cruel sur la jalousie. Saint-Evremont s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie, & pour tracer en général les manières du Comte. Mais l'un & l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de justice à son Héros.

C'est donc lui même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de Siéges & de Batailles, où il s'est distingué à la fuite d'un autre Héros ; & c'est lui qu'il faut croire dans des événemens moins glorieux de sa vie, quand la sincérité, dont il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries, & les divers stratagêmes dont il s'est servi, soit en Amour, soit au Jeu, expriment naturellement son caractère :

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet Ecrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières & les moins connues de sa Vie.

CHAPITRE II.

EN ces tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à présent. Louis XIII. regnoit encore, & le Cardinal de Richelieu gouvernoit le Royaume. De grands Hommes commandoient de petites Armées, & ces Armées faisoient de grandes choses. La fortune des Grands de la Cour dépendoit de la faveur du Ministre; les établissemens n'y étoient solides qu'à mesure qu'on lui étoit dévoué. De vastes projets jettoient au cœur des Etats voisins les fondemens de cette grandeur redoutable, où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée; les grands chemins étoient impracticables de jour, & les rues durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La jeunesse en entrant dans le monde, prenoit le parti que bon lui sembloit. Qui vouloit, se faisoit Chevalier: Abbé, qui pouvoit; j'entens, Abbé à Bénéfice. L'habit ne distinguoit point le Chevalier de l'Abbé; & je crois que le Chevalier de Grammont étoit l'un & l'autre au Siège de Trin. Ce fut sa première Campagne, & il y porta ces dispositions heureuses, qui préviennent favorablement, & qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le Siège étoit formé quand il arriva; cela lui épargna quelques témérités; car un Volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a effuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la Place sur cet article. Le Prince Thomas commandoit l'Armée; & comme la charge de Lieutenant Général n'étoit pas encore connue, du Pleffis Pralin & le fameux Vicomte de Turenne étoient ses Maréchaux de Camp.

On

On portoit quelque respect aux Places de Guerre, avant qu'une Puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes, & par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le Gouverneur aux souterrains, & la Garnison en poudre, de fréquentes forties vivement repouffées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient l'art des Assiégés & le courage des Assiégés ; & par conséquent les Siéges étoient d'une longueur raisonnable ; & les jeunes gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part & d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes ; mais on ne s'ennuya plus dans l'Armée, depuis que le Chevalier de Grammont y fut ; plus de fatigue dans la Tranchée ; plus de sérieux chez les Généraux ; plus d'ennuis dans les Troupes depuis son arrivée. Il cherchoit & portoit par tout la joie.

Parmi les Officiers de l'Armée, comme par-tout ailleurs, on voïoit des gens de mérite, ou des gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier de Grammont dans les choses qui le faisoient briller, & n'y réussissoient pas ; les autres admiroient ses talens, & recherchoient son amitié. Matta fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit. Il l'avoit simple & naturel, mais avec le discernement & la délicatesse des plus fins & des plus déliés. Plein de franchise & de probité dans toutes ses manières, le Chevalier de Grammont ne fut pas long-tems à démêler les qualités qui le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bientôt faite, & l'amitié bientôt liée entr'eux.

Matta.

6 MEMOIRES DE GRAMMONT.

Matta voulut absolument que le Chevalier de Grammont vint s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus, & les plus délicats qu'on eût encore vûs. Le jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les Généraux tour à tour régalez, admirèrent leur magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes ; son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se deshonorer que de ne se pas soumettre à son goût. Matta lui laissoit le soin de louer la Table, & d'en faire les honneurs ; & charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau que de vivre comme ils faisoient, & rien de plus aisé que de continuer : mais il s'aperçut bien-tôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite œconomie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie ; tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avoit le soin les en eût séparément averti, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le Chevalier de Grammont étoit revenu plutôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil ; & ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son

son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en aperçut, & ayant quelque tems admiré la contemplation où il paroïsoit enséveli, & ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardoit. „ Voilà, dit le „ Chevalier, un réveil assez gai, & assez bouffon ; & à qui en as-tu „ donc ? ou si c'est aux Anges que tu ris ? Ma foi, Chevalier, dit „ Matta, je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel & si plaisant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je révois que nous „ avons renvoïé Monf. le Maître d'Hôtel, M. le Chef de Cuisine, „ & M. notre Officier, résolus pour le reste de la Campagne d'aller „ manger chez les autres, comme les autres étoient venus manger „ chez nous.“ Voilà mon songe ; & toi, Chevalier, à quoi révois-tu ?

„ Pauvre esprit, dit le Chevalier, en haussant les épaules, te voilà „ d'abord sur le côté ; te voilà dans la consternation & l'humilité, „ pour quelques mauvais propos que le Maître d'Hôtel t'aura tenus „ comme à moi. Quoi ! après la figure que nous avons faite, à la barbe „ des Grands & des Etrangers de l'Armée, quitter la partie comme „ des fots, & plier bagage comme des croquans, au premier épuisement de finance ! Tu n'as point de sentiment. Où est l'honneur „ de la France ? Et où est l'argent, dit Matta ? Car mes gens se „ donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison ; & je „ crois que les tiens ne t'en gardent guères d'avantage : car il y a „ plus de huit jours que je ne t'ai vû, ni tirer ta bourse, ni compter „ ton argent ; amusement qui t'occupoit volontiers en prospérité.

„ Je conviens de tout cela, dit de Chevalier. Mais je veux te „ fair convenir, que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occa-

„ sion ;

8 MEMOIRES DE GRAMMONT.

„ sion ; & que feroit-ce de toi, si tu te voyois dans l'état où je me
„ suis trouvé à Lyon quatre jours avant d'arriver ici ? Je t'en veux
„ faire le récit.

CHAPITRE III.

„ VOICI, dit Matta, qui sent bien le Roman, hors qu'il faudroit
„ que ce fût ton Ecuyer qui me contât ton histoire. C'est
„ l'ordre, dit le Chevalier. Cependant je pourrai te parler de mes
„ premiers exploits, sans bleffer ma modestie ; outre que mon
„ Ecuyer a l'accent un peu burlesque pour un récit héroïque.

„ Tu sçauras donc qu'en arrivant à Lyon. “---Est-ce comme cela
qu'on commence, dit Matta ? Prends ton histoire d'un peu plus loin ;
les moindres particularités d'une Vie comme la tienne méritent d'être
contées ; mais sur tout la manière dont tu faluas le Cardinal de
Richelieu la première fois. On m'en a fait rire. Au reste, je te
dispense de me parler des gentilleses de ton enfance, de la généalogie,
du nom & de la qualité de tes Ancêtres ; car tu n'en sçais pas
un mot.

„ Ah ! que tu fais le mauvais plaifant ! Tu crois que tout le
„ monde est de ton ignorance. Tu t'imagines donc que je ne con-
„ nois pas les Mendores, ni les Corifandes ; moi ! Je ne sçais peut-
„ être pas qu'il n'a tenu qu'à mon Père d'être fils d'Henry IV. Le
„ Roi vouloit à toute force le reconnoître, & jamais ce traître d'hom-
„ me n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce feroit que les
„ Grammonts sans ce beau travers ! Ils auroient le pas devant les
„ Césars de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'Evangile. Mais
„ venons à notre fait.

„ On

„ On me mit au Collège de Pau, dans la vûe de me faire d'Eglise ;
 „ mais comme j'avois bien d'autres vûes, je n'avois garde d'y pro-
 „ fiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que le Précepteur &
 „ les Régens perdoient leur Latin, en me le voulant apprendre. Le
 „ vieux Brinon, qui me servoit de Valet-de-Chambre & de Gouver-
 „ neur, avoit beau me menacer de ma mère, je n'étudiois que quand
 „ il me plaisoit, c'est-à-dire, presque jamais ; cependant on me
 „ traitoit en Ecolier de ma qualité ; j'eus toutes les dignités de la
 „ Classe, sans les avoir méritées, & fortis du Collège à peu près
 „ comme j'y étois entré. On trouva que j'en sçavois encore de reste
 „ pour l'Abbaye que mon frère avoit demandée pour moi.

„ Il venoit d'épouser la Nièce d'un Ministre devant qui tous
 „ genoux fléchissoient. Il voulut me présenter à lui. J'eus peu de
 „ peine à quitter mon País, & beaucoup d'impatience d'arriver à
 „ Paris. Mon Frère m'ayant tenu quelque tems auprès de lui pour
 „ me dégourdir, il me lâcha par la Ville pour perdre l'air de la
 „ campagne, & trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien que
 „ je ne voulus plus m'en défaire quand il fut question de me pré-
 „ senter à la Cour en équipage d'Abbé. Tu sçais comme on se met-
 „ toit alors. Tout ce qu'on obtint de moi, fut de mettre une sou-
 „ tanne par dessus mes habits ; & mon frère mourant de rire de mon
 „ habillement ecclésiastique, voulut en faire les autres. J'avois
 „ la plus belle tête du monde, bien poudrée & bien frisée par-dessus
 „ ma foutanne, & par-dessous des botines blanches, & des éperons
 „ dorés. Le Cardinal qui avoit l'esprit pénétrant, n'avoit garde de
 „ rire. Cette élévation de sentimens lui donna de l'ombrage : Il jugea
 „ de ce que seroit un génie, qui à cet âge se mocquoit de la Tonsure,
 „ & méprisoit le petit Collet.

C.

„ Quand

„ Quand mon frère m'eut remené chez lui : Or ça, notre petit
 „ Cadet, me dit-il, cela s'est passé à merveille, & votre ajustement mi-
 „ parti de robe & d'épée a beaucoup réjoui la Cour ; mais ce n'est pas
 „ tout, il faut opter, mon petit Cavalier. Voiez donc si, vous en tenant
 „ à l'Eglise, vous voulez posséder de grands biens, & ne rien faire ; ou,
 „ avec un petite légitime, vous faire casser bras & jambes, pour être le
 „ fructus belli d'une Cour insensible, & parvenir sur la fin de vos jours
 „ à la dignité de Maréchal de Camp, avec un œil de verre & une jambe
 „ de bois ?

„ Je sçais, lui dis-je, qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux
 „ états, pour la commodité de la vie ; mais comme il faut chercher son
 „ salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'Eglise, pour
 „ tâcher de me sauver ; à condition néanmoins que je garderai mon Ab-
 „ baïe. Les remontrances & l'autorité de mon frère furent inutiles
 „ pour m'en détourner, & il fallut bien me passer ce dernier article
 „ pour m'entretenir à l'Académie.

„ Tu sçais que je suis le plus adroit homme de France ; ainsi j'eus
 „ bien-tôt appris tout ce qu'on y montre : & chemin faisant, j'appris
 „ encore ce qui perfectionne la jeunesse, & rende honnête-homme ;
 „ car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes & aux dez. La
 „ vérité est que je m'y crus d'abord beaucoup plus sçavant que je ne
 „ l'étois, comme je l'ai dans la suite éprouvé.

„ Ma mere qui sçut le parti que je prenois, pleura la profession
 „ que j'avois quittée, & ne put se consoler de celle que j'avois prise.
 „ Elle avoit compté que dans l'Eglise je serois un Saint ; elle compta
 „ que je serois un Diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je
 „ mourois d'envie d'y aller ; mais comme j'étois encore trop jeune,

MEMOIRES DE GRAMMONT. II

„ il fallut faire une campagne à Bidache, avant que d'en faire une à
 „ l'Armée.

„ Quand je fus de retour auprès de ma mere, j'avois tellement
 „ l'air de la Cour & du monde, qu'elle eut du respect pour moi, au
 „ lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes. J'étois
 „ son Idole, & me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me
 „ garder le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on fît mon petit
 „ équipage.

„ Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour Valet de Chambre,
 „ devoit encore faire la charge de Gouverneur & d'Ecuyer, parce
 „ que c'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux &
 „ rebarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la
 „ bienséance & la morale, & promit à ma mère qu'il rendroit bon
 „ compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espère
 „ qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce dernier article, qu'il
 „ n'a fait sur les autres.

„ On fit partir mon équipage huit jours avant moi. C'étoit tou-
 „ jours autant de tems que ma mère gagnoit pour me faire des
 „ exhortations. Enfin après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte
 „ de Dieu devant les yeux, & l'amour du prochain en recommanda-
 „ tion, elle me laissa partir sous la garde du Seigneur & du sage
 „ Brinon.

„ Dès la seconde poste nous primes querelle. On lui avoit mis
 „ quatre cens Louïs entre les mains pour ma Campagne. Je les
 „ voulus avoir. Il s'y opposa fortement. *Vieux Faquin*, lui dis-je,
 „ est-ce à toi cet argent ; ou si on te l'a donné pour moi ? A ton avis, il
 „ me faudroit un Trésorier pour ne paier que par Ordonnance. Je ne
 „ sçais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista ; mais ce fut avec des

„ violences & des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder,
 „ On eût dit que je lui arrachois le cœur.

„ Je me sentis plus léger & plus gai depuis le dépôt dont je
 „ l'avois soulagé; lui au contraire parut si accablé, qu'on eût dit
 „ que je lui avois mis quatre cens livres de plomb sur le dos, en lui
 „ ôtant ces quatre cens pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-
 „ même, tant il alloit pêsamment; & se retournant de tems en tems,
 „ *M. le Chevalier*, me disoit-il, *ce n'est pas ainsi que Madame l'entend.*
 „ Ses réflexions & ses douleurs se renouvelloient à chaque poste; car
 „ au lieu de donner dix fols au Postillon, j'en donnois trente.

„ Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux Soldats nous arrêterent à
 „ la porte de la Ville pour nous mener chez le Gouverneur. J'en
 „ pris un pour me conduire à la meilleure Hôtellerie, & mis Brinon
 „ entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au Comman-
 „ dant de mon voïage & de mes desseins.

„ Il y a d'aussi bons Traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon Soldat,
 „ selon la coûtume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta
 „ la maison, comme le lieu de la Ville où l'on faisoit la chère la plus
 „ délicate, & où l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'Hôte de
 „ ce Palais étoit gros comme un muid; il s'appelloit *Cérise*. Il étoit
 „ Suisse de nation, empoisonneur de profession, & voleur par habi-
 „ tude. Il me mit dans une chambre assez propre, & me demanda
 „ si je voulois manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de
 „ l'Auberge, à cause du beau monde, que le Soldat m'avoit promis
 „ dans cette maison.

„ Brinon, que les questions du Gouverneur avoient impatienté,
 „ revint plus renfrongné qu'un vieux Singe; & voïant que je me
 „ peignois un peu pour descendre: *Et que voulez-vous donc, Mon-*

„ *sieur,*

„ *seur, me dit-il ? Aller trotter par la Ville ? Non pas. N'est-ce pas*
 „ *assez trotté depuis le matin ? Mangez un morceau, & couchez-vous à*
 „ *bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. Mon-*
 „ *seur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la Ville, ni man-*
 „ *ger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie*
 „ *là-bas. En pleine Auberge, s'écria-t'il ? He ! Monsieur, vous n'y*
 „ *songez pas. Je me donne au Diable, s'ils ne sont une douzaine de*
 „ *barragouineurs à jouer cartes & dez, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner.*

„ *J'étois devenu insolent depuis que je m'étois emparé de l'argent,*
 „ *& voulant commencer à me soustraire de la domination de mon*
 „ *Gouverneur : Sçavez-vous bien, Monsieur Brinon, lui dis-je, que*
 „ *je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur ? Allez-vous en souper, s'il*
 „ *vous plaît, & que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour.*

„ *J'avois senti pétiller mon argent au moment qu'il avoit lâché le*
 „ *mot de cartes & dez. Je fus un peu surpris de trouver la Salle*
 „ *où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon hôte,*
 „ *après m'avoir présenté, m'affura qu'il n'y avoit que dix-huit ou*
 „ *vingt de ces Messieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi.*
 „ *Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, & je faillis à mourir de*
 „ *rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie & gros jeu ; &*
 „ *c'étoient deux Allemands qui jouoient aut trictrac. Jamais che-*
 „ *vaux de carosse n'ont joué comme ils faisoient ; mais leur figure*
 „ *sur-tout passoit l'imagination. Celui auprès de qui j'étois, étoit*
 „ *un petit ragot, grassouillet & rond comme une boule. Il avoit*
 „ *une fraise avec un chapeau pointu haut d'une aune. Non, il n'y*
 „ *a personne qui d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quel-*
 „ *que Eglise, avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que*
 „ *c'étoit ? Un Marchand de Basle, me dit-il, qui vient vendre ici des*
 „ *chevaux ;*

„ chevaux ; mais je crois qu'il n'en vendra guères de la manière qu'il s'y
 „ prend ; car il ne fait que jouer. Joue t'il gros jeu, lui dis-je ? Non
 „ pas à présent, dit-il ; ce n'est que pour leur écot, en attendant le sou-
 „ per ; mais quand on peut tenir le petit Marchand en particulier, il
 „ joue beau jeu. A t'il de l'argent, lui dis-je ? Oh, oh, dit le perfide
 „ Cerise, plutôt à Dieu qui vous lui eussiez gagné mille pistoles, & en être
 „ de moitié, nous ne serions pas long-tems à les attendre.

„ Il ne m'en fallut pas d'avantage pour méditer la ruine du cha-
 „ peau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier. Il jouoit
 „ tout de travers, écoles sur écoles, Dieu sçait. Je commençois à
 „ me sentir quelques remords sur l'argent que je devois gagner à une
 „ petite citrouille qui en sçavoit si peu. Il perdit son écot, on fervit,
 „ & je le fis mettre auprès de moi. C'étoit une table de Réfectoire,
 „ où nous étions pour le moins vingt-cinq malgré la promesse de
 „ mon Hôte.

„ Le plus maudit répas du monde fini, toute cette cohue se dif-
 „ persa, je ne sçais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint
 „ auprès de moi, & l'Hôte qui se vint mettre de l'autre côté. Ils
 „ fumoient comme des dragons, & le Suisse me disoit de tems en
 „ tems : *Demande pardon à Monsieur de la liberté grande ;* & là-dessus
 „ m'envoïoit des bouffées de tabac à m'étouffer. Monsieur Cerise
 „ de l'autre côté me demanda la liberté de me demander si j'avois
 „ jamais été dans son país, & parut surpris de me voir assez bon air,
 „ sans avoir voïagé en Suisse.

„ Le petit Ragot, à qui j'avois affaire, étoit aussi questionneur
 „ que l'autre. Il me demanda si je venois de l'Armée de Piémont ;
 „ & lui aiant dit que j'y allois, il me demanda si je voulois acheter
 „ des chevaux ; qu'il en avoit bien deux cens, dont il me feroit bon
 „ marché.

„ marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon ; &
 „ m'ennuïant du tabac & des questions, je proposai à mon homme
 „ de jouer une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens
 „ eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y con-
 „ sentit, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

„ Je lui gagnai partie, revanche, & le tout, dans un clin d'œil ;
 „ car il se troubloit, & se laissoit enfler, que c'étoit une bénédiction.
 „ Brinon arriva sur la fin de la troisième partie pour me mener
 „ coucher. Il fit un grand signe de croix, & n'eut aucun égard à
 „ tous ceux que je lui faisois de fortir. Il fallut me lever pour lui
 „ en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire
 „ des réprimandes de ce que je m'encanaillois avec un vilain monstre
 „ comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros Marchand
 „ qui avoit force argent, & qui ne jouoit non plus qu'un enfant.
 „ *Lui, Marchand ?* s'écria-t'il. *Ne vous y fiez pas, M. le Chevalier.*
 „ *Je me donne au Diable, si ce n'est quelque Sorcier. Tais-toi, vieux*
 „ *fou,* lui dis-je, *il n'est non plus forcier que toi ; c'est tout dire ; &*
 „ *pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cent pistoles*
 „ *avant de me coucher.* En disant cela, je le mis dehors, avec dé-
 „ fense de rentrer, ou de nous interrompre.

„ Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chauffe,
 „ pour tirer un beau quadruple d'un de ses gouffets ; & me le pré-
 „ sentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, & voulut se
 „ retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne
 „ jouïons que pour nous amuser ; que je ne voulois point de son ar-
 „ gent ; & que s'il vouloit je lui jouerois ses quatre pistoles dans un
 „ tour unique. Il en fit quelque difficulté, mais il se rendit à la fin,
 „ & les regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre ; la chance

„ tourna 3.

„ tourna ; le dez lui devint favorable, les écoles cessèrent ; je perdis
 „ partie, revanche & le tout : les moitiés suivirent, le tout en fut.
 „ J'étois piqué, lui beau joueur, il ne me refusa rien, & me gagna
 „ tout, fans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui
 „ demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais comme il vit que
 „ je ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit tard, qu'il falloit
 „ qu'il allât voir ses chevaux, & se retira, me demandant pardon de
 „ la *liberté grande*. Le fens-froid dont il me refusa, & la politesse
 „ dont il me fit la révérence me piquèrent tellement, que je fus tenté
 „ de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venois de per-
 „ dre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les
 „ réflexions, qu'il y a à faire sur l'état où j'étois réduit.

„ Je n'osois remonter dans ma chambre de peur de Brinon. Par
 „ bonheur s'étant ennuié de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut
 „ quelque consolation, mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit,
 „ tout ce qu'il y avoit de funeste dans mon aventure se présenta à
 „ mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageois
 „ toute l'horreur de mon désastre, sans y trouver de remède ; &
 „ j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit
 „ aucun expédient. Je ne craignois rien tant que l'aube du jour :
 „ elle arriva pourtant, & le cruel Brinon avec elle. Il étoit botté
 „ jusqu'à la ceinture, & faisant claquer un maudit fouet qu'il tenoit
 „ à la main : *Debout, M. le Chevalier, s'écria-t'il en ouvrant mes*
 „ *rideaux, les chevaux sont à la porte, Et vous dormez encore ? Nous*
 „ *devrions avoir déjà fait deux Postes ; ça, de l'argent, pour paier dans*
 „ *la maison.* Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, *fermez le rideau.*
 „ *Comment ! s'écria-t'il, fermez le rideau ! Vous voulez donc faire*
 „ *votre campagne à Lyon ? Apparemment vous y prenez goût. Et le*

„ gros Marchand, vous l'avez dévalisé ? Non pas. M. le Chevalier,
 „ cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une fa-
 „ mille ; & c'est le pain de ses enfans qu'il a joué, & que vous avez
 „ gagné. Cela valoit-il la peine de veiller toute la nuit ? Que diroit
 „ Madame si elle voïoit ce train ? Monsieur Brinon lui dis-je, fermez,
 „ s'il vous plaît, le rideau. Mais au lieu de m'obéir, on eût dit que
 „ le diable lui fourroit dans l'esprit ce qu'il y avoit de plus sensible
 „ & de plus piquant dans un malheur comme le mien. Et combien ?
 „ me disoit-il : Les cinq cens ? Que fera ce pauvre homme ? Souvenez-
 „ vous que je vous l'ai dit, Monsieur le Chevalier. Cet argent ne vous
 „ profitera pas. Est-ce quatre cens ? trois ? deux ? Quoi ! ce ne seroit
 „ que cent louis, poursuivit-il, voïant que je branlois la tête à chaque
 „ somme qu'il avoit nommée. Il n'y a pas grand mal à cela, & cent
 „ pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les aïez bien gagnées.
 „ Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau,
 „ je suis indigne de voir le jour.

„ Brinon tressaillit à ces tristes paroles ; mais il pensa s'évanouir,
 „ quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit
 „ des exclamations douloureuses, dont le refrain étoit toujours : Que
 „ dira Madame ? Et après s'être épuisé en regrets inutiles : ça donc,
 „ M. le Chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir ? Rien, lui
 „ dis-je, car je ne suis bon à rien. Ensuite, comme j'étois un peu
 „ soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques pro-
 „ jets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulois
 „ qu'il allât en poste joindre mon équipage, pour vendre quelque'un
 „ de mes habits. Je voulois encore proposer au Marchand de che-
 „ vaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon
 „ marché. Brinon se mocqua de toutes ces propositions ; & après

„ avoir eu la cruauté de me laisser long-tems tourmenter, il me tira
 „ d'affaire. Les parens font toujours quelque vilénie à leurs pauvres
 „ enfans. Ma mere avoit eu dessein de me donner cinq cens louis ;
 „ elle en avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites répara-
 „ tions à l'Abbaie que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon
 „ étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point
 „ parler, que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bien-tôt,
 „ comme tu vois.

„ Voilà pour abrêger le dénouëment de cette première intrigue.
 „ Le jeu m'a favorisé jusques ici ; car je me suis vû quinze cens
 „ louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune est rede-
 „ venuë mauvaise, il la faut corriger. Notre argent est au bas ; eh
 „ bien, il y faut remedier.“

Rien n'est plus aisé, dit Matta. Il n'y a qu'à trouver quelque
 Marchand de chevaux, aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à pro-
 pos, le fidèle Brinon n'auroit-il point encore quelque réserve pour
 la dernière extrémité ? La voilà ma foi venuë, & nous ne ferons pas
 mal de nous en servir.

La plaisanterie seroit de saison, lui dit le Chevalier, si tu sçavois
 où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste, pour en vouloir
 fourrer par tout, comme tu prétends faire. Que diable ! tu veux
 toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses
 pour nous. Ecoute, je vais demain au quartier général, je dînerai
 chez le Comte de Caméran, & je le prierai de souper. . . . Et où ?
 dit Matta. Ici, dit le Chevalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit
 l'autre. Voici, apparemment, un de ces projets de Lyon ; tu sçais
 que nous n'avons ni argent, ni crédit ; & pour racommoder nos af-
 faires, tu veux donner à souper.

Esprit bouché, dit le Chevalier, est-il possible, que depuis le tems que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination ? Le Comte de Caméran jouë au Quinze, & moi aussi ; nous avons besoin d'argent, il n'en scait que faire ; je commanderai un excellent repas, il le paëra. Fais-moi parler à ton Maître-d'hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi ? dit Matta ? Voici comme quoi, dit le Chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusques aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'est-il pas vrai ? dès que la nuit sera venuë, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt foldats, commandes par La Place, ton Sergent, & tu le posteras ventré à terre entre-ci & le quartier général. . . . Comment, Mor. . . ! s'écria Matta, une embuscade ? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler le pauvre Savoïard. Si c'est-là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas. . . . Pauvre esprit, dit le Chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent ; Les Piedmontois, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers & défiants. Celui-ci commande la cavalerie. Tu sçais que tu ne sçaurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaifanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir ; que sçait-on ce qu'il pourroit faire ? Car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoy, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher Chevalier, dit Matta, se tenant les côtés : embrasse-moi ; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dez de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soutenir un homme qui jouë un Quinze, par un détachement d'infanterie ; il faut avouer que tu es déjà grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de Grammont l'avoit projeté ; l'infortuné Caméran donna dans le piège. On soupa le plus agréablement du monde. Matta but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le Chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un Convié, qu'il alloit bien-tôt rendre très-sérieux ; & le bon Caméran mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chère & l'amour du jeu ; c'est-à-dire, qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il destinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent La Place posta son embuscade, & le Chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du Suisse Cerise & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords, & quelques scrupules qui se levoient dans son ame. Matta ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner ; mais Caméran aiant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort ; & le Jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste,

&c.

& il devint orageux ; les cartes volèrent par la chambre, & les exclamations éveillèrent Matta.

Comme il avoit le tête embrouillée de sommeil & chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piedmontois ; & au lieu de le consoler : Ma foi, mon pauvre Comte, lui dit-il, si j'étois dans votre place je ne jouerois plus. Et pourquoi ? dit l'autre. Je ne sçais, dit-il, mais le cœur me dit, que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit Caméran, en demandant des cartes. Voiez-donc, dit Matta, & se rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les cartes étoient également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons : & en dernier, il avoit beau montrer Quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit, s'écria Matta, qui s'étoit reveillé en sursaut ? Vous avez beau tempêter ; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croïez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez, car je me donne au Diable, s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient ? dit Caméran, qui commençoit à s'impatienter ? Voulez-vous le sçavoir, dit Matta ? Ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le Chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité : Monsieur Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui jouë aussi malheureusement que Monsieur le Comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries ? pour moi, j'en suis si ennuié, que je quitterois dans le moment, s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace ; & le Seigneur Caméran se radoucissant, lui dit, qu'il n'y avoit qu'à laisser parler Monsieur Matta, si cela ne l'offensoit pas ; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le Chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement, que le Suisse de Lyon n'avoit fait à son égard ; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en fçut si bon gré, qu'il perdit jusques à quinze cens pistoles, & les païa dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le reprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir : outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les aiant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la Campagne, & le Chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, & pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'usage de son argent, qu'on lui a vû faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir ; les Officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu ; les soldats estropiés dans la tranchée : enfin, tout éprouvoit sa libéralité ; mais sa manière d'obliger surpasseoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits, réussit par tout. Connu des soldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur & de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours, & dans les actions.

actions. Je ne ſçai par quelle occaſion Monſieur de Turenne com-
 manda ſur la fin du Siége un Corps ſéparé. Le Chevalier de Gram-
 mont le fut voir dans ſes nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou
 vingt Officiers. Monſieur de Turenne aimoit naturellement la joie.
 La ſeule préſence du Chevalier l'inſpiroit. Il fut charmé de ſa viſite;
 & par reconnoiſſance il voulut le faire jouer. Le Chevalier de
 Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de ſon Pré-
 cepteur, que quand on alloit chez ſes amis, il n'étoit pas prudent d'y
 laiſſer ſon argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit
 Monſieur de Turenne, il ne trouveroit ni gros jeu, ni grand argent
 parmi nous ; mais afin qu'il ne ſoit pas dit que l'on le laiſſe aller ſans
 avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le Chevalier de Grammont y conſentit. La Fortune qui l'avoit
 ſuivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit beſoin, lui
 fit gagner quinze ou ſeize chevaux en badinant ; & voïant qu'il y
 avoit quelques viſages conſternez de la perte : Meſſieurs, leur dit-il,
 je ſerois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général,
 il ſuffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réſerve
 d'un que je donne pour les cartes. Le Valet de Chambre crut qu'il
 ſe moëquoit. Je vous parle ſérieuſement, dit le Chevalier ; je vous
 donne un cheval pour les cartes ; & qui plus eſt, prenez celui que
 vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit Monſieur de
 Turenne, j'en ſuis charmé pour la nouveauté du fait ; car je ne crois
 pas qu'on ait vû juſqu'à préſent donner un cheval pour les cartes.

Trin ſe rendit enfin. Le Baron de Batteville, qui l'avoit vaillam-
 ment défendu, & long-tems, eut une capitulation digne de ſa ré-
 ſiſtance. Je ne ſçai ſi le Chevalier de Grammont eut quelque part à
 la priſe de cette place ; mais je ſçais bien, que ſous un Régne plus
 glorieux,

24 MEMOIRES DE GRAMMONT.

glorieux, & des armes par tout victorieuses, sa hardiesse & son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis à la vûe de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les Héros. Il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, & la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non seulement dans les Romans, mais dans l'Histoire véritable des plus fameux guerriers, & des plus célèbres Conquérens.

Le Chevalier de Grammont & Matta, qui ne songeoient gueres à ces exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du Siège de Trin, en formant quelques Siéges aux dépens des Beautés & des Epoux de Turin. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits, avant que la fin des beaux jours les obligêât à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à-peu-près qu'Amadis, ou Dom Galaor, après avoir reçu l'Accolade & l'Ordre de Chevalerie, cherchant les aventures, & courant après l'Amour, la Guerre, & les Enchantemens. Ils valoient bien ces deux freres ; car s'ils ne sçavoient pas autrement *pourfendre geans, dérompre barnois & porter en croupe belles Damoiselles, sans leur parler de rien*, ils sçavoient jouer, & les autres n'y connoissoient rien.

Ils

Ils arriverent à Turin, furent agréablement reçus, & fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer ? Ils étoient jeunes, bien-faits ; ils avoient de l'esprit, & faisoient de la dépense. Dans quel Païs du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages ? Comme Turin étoit alors celui de l'Amour & de la Galanterie, deux Etrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les Dames de la Cour,

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du respect pour leurs femmes, & de la considération pour les Etrangers ; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les Etrangers, & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Roïale, digne Fille de Henry IV. rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des Vertus de son Père, à l'égard des sentimens qui conviennent au Sexe : & à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de Tanes étoit son premier Ministre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant son Ministère. Personne ne s'en plaignoit ; & cette Princesse paroïssoit contente de sa capacité sur les autres ; & voulant que tout ce qui composoit sa Cour le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage, & les coûtumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs Maîtresses, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier ; de leur servir par

tout d'Ecuier, & dans les Caroufels, de chamarer leurs Lances, leurs Houffes, & leurs Habits, des Chiffres & des Couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie ; mais il l'auroit fouhaité plus fimple que celle qu'on pratiquoit à Turin. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué ; mais il trouvoit de la fuperftition dans le culte & les cérémonies que l'Amour fembloit exiger mal-à-propos ; cependant comme il avoit foumis fa conduite aux lumières du Chevalier de Grammont fur cet article, il fallut fuivre fon exemple, & fe conformer aux coûtumes du Païs.

Ils s'enrôllèrent en même-tems au fervice de deux Beautés, que les premiers Chevaliers-d'Honneur cédèrent auffi-tôt par Politeffe. Le Chevalier de Grammont choifit Mademoifelle de S. Germain, & dit à Matta d'offrir fes fervices à Madame de Senantes. Matta le voulut bien ; quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame de Senantes lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formés enfemble, il fuit fes inftruptions en Amour, comme il avoit fait fes confeils fur le jeu.

Mademoifelle de S. Germain, dans le premier Printems de fon âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme fes cheveux. Elle avoit le tein vif & frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par fa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus amiable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté finguliere dans le coude, qui ne lui feroit pas de grand'chofe ; fes mains étoient paffablement grandes ; & la Belle fe confoloit de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds
n'étoient

n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournez. Elle laissoit aller tout cela comme il plaifoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature; mais malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant, que le Chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit & son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance & de la politesse. Tout cela couloit de source; point d'inégalité.

Madame la Marquise de Senantes passoit pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse; mais elle aimoit mieux se conformer au goût du Siècle, que respecter celui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs défauts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agréments. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art, ou naturellement: Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avoit beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avoit un * Mari, que la Sageffe même eût fait conscience d'épargner. Il se piquoit d'être Stoïcien, & faisoit gloire d'être sale & dégoûtant, en honneur de sa Profession. Il y réussissoit parfaitement; car il étoit fort gros, & fuoit en Hiver comme en Été.

L'érudition & la brutalité sembloient être ses talens favoris. L'une & l'autre brilloient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt

* La famille de Senantes existe encore en Piemont, & porte le titre de Marquis de Carailles.

tour à tour ; mais toujours mal-à-propos. Il n'étoit point jaloux ; cependant, il ne laissoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvû qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos Avanturiers furent déclarés, le Chevalier de Grammont prit le verd, & farcit Matta de bleu. C'étoient les couleurs, que donnoient leurs nouvelles Maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonction. Le Chevalier de Grammont apprit, & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oublioit une moitié, & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit se souvenir que sa Charge étoit de servir à la gloire, & non pas à l'utilité de sa Maîtresse.

Madame de Savoie donna dès le lendemain une Fête à la Venerie. Toutes les Dames en étoient. Le Chevalier de Grammont disoit tant de choses agréables & divertissantes à sa Maîtresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. Matta menant la sienne à son carrosse lui ferra la main ; & au retour de cette Promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vite ; & quoique Madame de Senantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être échoquée qu'on s'y prit si cavalierement. Elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment ; & retirant sa main, qu'on lui ferroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Roïale, sans regarder son nouvel Amant. Matta, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulût souper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit ; fut long-tems à table, pour se remettre des fatigues de l'Amour, & se coucha fort content de sa journée.

Pendant

Pendant tout cela, le Chevalier de Grammont faisoit parfaitement son devoir auprès de Mademoiselle de Saint-Germain ; & sans préjudices à ses assiduités, il trouvoit le moïen de briller en chemin faisant par mille petits récits qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaisir, & la folitaire Senantes y donnoit son attention. Il s'en aperçut, & quitta sa Maîtresse, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*. *Moi !* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais, je ne sçais ce qu'il n'auroit point fait de moi, si j'avois eu la bonté d'écouter ses très-bumbles Propositions : & là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière son Ami l'avoit traitée, dès le second jour de leur connoissance.*

Le Chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf ; mais qu'elle en seroit contente dans la suite : & pour la consoler, il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Altesse Roïale eût été dans sa place : mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela ; mais il étoit parti dès le matin, pour un partie de chasse, où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, & fut chez sa Maîtresse. On lui demanda, si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir ? il dit que non : & le Suisse lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laissa ses deux perdrix, & le pria de lui en faire présent de sa part.

La Senantes étoit à sa toilette, qui se coëffoit de tout sa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refusoit la porte. Elle n'en sçavoit rien ; mais Monsieur son mari le sçavoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la premiere visite ne fût pas pour lui. C'est pour-
quoi, résolu qu'elle ne seroit pas pour sa femme, le Suisse en avoit reçu

ses

ses ordres, & pensa bien être battu pour le présent qu'on avoit laissé. Les perdrix furent renvoïées sur l'heure, & Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, sans changer d'habit. Il n'avoit garde de songer qu'il n'y falloit pas paroître sans les Couleurs de sa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, & sa Personne ragoutante. Il commença dès ce jour à se sçavoir bon gré de sa complaisance pour le Chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoïé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; & choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la reprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit, qu'il falloit qu'il eût trouvé des Personnes de bonne composition en son chemin, puis qu'il prenoit des manières aufquelles on n'étoit pas encore accoûtumé chez elle. Matta lui demanda, comme quoi ses manieres étoient donc si nouvelles? *Comme quoi!* dit elle: *Le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étois à votre service depuis mille ans. La premiere fois que je vous donne la main, vous me la ferrez de toute votre force. Après ce debut, je monte en carosse, & vous à cheval; mais loin de vous tenir à la portiere comme les autres, il ne part pas un lièvre, que vous ne poussiez après; & vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac, sans songer à moi, vous ne vous en souvenez au retour, que pour me prier de mon deshonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles. Aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix & d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste.*

MEMOIRES DE GRAMMONT. 31

Le Chevalier de Grammont arriva, comme ils en étoient-là. Matta fut grondé de ses empressemens. Son Ami se tuoit de lui dire, qu'il étoient insolens, plutôt que familiers. Matta s'excusoit du mieux qu'il pouvoit ; mais toujours fort mal. Sa Maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la maniere, plutôt que son repentir sur le fait, & témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions ; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendresse faisoient hazarder ; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités, qui n'étoient fondées que sur la facilité qu'on se promettoit de trouver. Matta jura qu'il ne lui avoit ferré la main que par un excès d'amour, & qu'il ne lui avoit demandé du secours que par nécessité, qu'il ne sçavoit pas la maniere de demander des Graces ; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service, qu'elle la paroïssoit dans ce moment ; & qu'il la prioit de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenteroit. La Senantes ne s'en offensa pas. Elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienfiance, en écoutant un homme de son caractère ; & le Chevalier de Grammont après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de Mademoiselle de S. Germain.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celle de Matta. Bien au contraire, dès qu'il s'aperçut que les penchans de Madame de Senantes devenoient favorables pour lui même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, & pour ne pas perdre tout son tems, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant,

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpée sur la conduite de son Ami, malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la Cour en habit de campagne, & sans les Couleurs de sa Maîtresse, de n'avoir pas eu l'esprit, ou la prudence de rendre la première visite à Monsieur de Senantes, au lieu de s'amuser à demander Madame; & pour toute conclusion lui demanda, de quoi Diable il s'avoit de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges. Et pourquoi non? lui dit Matta: Ne faudroit il point qu'elles fussent blues aussi, à cause de la Cocarde & du Nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Eh! va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au Diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les Benêts de Turin. Mais pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de Madame de Senantes, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît, & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd; d'écrire des Billets à ta Maîtresse, d'emplir tes poches de cédra, de pistaches, & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre Fille, malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la Pie au nid; qu'en lui chantant quelque chanson faite du tems de Corisande, & d'Henri IV. tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la Galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure; chacun a sa façon de faire, aussi-bien que son goût. Le tien est de baguenauder en Amour, & pourvu que tu fasses bien rire la Saint-Germain, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les Femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas,

cas, si Madame de Senantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs ; car je lui répons bien que je ne ferai pas long-tems le personnage d'Estaffier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame de Senantes le trouvoit à son gré, pensoit à peu près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais Matta s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'appriivoiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le Dragon, avant de posséder le Trésor : cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir Madame de Senantes, que dans les Assemblées publiques : il en étoit impatient, & lui faisant un jour ses plaintes ; „ Ayez la bonté, „ Madame, lui dit-il, de me faire sçavoir où vous logez. Il n'y a „ point de jour que je n'aïlle trois fois chez vous pour le moins, „ sans vous y avoir encore pû trouver. J'y couche pourtant d'ordi- „ naire, lui dit-elle en riant : mais je vous avertis, que vous ne m'y „ trouverez jamais, que vous n'aïez trouvé Monsieur de Senantes : „ je n'en suis pas la maîtresse. Je ne vous le donne pas, poursuivit- „ elle, pour un homme dont on voulût rechercher le commerce „ pour son agrément ; au contraire, je conviens que son humeur est „ assez bizarre, & ses manières peu gracieuses ; mais il n'y a rien „ de si farouche qu'on ne puisse familiariser avec un peu de soins & „ de complaisance. Il faut que je vous répète des Vers à ce sujet. „ Je les ai retenus, parce qu'ils donnent un petit conseil, dont vous „ userez comme il vous plaira.

R O N D E A U.

*M*ettez-vous bien dans la mémoire,
 Et retenez ces Documens.
 Vous qui vous piquez de la Gloire
 De réussir en Faits galans,
 Ou qui voulez le faire croire.

* * * * *

*En équipages, en airs bruians,
 En lieux communs, en faux Sermons,
 En habits, bijoux, dents d'Ivoire,
 Mettez-vous bien.*

* * * * *

*Aïez, pour plaire aux vieux Parens,
 Toujours en main nouvelle Histoire,
 Pour les Valets force Présens.
 Mais, eut-il l'humeur sombre. Et noire,
 Avec l'Epoux, malgré ses dents,
 Mettez-vous bien.*

Ma foi, Madame, dit Matta, le Rondeau dira ce qu'il lui plaira ; mais il n'y a pas moïen, l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie, poursuivit-il. Quoi ! dans ce pais-ci l'on ne sçauroit voir la femme, sans être amoureux du mari ?

Madame.

Madame de Senantes trouva cette manière de répondre très-offen-
fante ; & comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le
bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la
peine qu'elle s'expliquât davantage ; puisqu'il ne pouvoit se contrain-
dre sur si peu de chose ; & dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le Chevalier de Grammont avoit donné congé à sa Maîtresse à peu
près dans le même tems : il étoit tout-à-fait refroidi sur cette pour-
suite. Ce n'est pas que Mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus
digne que jamais de sa persévérance. Au contraire, ses agrémens se
multiplioient à vue d'œil. Elle se couchoit avec mille charmes, &
le lendemain paroïssoit avec quelque chose de nouveau. La phrase
de croître & d'embellir sembloit n'avoir été faite que pour elle.
Le Chevalier de Grammont ne pouvoit disconvenir de ces vérités ;
mais il n'y trouvoit pas son compte. Un peu moins de mérite, avec
un peu moins de sagesse, eût été plus son fait. Il s'aperçut qu'elle
l'écoutoit avec plaisir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ses contes, &
qu'elle recevoit ses billets & ses présens, sans scrupule ; mais qu'elle
en vouloit demeurer là. Son adresse l'avoit tournée de toutes les
manières, sans avoir pu lui tourner la tête. Sa Femme de chambre
étoit gagnée, ses parens, charmés de ses bons mots & de son affi-
duité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voïoient chez eux ;
bref, il avoit mis les préceptes du Rondeau de la Senantes en usage,
& tout livroit la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite
Saint-Germain eût été d'humeur à se livrer ; mais elle ne le voulut ja-
mais. Il avoit beau lui dire que la grâce qu'il lui demandoit ne lui
coûteroit rien ; que puisque ces trésors se trouvoient rarement compris
dans le bien qu'une fille apporte en mariage, elle ne trouveroit personne
qui, par une tendresse éternelle, & par une discrétion inviolable, en

36 MEMOIRES DE GRAMMONT.

fût plus digne que lui. Il lui contoit ensuite que jamais mari n'avoit sçû donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, & qu'il n'y avoit rien de si différent que les empressements d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, & la nonchalante indifférence d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit, que comme c'étoit assez la coutume de son país de se marier, elle seroit bien-aïse d'en passer par-la, devant que de prendre connoissance de ces distinctions, & de ces détails merveilleux, qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications : qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle, & qu'elles seroient très-inutiles pour lui. La Belle qui rioit plus volontiers qu'une autre, sçavoit prendre un air fort sérieux, dès qu'il en étoit question. Le Chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon ; & voïant qu'il lui faudroit un tems infini pour lui faire changer de sentiment, il s'étoit tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servoit plus que pour cacher les desseins qu'il avoit sur Madame de Senantes.

Il voïoit cette Princesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raison ; exagéra la perte que son ami faisoit, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, & demanda grace pour lui-même, puisque son ami ne la méritoit pas. Il fut bien-tôt écouté favorablement sur cette proposition ;

tion ; & dès qu'ils furent d'accord, ils songèrent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son époux, & l'autre son ami. Cela n'étoit pas fort difficile ; Matta n'étoit point défiant, & le gros Senantes, auprès de qui le Chevalier de Grammont avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit ; car dès que le Chevalier de Grammont étoit chez Madame, son mari s'y trouvoit par politesse ; & pour chose au monde il ne les auroit laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuiffant sans lui.

Matta, qui ne sçavoit cependant pas qu'il fût disgracié, continuoit à servir sa Maîtresse à sa manière. Elle étoit convenue avec le Chevalier de Grammont, que les choses iroient en apparence selon le premier établissement ; & de cette manière, la Cour croïoit toujours que Madame de Senantes ne songeoit qu'à Matta, tandis que son ami ne songeoit qu'à Mademoiselle de Saint-Germain.

On faisoit de tems en tems des petites Loteries de bijoux. Le Chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hazard quelque chose ; & sous prétexte des lots qu'il gaignoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la Senantes, & la Senantes les recevoit plus imprudemment. La petite Saint-Germain n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracassiers par tout. On fit des remarques sur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquèrent à Mademoiselle de Saint-Germain. Elle fit semblant d'en rire, mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sçut pas bon gré à Madame de Senantes. D'un autre côté, on fût demander à Matta s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présens à Madame de Senantes, sans les en-

voïer :

voier par le Chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en feroit jamais apperçû. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers ; & voulant s'en éclaircir : il faut avouer, dit-il au Chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'un façon toute nouvelle. On y fert sans gages ; on s'adresse au mari quand on est amoureux de la femme, & l'on fait des présens à la Maîtresse d'un autre, pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Senantes t'est fort obligée de . . . C'est toi-même, répondit le Chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sçais-tu bien que les gens font faits si extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilainie, que par inadvertence, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maîtresse ? Fi, que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi !

Matta se laissa gronder sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avoit un peu mérité, outre qu'il n'étoit ni assez déshant, ni assez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant comme il convenoit aux affaires du Chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec Monsieur de Senantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite. Sa Maîtresse lui sçut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas ; & l'époux aiant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison qu'il avoit à la campagne, au bord de la riviere, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre ; & comme c'étoit la seule que Matta n'eut pas refusée de Senantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre
à l'heure

à l'heure marquée ; mais il n'y trouva que Matta. Le Chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès, pour les laisser partir sans lui. Matta vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Monsieur de Senantes ; mais le Chevalier de Grammont les aiant envoié prier d'aller toujours devant, & qu'il feroit à eux dès que son jeu seroit fini ; le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier de Grammont de le tirer si-tôt de cet embarras ; & le perfide ne les scut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez Madame de Senantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devoient souper.

La trahison étoit en beau train ; & comme il paroissoit à Madame de Senantes que l'indifférence de Matta ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier de Grammont, avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit, & qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si Mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée presque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là, qu'elle ne l'avoit été de sa vie ; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide & fort ennuyeuse. Elle s'apperçut bien-tôt qu'elle importunoit ; & ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demiheure à se divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites singeries, qu'elle voioit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coëffes, son écharpe, & tout l'attirail dont on se défait quand on prétend s'établir familièrement quelque

part pour le reste du jour. Le Chevalier de Grammont la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie. Madame de Senantes, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez sèchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Roïale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand'chose, & le Chevalier de Grammont voïant qu'il étoit inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses Grisons, pour prier Monsieur de Senantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre, parce que le jeu ne finiroit peut-être pas si-tôt; mais qu'il seroit à lui devant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courier, il mit une sentinelle à la porte de Madame de Senantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-Germain en sortiroit avant elle; mais ce fut inutilement, & son espion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient forties ensemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moïen de se voir ce jour-là; tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de Madame, pour aller trouver Monsieur.

Pendant que ces choses se passioient à la Ville, Matta ne se divertissoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur de Senantes, tout ce que le Seigneur de Senantes lui disoit, ne faisoit que lui déplaire. Il maudissoit de bon cœur le Chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il procuroit. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit se mettre à table sans un troisiéme.

Cependant

Cependant comme son hôte étoit assez délicat sur la bonne chère, qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuisinier de tout le Piémont ; la vûe du premier service le radoucit ; & mangeant fort & ferme, sans faire attention à Senantes, il se flatta que le souper finiroit, sans avoir rien à démêler avec lui ; mais il se trompa.

Dans le tems que le Chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec Monsieur de Senantes, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître dans l'étalage de mille autres qualités. Connoissant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit assuré que c'étoit un des sçavans hommes de l'Europe.

Senantes avoit donc attendu quelque trait de lecture dès le commencement du souper de la part de Matta, pour mettre la sienne en jeu ; mais il étoit bien loin de son compte. Personne n'avoit moins lû, personne aussi ne s'en foucioit moins, & personne n'avoit si peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en conversation, sa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre s'offensant d'un silence qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en auroit quelque raison en le mettant sur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette maniere, pour entâmer le sujet.

„ Comme vous êtes le galant de ma femme Moi ! lui dit
 „ Matta, qui vouloit faire le discret. Ceux qui vous l'on dit, en
 „ ont menti : Morbleu Monsieur, dit Senantes, vous le pre-
 „ nez-là d'un ton qui ne vous convient guères. Car je vieux bien
 „ vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que Madame de Se-
 „ nantes en est peut-être aussi digne qu'aucune de vos Dames de

„ France, & que nous en avons vû, qui vous valoient bien, qui se
 „ font fait un honneur de la servir. A la bonne heure, dit Matta.
 „ Je l'en crois très-digne ; & puis que vous le voulez ainsi, je suis
 „ son serviteur & son galant pour vous obliger.“

Vous croïez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce Pais-
 ci, comme dans le vôtre, & que les Belles n'ont des Amans que pour
 leur accorder des faveurs ? Défabusez-vous de cela, s'il vous plaît,
 & sçachez que quand même il en feroit quelque chose dans cette
 Cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête,
 disoit Matta ; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude ? Voici
 pourquoi, reprit-il. Je connois la tendresse de Madame de Senantes
 pour moi ; je connois sa sagesse envers tout le monde, & plus que
 tout cela je connois mon propre mérite.

Vous avez là de belles connoissances, Monsieur le Marquis, dit
 Matta, je les salue toutes trois. A votre santé. Senantes lui en fit
 raison ; mais voïant que la conversation tomboit d'abord qu'on ne
 buvoit plus, après deux ou trois santé de part & d'autre ; il voulut
 faire une seconde tentative, & provoquer Matta par son fort, c'est-à-
 dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croïoit que les Allo-
 broges fussent venus s'établir dans le Piedmont ? Matta qui le don-
 noit au Diable avec ses Allobroges, lui dit, qu'il falloit que ce fut
 du tems des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il
 vous plaira, dit Matta. Sous quel Consulat, poursuivit Senantes . . .
 Sous celui de la Ligue, quand les Guisès firent venir les Lansquenets
 en France, dit Matta. Mais, que Diable cela fait-il ?

Monsieur de Senantes étoit passablement prompt, & volontiers
 brutal, ainsi Dieu sçait de quelle manière la conversation se feroit
 tournée,

ournée, si le Chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat ; mais l'un oublia les questions qui l'avoient choqué : l'autre les réponses, pour reprocher au Chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le Chevalier de Grammont, qui se sentoît encore plus coupable qu'ils ne disoient, prit le tout en patience, & se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les apaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation ; mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coûtume. Il étoit de très-mauvaise humeur ; & comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, Monsieur de Senantes jugea qu'il avoit beaucoup perdu. Matta dit au contraire, qu'il avoit gagné ; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du Sergeant La Place, avec son embuscade.

Ce trait d'Histoire passoit l'érudition de Senantes, & de peur que Matta ne s'avifât d'expliquer, le Chevalier de Grammont changea de discours, & voulut sortir de table ; mais Matta ne le voulut pas. Cela le racommoda dans l'esprit de Senantes. Il prit cette complaisance sur son compte ; cependant, ce n'étoit pas lui, mais c'étoit son vin que Matta trovoit à son gré.

Madame Roïale, qui connoissoit le caractère de Senantes, fut charmée du récit que le Chevalier de Grammont lui fit de cette fête & de cette conversation : elle appella Matta pour en sçavoir la vérité de lui-même. Il avoua que devant qu'il fût question des Allobroges, Monsieur de Senantes l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa femme.

44 MEMOIRES DE GRAMMONT.

Cette première connoissance faite de cette manière, il sembloit que toute la bonne volonté que Senantes avoit d'abord eue pour le Chevalier de Grammont, se fût tournée vers Matta, Il étoit tous les jours à sa porte ; & Matta tous les jours chez sa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à Matta, le voiant d'une assiduité qui rompoit toutes ses mesures. Madame de Senantes en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaissant pour ceux qu'on importune ; elle eût été bien-aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avoit voulu ; mais il n'y a pas moïen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentoit pour elle, le Chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moïens qui pouvoient mettre son aventure à fin. Voici le stratagème dont il se servit enfin, pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il falloit donner à souper chez eux à Monsieur de Senantes, & se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda si c'étoit pour jouer au Quinze, & l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois, qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot Gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier de Grammont n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prit, & qu'on le relâcheroit dans tous les coins de la ville plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, & d'y faire survenir quelques contestations entre Senantes & Matta. Pour cet effet,

il

il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier de Grammont témoigna, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pû donner un petit concert de musique à Monsieur de Senantes comme il l'avoit résolu le matin; mais que les Musiciens s'étoient engagés. Le Marquis de Senantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, & pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda, que Diablé ils vouloient faire de musique, & sûtint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes, qui avoient quelque chose à dire à leurs amans; pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des fots qui ne sçavoient que dire, quand les violons ne jouoient pas. On se mocqua de ses raisonnemens: la partie fut liée pour le lendemain; & les violons passèrent à la pluralité des voix. Senantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force fantés. Il aimo mieux lui faire raison de cette manière, que sur la dispute: & le Chevalier de Grammont voyant qu'il ne falloit pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jetté de tems en tems quelques propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de la famille de Madame son épouse; Senantes fort en généalogie, comme font tous les fots qui ont de la mémoire, se mit à faire celle de Madame de Senantes, par un embrouillement de filiations, qui ne finissoient point. Le Chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention; & voiant que Matta commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monsieur disoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela est bien galant,

dit.

dit Matta : mais pour moi, j'avoue, que si j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable pere de mes infans, que de sçavoir quels sont les grands peres de ma femme. Senantes se mocquant de sa grossiereté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse de branche en branche, jusques à Yolande de Senantes. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demi heure, que les Grammonts venoient d'Espagne. Eh, que nous importe d'où les Grammonts viennent, lui dit Matta ? Sçavez-vous bien, Monseigneur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien sçavoir, que de sçavoir trop de choses ?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur & préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le Chevalier de Grammont qui connoissoit Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le Logicien, s'il en venoit à la conclusion du Syllogisme. C'est pourquoi se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit, que c'étoit se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, & traita la chose sérieusement afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, Matta fut à la chasse, le Chevalier de Grammont chez le Baigneur, & Senantes à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassoit dans la plaine, pour gagner de l'appetit, le Chevalier de Grammont pensoit à l'exécution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous-main l'Officier des Gardes, qui servoit auprès de son Altesse, que Monsieur de Senantes avoit eû quelques paroles avec Monsieur de
Matta

Matta la nuit précédente en soupant, que l'un étoit parti dès le matin, & qu'on ne trouvoit point l'autre dans la Ville.

Madame Roïale, allarmée de cet avis, envoïa promptement chercher le Chevalier de Grammont. Il parut surpris, quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eû quelques paroles ; mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit, que si le mal n'étoit déjà fait, le plus court seroit de s'en assurer jusqu'au lendemain, & que si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les racommoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Monsieur de Senantes qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut : on le trouva ; l'Officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, & le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, Madame Roïale envoïa ce même Officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit, il mouroit de faim, & rien ne lui paroïssoit si deraisonnable, que de l'obliger à la résidence dans cette conjoncture ; mais il avoit donné sa parole, & ne sçachant ce que tout cela vouloit dire, toute sa ressource fut d'envoier chercher son ami ; mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé Senantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison sur le compte de Matta qu'il attendoit pour faire bonne chere. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier de Grammont, & lui dit, qu'il ne croïoit pas l'avoir offensé ; mais que s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'assurer, que pour peu que le cœur lui en dît, il auroit contentement à la première occasion. Le Chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avoit

jamais songé, qu'il sçavoit au contraire qu'il l'estimoit infiniment ; qu'il falloit que ce fût la tendresse extrême de Madame sa femme, qui s'étant allarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table, seroit allée chez Madame Roïale, pour prévenir quelque accident funeste ; qu'il le croïoit d'autant plus, qu'il avoit souvent dit à Madame de Senantes, en parlant de Matta, que c'étoit la plus rude épée de France ; comme en effet ce pauvre garçon ne se battoit jamais, sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur de Senantes, un peu radouci, dit qu'il étoit fort son serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, & qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le Chevalier de Grammont l'assûra, qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ses Gardes de ne point le laisser échaper, qu'ils n'eussent des ordres de la Cour, parce qu'il paroïssoit qu'il mouroit d'envie de se battre & qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la Ville ; & dès que Matta le vit : „ Que diable est-ce, lui dit-il, que cette belle „ farce qu'on me fait jouer ? Pour moi je ne connois plus rien aux „ sottés manières de ce Païs-ci. D'où vient qu'on me met prison- „ nier sur ma parole ? D'où vient, dit le Chevalier de Grammont ? „ C'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. „ Tu ne sçaurois t'empêcher d'entrer en dispute avec un bourru, dont „ tu ne devrois faire que rire. Quelque valet officieux aura sans „ doute été redire le beau démêlé d'hier au soir. On t'a vû fortir de „ la ville dès le matin, Senantes quelque tems après ; en faut-il „ davantage pour que Son Altesse Roïale se soit cru obligée de pren- „ dre

„ dre ses précautions ? Senantes est aux arrêts ; on ne te demande
 „ que ta parole ; ainsi, bien loin de prendre la chose comme tu fais,
 „ j’envoierois très-humblement remercier Son Altesse de la bonté
 „ qu’elle a de te faire arrêter : puisque ce n’est qu’en sa considération
 „ qu’elle s’intéresse dans la chose : je m’en vais faire un tour au
 „ Palais, où je tâcherai d’éclaircir ce mystere. Cependant, comme
 „ il n’y a gueres d’apparence que cela se puisse racommoder de cette
 „ nuit, tu feras bien de commander à souper : car je suis à toi dans
 „ un moment.“

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnaissance à Madame Roïale de ses bontez, quoiqu’il ne craignît pas plus Senantes qu’il ne l’aimoit : c’est tout dire.

Le Chevalier de Grammont revint au bout d’une demie heure, avec deux ou trois des connoissances que Matta avoit faites à la chasse. Ces Messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la querelle, & chacun offrit ses services séparément à Matta contre l’unique & paisible Senantes. Matta les aiant remerciés, les retint à souper, & se mit en robe de chambre.

Si-tôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le Chevalier de Grammont, & que vers la fin du repas il vit trotter les fantés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu’au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l’écart, avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, & lui dit, après avoir exigé plusieurs sermens de n’en jamais parler, qu’il avoit enfin obtenu de la petite Saint-Germain, qu’elle le verroit cette nuit. C’est pourquoi il alloit quitter la compagnie, sous prétexte d’aller jouer à la Cour ; qu’il le prioit de leur bien faire entendre, qu’il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piedmontois étoient volon-

tiers soupçonneux. Matta lui promit de s'en acquitter discrettement, lui dit qu'il feroit ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie, & l'aïant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plutôt & le plus secrettement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confiance qu'on venoit de lui faire, & de la part qu'il avoit au succès de cette aventure. Il fit fort le plaissant pour donner le change à ses hôtes ; fit mille invectives contre la fureur du jeu qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se mocquoit tout haut de la folie du Chevalier de Grammont sur cet article ; & tout bas de la crédulité des Piedmontois, qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit, & Matta * se coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami cependant jouissoit du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Senantes l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés, & s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, cella-là n'en étoit pas : & quelque discret que fût le Chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirons de la Cour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE

* Il mourut en 1674. "Matta est mort sans confession," dit Madame de Maintenon dans une lettre à son frere. Tom. I, p. 67.

CHAPITRE V.

LE Chevalier de Grammont de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerté au jeu; actif & vigilant en amour; quelque-fois heureux, & toujours craint dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les événemens de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédiens & de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le Prince, témoin, & si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingues & de Fribourg, les récits qu'il en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, & plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un * homme, que de pressans motifs & des ressentimens, qui sembloient en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la première disgrâce de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pû tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la fuite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle même, comme il étoit un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de Monsieur le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bien-tôt faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace dès qu'ils le vouloient. La Reine encore effraïée du péril où

les troubles avoient mis l'Etat au commencement de la Regence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du * Ministre n'étoit ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir plutôt que d'employer les derniers remedes, de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis ; de souffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvû qu'il amassât beaucoup de bien, & de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornoit pas à mille moyens qui lui en fournissoit l'autorité dont il étoit revêtu : son industrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu ; mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'esprit, & auquel il voïoit beaucoup d'argent, fut bien-tôt de son goût & de son jeu. Il s'apperçut des subtilités & de la mauvaise foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en usage les talens que la nature lui avoit donnés, non seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce seroit ici le lieu de parler de ces aventures ; mais qui peut les conter avec assez d'agrément & de légèreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler ? C'est en vain qu'on écriroit mot pour mot ces narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier ; & de quelque maniere qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que dans les occasions où l'adresse fut reciproquement employée, le Chevalier emporta l'avantage ; & que s'il fût mal sa cour au Ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étoient

* Le Cardinal Mazarin.

s'étoient laissé gagner, ne retirèrent pas dans la fuite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils restèrent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres le Chevalier de Grammont ne se contraignoit guères sur son chapitre. En voici une.

L'Armée d'Espagne, commandée par Monsieur le Prince & par l'Archiduc, assiégeoit Arras. La Cour s'étoit avancé jusqu'à Peronne. Les troupes ennemies auroient donné par la prise de cette Place de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin ; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs & leurs irrésolutions ordinaires le permettoient ; mais comme aux événemens de la guerre il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se trouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'Infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée depuis la bataille de Rocroi ; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs, & la méfiance du Conseil, lui lioient les mains.

Cependant Arras ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le Cardinal voïoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vûe du Roi. D'un autre côté c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque, sans les forcer, on ne s'en retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le desordre est grand dans la retraite ; & Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui
sçavoit.

ſçavoit le mieux profiter de ſes avantages. L'Armée que commandoit Monsieur de Turenne, plus foible de beaucoup que celle des Ennemis, étoit pourtant la ſeule reſſource qu'on eût de ce côté-là. Cette Armée battue, la priſe d'Arras n'étoit pas la ſeule diſgrace qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu ſinceres tiroient d'un mauvais pas, s'effraïoit à la vûe d'un péril preſſant, & d'un événement deciſif. Il crut que faiſant le Siège de quelqu'autre Place, ſa priſe dédommageroit de celle d'Arras ; mais Monsieur de Turenne, qui penſoit tout autrement que le Cardinal, prit la réſolution de marcher aux Ennemis, & ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le Courier arriva au fort de ſes inquiétudes, & redoubla ſes alarmes ; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal, dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre ſon parti, devant qu'un ordre précis de la Cour pût l'interdire. L'occafion étoit de celles où les difficultés rehauffent la gloire du ſuccès. Quoique la capacité du Général raffurât un peu la Cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer de manière ou d'autre les alarmes & les eſpérances ; & tandis que le reſte des Courtiſans raiſonnoit diverſement ſur ce qui devoit arriver, le Chevalier de Grammont ſe mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa réſolution ſurprit affez la Cour. Ceux qui avoient autant vû d'occafions que lui, ſembloient diſpenſés de ces fortes d'empreſſemens ; mais ſes amis lui en parlèrent en vain.

Le Roi lui en ſçut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'affura qu'il lui apporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'enbraſſer, ſ'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promit autant.

autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse, mais il la crut fincere, parce qu'elle ne devoit rien couter.

Il partit à l'entrée de la nuit avec Cafeau, que Monsieur de Turenne avoit dépêché vers leurs Majestés. Le Duc d'York & le Marquis d'Humières commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de-jour, & à peine paroissoit-il quand le Chevalier arriva. Le Duc d'York ne le reconnut pas d'abord ; mais le Marquis d'Humières courant à lui les bras ouverts, „ Je me doutois bien, dit-il, que si „ quelqu'un nous venoit voir de la Cour, dans une occasion comme „ celle-ci, ce seroit le Chevalier de Grammont. Eh bien, poursui- „ vit-il, que fait-on à Peronne ? On y a grand peur, dit le Cheva- „ lier. Et que croit-on de nous ? On croit, poursuivit-il, que si „ vous battez Monsieur le Prince, vous n'aurez fait que votre de- „ voir ; si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous & des „ ignorans, d'avoir tout risqué, sans égard aux conséquences. Voi- „ là, dit le Marquis d'Humières, une nouvelle bien consolante que „ tu nous apportes. Veux-tu que nous te menions au quartier de „ Monsieur de Turenne, pour lui en faire part, ou si tu aimes mieux „ te reposer dans le mien ; car tu as couru toute la nuit, & peut- „ être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente. Où prens-tu que „ le Chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir ? lui „ répondit-il. Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie „ l'honneur d'accompagner Monsieur le Duc d'York ; car apparem- „ ment il n'est en campagne de si bon matin, que pour visiter quel- „ ques postes.“

La Garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des Ennemis. Dès qu'ils y furent : „ J'aurois envie, dit le Chevalier de „ Grammont, de pousser jusques à la Vedette qu'ils ont avancée sur

„ cette hauteur. J'ai des amis & des connoissances dans leur Ar-
 „ mée, dont je voudrois bien demander des nouvelles : Monsieur le
 „ Duc d'York voudra bien me le permettre.“ A ces mots il s'avan-
 „ ça. La Vedette le voiant venir droit à son poste, se mit sur ses
 „ gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La Vedette
 „ répondit au signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui
 „ s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit
 „ vû faire au Cavalier, fut bien-tôt à lui. Voiant le Chevalier de Gram-
 „ mont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria
 „ cet Officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques
 „ parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même tems lui demanda
 „ si le Duc d'Arcot étoit au Siège. „ Monsieur, lui dit-il, le voila
 „ qui vient de mettre pied à terre sous ces arbres que vous voiez sur
 „ la gauche de notre grande Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il
 „ étoit ici, avec le Prince d'Aremberg son frere, le Baron de Lim-
 „ bec, & Louvigny. Pourrois-je les voir sur parole, lui dit le Che-
 „ valier ? Monsieur, dit-il, s'il m'étoit permis de quitter mon poste,
 „ j'aurois l'honneur de vous y accompagner ; mais je vais leur en-
 „ voier dire que Monsieur le Chevalier de Grammont souhaite de
 „ leur parler : & après avoir détaché un Cavalier de sa garde vers
 „ eux, il revint. Monsieur, lui dit le Chevalier de Grammont,
 „ puis-je vous demander comment je suis connu de vous ?“ Est-il
 „ possible, lui dit l'autre, que Monsieur le Chevalier de Grammont ne
 „ reconnoisse pas la Motte, qui a eu l'honneur de servir si long-tems
 „ dans son regiment ? „ Quoi ! C'est toi, mon pauvre la Motte ?
 „ Vraiment, j'ai eu tort de ne te pas reconnoître ; quoique tu sois
 „ dans un équipage bien différent de celui que je te vis la premiere
 „ fois à Bruxelles, lors que tu montrois à danser les Triolets à Ma-
 „ „ dame

„ dame la Duchesse de Guise : & j'ai peur que tes affaires ne soient
 „ pas en aussi bon état qu'elles étoient la campagne d'après que je
 „ t'eus donné cette Compagnie dont tu parles.“ Ils en étoient là
 quand le Duc d'Arscot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva
 au galop. Le Chevalier de Grammont fut embrassé de toute la
 troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivèrent une in-
 finité d'autres connoissances, avec autant de curieux des deux partis,
 qui le voiant sur la hauteur, s'y assembloient avec tant d'empresse-
 ment, que les deux Armées, sans dessein, sans trêve, & sans super-
 cherie, s'alloient mêler en conversation, si par hazard Monsieur de
 Turenne ne s'en fût aperçu de loin. Ce spectacle le surprit : Il y
 accourut ; & le Marquis d'Humières lui conta l'arrivée du Chevalier
 de Grammont, qui avoit voulu parler à la Vedette, avant que d'al-
 ler au Quartier général. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment
 Diable il avoit fait pour rassembler les deux Armées autour de lui,
 depuis un moment qu'il les avoit quittés. „ Effectivement, dit
 „ Monsieur de Turenne, voilà un homme bien extraordinaire. Mais
 „ il est juste qu'il nous vienne un peu voir, après avoir rendu sa pre-
 „ mière visite aux Ennemis :“ & à ces mots il fit partir un Aide de
 Camp pour rappeler les Officiers de son Armée, & pour dire au
 Chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un semblable aux Offi-
 ciers des Ennemis. Monsieur le Prince, averti de cette paisible en-
 trevûe, n'en avoit point été surpris, d'abord qu'on lui eut dit, que
 c'étoit le Chevalier de Grammont. Il avoit seulement ordonné à
 Luffan de rapeller les Officiers, & de prier le Chevalier qu'il pût lui
 parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que
 Monsieur de Turenne le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'Armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monsieur de Turenne estimoit sa franchise autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui fit bon gré d'être le seul des Courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la Cour, étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour se divertir de la manière dont il lui conteroit les inquiétudes & les différentes allarmes. Le Chevalier de Grammont lui conseilla de battre les Ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voioit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réussît, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que Monsieur le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des Lignes. Il en entretenit le Chevalier de Grammont en particulier, & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vu, pour ne pas juger, par ses lumières & les observations qu'il fit, que dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un Trompette : & à l'endroit que Monsieur de Luffan lui avoit marqué la veille, il trouva Monsieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre ; est-il possible, lui dit-il, en l'embrassant, que ce soit le Chevalier de Grammont, & que je le voie dans le parti contraire ? „ C'est „ vous même, que j'y vois, répondit le Chevalier de Grammont, & „ je m'en rapporte à vous, Monseigneur, si c'est la faute du Cheva- „ lier de Grammont, ou la vôtre, que nous ne soions plus dans le „ même parti. Il faut l'avouer, dit Monsieur le Prince, s'il y en a „ qui m'ont abandonné comme des ingrats & des misérables, tu „ m'as.

„ m'as quitté comme j'ai quitté moi-même, en honnête-homme, qui
 „ croit avoir raison. Mais oublions tous sujets de ressentiment, &
 „ dis moi ce que tu viens faire ici, toi, que je croïois à Peronne
 „ avec la Cour ? Le voulez-vous sçavoir, dit-il ? Je viens, ma foi,
 „ vous sauver la vie. Je vous connois ; vous ne sçauriez vous em-
 „ pêcher d'être au milieu des Ennemis dans un jour d'occasion. Il
 „ ne vous faudroit qu'avoir votre cheval tué sous vous, & être pris
 „ les armes à la main, pour être traité par ce Cardinal-ci, comme
 „ votre oncle de Montmorency le fut par l'autre. Je viens donc
 „ vous tenir un cheval tout prêt en cas de semblable malheur ; afin
 „ qu'on ne vous coupe pas la tête. Ce ne seroit pas la première
 „ fois, dit Monsieur le Prince, en riant, que tu m'aurois rendu de
 „ ces services ; quoique le danger alors fût moins grand qu'il pour-
 „ roit l'être à présent, si j'étois pris.

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux.
 Monsieur le Prince le questionna sur la Cour, sur les Dames, sur le
 Jeu, sur l'Amour ; & revenant insensiblement à la conjoncture dont
 il étoit question, le Chevalier de Grammont aiant demandé des nou-
 velles des Officiers de sa connoissance, qui étoient restez auprès de
 lui, Monsieur le Prince lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui d'aller jus-
 ques aux Lignes, où il pourroit voir, non seulement ceux dont il
 demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers & tous les
 retranchemens. Le Chevalier de Grammont y consentit, & Mon-
 sieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'aïant remené jusqu'à
 leur rendez-vous ; „ Hé bien, Chevalier, lui dit-il, quand crois-tu
 „ que nous te revoïons ? Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en user si
 „ galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous
 „ prêt une heure avant le jour ; car vous pouvez compter que nous

„ vous attaquerez demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas, si on m'en avoit fait confidence ; mais quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole. Non, tu ne te démens point, dit Monsieur le Prince, en l'ayant encore embrassé.“ Le Chevalier de Grammont regagna le Camp de Monsieur de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y dispoit à l'attaque des Lignes ; & ce n'étoit plus un secret parmi les Troupes.

„ Eh bien, Monsieur le Chevalier, on a été bien aise de vous voir, lui dit Monsieur du Turenne ; & Monsieur le Prince vous aura bien fait des questions & des amitiés ; il a en usé le plus civilement du monde, lui dit le Chevalier de Grammont ; & pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour un espion, il m'a mené jusqu'aux retranchemens, & aux Lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et qu'en croit-il ? Il est persuadé que vous l'attaquerez cette nuit, ou demain à la petite pointe du jour ; car, vous autres grands Capitaines, poursuivit le Chevalier, vous connoissez la manœuvre les uns des autres, que c'est une merveille.“

Monsieur de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aise qu'un homme, qui avoit vu tant d'occasions ; fût témoin de celle-là, & qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis d'Humières, qui lui donnoit à souper, & qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des Lignes d'Arras, où Monsieur de Turenne victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire ; & dans laquelle

laquelle la Prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le Chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Monsieur de Turenne se trouva bien d'une activité, qui ne l'abandonnoit, ni en paix, ni en guerre, & d'une présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venant du Général, si à propos, que Monsieur de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la première nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les Postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvû de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des Partis ennemis, répandus de tous côtés, s'opposoient à son passage. Ensuite, des Courtisans avides, & officieux, qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues, pour escamoter la nouvelle d'un pauvre Courier. Cependant, son adresse le sauva des uns, & trompa les autres.

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume, huit ou dix Maîtres commandés par un Officier de sa connoissance, persuadé que le plus grand danger seroit entre le Camp & la première Poste. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il fut convaincu. L'Officier le suivoit de près; & se retournant vers lui, „ si vous n'êtes pas „ bien monté, dit-il, je vous conseille de regagner le Camp; car „ moi, je vais bien-tôt passer à toute bride. Monsieur, lui dit l'Of- „ ficier, j'espere vous tenir compagnie, quelque train que vous al- „ liez, jusqu'à ce que vous soiez en lieu de sûreté. J'en doute, lui „ dit-

„ dit-il, car, voilà des Messieurs qui se disposent à vous venir voir.
 „ Eh! ne voyez-vous pas, lui répondit cet Officier, que ce sont de
 „ nos gens, qui font repaître leurs chevaux? Non; mais je vois
 „ fort bien que ce sont des Cravattes de l'armée ennemie:“ & là-
 dessus, lui aiant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna
 aux Cavaliers qui l'escortoient, de se disposer pour faire diversion, &
 donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un Anglois forte vite; mais s'étant enfourné dans un
 chemin creux, dont le terrain étoit mol & bourbeux, il eut à ses trouf-
 fes Messieurs les Cravattes, qui, jugeant que c'étoit quelque Officier
 de considération, n'avoient eû garde de prendre le change, & s'étoi-
 ent attachés à le poursuivre, sans se mettre en peine des autres. Le
 mieux monté du Parti commençoit à l'approcher; car, les chevaux
 Anglois, qui vont vite comme le vent en terrain uni, se démê-
 lant assez mal des mauvais chemins, le Cravatte avoit le moufque-
 ton haut, & lui crioit de loin bon quartier. Le Chevalier de Gram-
 mont, qui voïoit qu'on gagnoit sur lui, & que quelques efforts que
 fît son cheval dans un terrain pesant, il seroit joint à la fin, quitta
 tout à coup le chemin de Bapaume, pour se jeter dans un chaussée
 à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme
 pour écouter la proposition du Cravatte, il laissa prendre un peu
 d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croïoit qu'il ne l'at-
 tendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts, pour s'en mettre
 en possession, & erevoit son cheval, pour arriver avant le reste de ses
 compagnons, qui suivoient la file.

Un moment de réflexion fit envisager au Chevalier de Grammont
 la désagréable aventure que ce seroit, au sortir d'une victoire si glo-
 rieuse,

rieuse, & des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés, & au lieu d'être reçu en triomphe, d'être embrassé d'une grande Reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir trainé en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier de Grammont, à qui cette offre, & la manière dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le coucher en joue; & sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, & laissa son Cravatte si étonné, qu'il ne s'avisâ pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaumé, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé: qu'il lui seroit fidèle; & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Courriers de Monsieur de Turenne.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affut aux environs de Peronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, & porter sa nouvelle à la Cour, sans la sçavoir. Il sçavoit que le Maréchal Du-Plessis, celui de Villeroy, & Gaboury, s'en étoient vantés à Monsieur le Cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux Cavaliers bien montés à Bapaume; & dès qu'il fut à une lieue de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux Louis d'or, pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effraïez, de dire à ceux qui les

question-

questionnèroient, „ que tout étoit perdu ; que le Chevalier de Grammont „ mont étoit resté à Bapaume, n'étant pas pressé de porter une mauvaise „ nouvelle ; & que, pour eux, ils avoient été poursuivis par „ des Cravattes répandus par tout depuis la défaite.“

Tout réussit comme il l'avoit projeté. Les Cavaliers furent interceptés par Gaboury, dont l'empressement avoit devancé les deux Maréchaux ; mais quelques questions qu'on leur fit, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avoit déjà gagné Perronne, & que des bruits incertains de la défaite se disoient à l'oreille parmi les Courtisans, lors que Monsieur le Chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rechauffe tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fausse allarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnés de ce relief, il n'y eut que leurs Majestez qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embrassa devant tous les Courtisans. Le Roi n'y parut pas moins sensible ; mais le Cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle, qui demandoit une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnoit la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord ; & aiant appris ensuite que les Lignes avoient été forcés ; que l'Armée d'Espagne étoit battuë, & qu'Arras étoit secouru ; & Monsieur le Prince, dit-il, est-il pris ? Non, dit le Chevalier de Grammont. Il est donc mort ? ajouta le Cardinal. Encore moins, répondit le Chevalier de Grammont. Belle nouvelle ! dit le Cardinal, d'un air de mépris ; & à ces mots, il passa dans le cabinet de la Reine avec leurs Majestez. Il le fit heureusement pour le Chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire
que

quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, & la conclusion qu'il en avoit tirée. *

La Cour étoit remplie des espions de son Eminence. Une foule de Courtisans & de Curieux l'ayant environné selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les Esclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, & qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique: „ Ma foi, Messieurs, dit-il, rien n'est „ tel que d'avoir du zèle & de l'empressement pour les Rois & les „ grands Princes dans les services qu'on leur rend. Vous avez vû „ l'air gracieux que Sa Majesté m'a fait; vous êtes témoins comme „ la Reine m'a tenu parole: mais pour Monsieur le Cardinal, il a „ reçû ma nouvelle, comme s'il ne gagnoit pas plus qu'il n'a fait à „ la mort de Pierre Mazarin.“

Il y avoit là de quoi faire évanouir des gens qui se seroient intéressés sincèrement pour lui; & la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems. Car il la faisoit en présence de témoins, qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Ministre puissant & absolu. Le Chevalier de Grammont en étoit trop persuadé; cependant, quelque inconvenient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquitterent dignement de leur devoir. Cependant,

* On a soupçonné cette fierté de s'être démentie à l'occasion de l'entrée du Roi dans l'année 1660. „ Le Chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds „ & quelques autres Courtisans *suivoient la maison de M. le Cardinal*; ce qui „ surprit tout le monde: on dit que c'étoit par flatterie; & je m'en informerai. „ Le Chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant.“

V. *Lettres de Maintenon*, tom. 1, p. 32.

dant, l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le Chevalier de Grammont étoit au dîner de leurs Majestez, le Cardinal y vint, & s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par respect : „ Chevalier, lui dit-il, la nouvelle „ que vous avez apportée est bonne. Leurs Majestez en font con- „ tentes : & pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus „ qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous voulez venir dîner chez „ moi, nous jouerons ; car la Reine nous veut donner de quoi : & „ cela par dessus le marché.“

Voilà de quelle manière le Chevalier de Grammont avoit osé choquer un si puissant Ministre ; & voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des Ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, & se laissoit agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au Cardinal, qui lui attira depuis quelques inconveniens sur des témérités moins heureusement hasardés.

Cependant, la Cour revint. Le Cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moïen de tenir son Maître en tutelle ; accablé de soins & de maladies, comblé de trésors, dont il ne sçavoit que faire, & raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Ministère qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencemens sincères d'une paix ardemment désirée, les plaisirs & l'abondance commençoient à regner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier de Grammont y furent long-tems diverses dans l'amour & dans le jeu. Estimé des Courtisans ; recherché
des

des Beautez qu'il ne servoit pas ; redoutable a celles qu'il servoit ; mieux traité de la fortune que de l'amour ; mais se dédommageant de l'un par l'autre, toujours gai, toujours vif, & dans les commerces essentiels toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la fuite de son Histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularitez ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais soit qu'il ne les ait pas crû dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis, pour en venir au sujet de son voïage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le Mariage du Roi, le retour de Monsieur le Prince, & la mort du Cardinal donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son Roi. Rien ne l'égaloit, ni par les graces de sa Personne, ni pour la grandeur de son air ; mais, on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui remplissant ses Sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, ressorts invisibles des intrigues, & des mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux premieres démarches qu'il feroit. Les Plaisirs se promettoient un empire souverain sur un Prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner ; & l'ambition ne se flattoit de régner dans la Cour, que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministère : mais on fut surpris de voir tout à coup briller des lumières qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit si long-tems dissimulée.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, & qu'une Puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître absolu. Les Courtisans n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects & du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'agueres étoient de petits tirans dans leurs Provinces, ou dans les Places frontières, n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces, selon le bon plaisir du Maître, s'accordoient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir.

Le Chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de son Maître pour les soins de son Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'affujettir à cet âge aux règles qu'il s'étoit prescrites, & qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuieux & aux fonctions fatigantes du Gouvernement ; mais il louoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dûs. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un Ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux, qui s'étoient succédez. Jamais il n'avoit encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre ; mais aussi jamais il n'avoit tiré du Cardinal de Richelieu qu'une Abbaïe qu'on ne pouvoit refuser à sa qualité : & jamais il n'avoit eû de Mazarin que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la fuite d'un grand Capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre : mais dans une paix universelle,

universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea qu'au milieu d'une Cour florissante en Beautés, & abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son Maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnés pour le jeu, & mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets ; & comme il s'étoit dès-lors établi pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de son établissement ; de ne respecter la faveur, que lors qu'elle seroit soutenue du mérite ; de se faire aimer des Courtisans, & craindre des Ministres ; de tout ofer pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence ; il se vit bien-tôt des plaisirs du Roi, sans que l'envie des Courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable ; mais l'amour ne le fut pas ; ou pour mieux dire, l'inquiétude & la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte-Houdancourt étoit une des Filles de la Reine Mère. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célèbre Meneville. Il suffisoit alors que le Roi jettât les yeux sur une jeune personne de la Cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, & souvent à la tendresse ; mais s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans se le tenoient pour dit : & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très-humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects ; mais le Chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire : peut-être pour conserver un caractère de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle ; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne : & s'étant
mis

mis sur les rangs, il lui devint bien-tôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions. Il ne se rebuta point pour ses mauvais traitemens, ni pour ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espara qu'il s'en corrigeroit ; mais s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour ; & ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la présence & la vûe de son Maître ; après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce, & quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA Curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits & par son élévation, avoit déjà fait passer une première fois le Chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'Etat se donne de beaux Privileges. Ce qui lui paroît utile, devient permis ; & tout ce qui est nécessaire, est honnête en fait de politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Espagne dans les Pais-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puissances envoïoient une célèbre Ambassade à Cromwel.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puissance Souveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne. La Nation la moins soumise

qui soit en Europe, subissoit patiemment un joug qui ne lui laissoit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse : & Cromwel, maître de la République, sous le titre de Protecteur, craint dans le Roïaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorsque le Chevalier de Grammont le vit ; mais il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Noblesse proscrire, l'autre éloignée des affaires : une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale ; tout cela n'offroit que des objets tristes & sérieux dans la plus belle Ville du monde : & le Chevalier de Grammont ne remporta de ce voïage que l'idée du mérite d'un scélerat, & l'admiration de quelques Beautés cacheés, qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut toute autre chose au voïage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la Roïauté paroïssoit encore partout. La Nation, avide de changement & de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un Gouvernement naturel, & sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin ce même peuple, qui par une abjuration solennelle avoit exclu jusques à la posterité de son Prince légitime, s'épuïsoit en Fêtes & en réjouïssances pour son retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorsque le Chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette Cour lui fit bien-tôt oublier l'autre ; & les engagemens qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit un belle retraite pour un exilé de son caractère. Tout y flattoit son goût : & si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant que d'en parler, il ne fera pas hors de propos de donner un idée de la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La

La nécessité des affaires avoit exposé Charles II. dès sa première jeunesse aux travaux & aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du Roi son père ne lui avoit laissé pour héritage que sa mauvaise fortune & ses disgrâces. Elles l'accueillirent par tout ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Noblesse ou pour la fidélité l'avoit suivi dans son exil ; & ce qu'il y avoit de plus distingué parmi la jeunesse s'étant rassemblé dans la fuite auprès de sa personne, composoit une Cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance & les prospérités qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentimens, ne trouvèrent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La nécessité au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation : & on ne voïoit que de l'émulation parmi eux sur la gloire, sur la politique, & sur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour si florissante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repassé deux ans avant le tems dont on parle pour monter sur un Trône qu'il devoit, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'étoit renouvelée à son Couronnement. La mort du Duc de Glocester, & celle de la Princesse Roïale, qui la suivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin, pour se préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des Fêtes que l'on faisoit pour cette nouvelle Reine dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence, & à ses plaisirs.

Tout

Tout accoutumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit à personne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'esprit agréable, l'humeur douce & familière. Son ame susceptible d'impressions opposées, étoit compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, & tendre jusqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires pressantes, & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagemens.

Le Duc d'York étoit d'un caractère bien différent. On lui attribuoit un courage à toute épreuve; une religion inviolable pour sa parole; de l'économie dans les affaires; de la hauteur, de l'application; de la fierté, placées chacune en son rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir & des loix de la Justice; il passoit pour ami fidèle, & pour implacable ennemi.

Sa morale & sa justice, quelque tems combatues par la bienveillance, en avoient enfin triomphé, en reconnoissant Mademoiselle Hyde, Fille d'honneur de Madame la Princesse Roiale, qu'il avoit secrettement épousée en Hollande. Son père, dès-lors Ministre d'Angleterre, appuié de cette nouvelle protection, se vit bien-tôt à la tête des affaires, & pensa les gêner. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité; mais il avoit encore plus de présomption.

Le Duc d'Ormond avoit la confiance & l'estime de son Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite & de sa naissance, & les biens qu'il avoit abandonnés pour suivre la fortune de son Maître. Les Courtisans mêmes n'osèrent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maison du Roi, Premier Gentilhomme

de la Chambre, Vice-Roi d'Irlande. C'étoit justement le Maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit, & la noblesse des manières : & comme le Maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la Cour de son Maître.

Le Duc de Buckingham & le Comte de Saint-Albans, étoient en Angleterre ce qu'on les a vû en France : l'un plein d'esprit & de feu, dissipoit sans éclat les biens immenses* où il étoit rentré : l'autre d'un génie médiocre s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, & sembloit l'augmenter en perdant au jeu, & en tenant un grosse table.

Le Chevalier de Berkley, depuis Comte de Falmouth, étoit confident & favori du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'York, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit étoit à peu près de même ; mais ses sentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit ; lorsque sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. † Jamais le desintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de son Maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des grâces sur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroïssoit humilié par la faveur, & si vrai dans tous ses procédés, qu'on le l'eût pas pris pour un homme de Cour.

Les

* „ Le Duc de Buckingham doit encore cent quarante mille livres sterling,“ dit André Marvel, dans une de ses lettres : V. p. 74, tom. 2, de ses ouvrages : & p. 89, du meme tome.

† Charles repandit des larmes à sa mort, & le regretta d'une manière extraordinaire. V. Continuation de la Vie de Mylord Clarendon, p. 268.

Les fils du Duc d'Ormond & * ses neveux avoient été à la Cour du Roi dans son exil, & ne la deshonoroient pas depuis son retour. Le Comte d'Arran avoit une adresse singuliere dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume & de guitarre, & galant avec assez de succès. Le Comte d'Offory, son frère aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élevation & de probité.

L'aîné des Hamiltons, leur cousin, étoit l'homme de la Cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bien fait de sa personne, & possédoit ces talens heureux qui mènent à la fortune, & qui font réussir en amour. C'étoit le Courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, & l'attention la plus régulière pour son Maître, qu'on pût avoir. Personne ne dançoit mieux, & personne n'étoit si coquet; mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une Cour qui ne respiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la fuite la place de Mylord Falmouth : mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sidney, † moins dangereux qu'il ne le paroïssoit, avoit trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçoit sa figure ;

L 2

mais

* George & Antoine Hamilton étoient les fils cadets du Chevalier George Hamilton, quatrième fils du Comte d'Abercorn, & de Marie, troisième fille de Thomas Vicomte de Thurles, fils aîné de Gaultier Butler Comte d'Ormond, & sœur de Jacques, premier Duc d'Ormond.

† Robert, troisième fils de Robert Comte de Leicester, & frère du fameux Algernon Sidney, qui fut décapité.

mais c'étoit le petit Germain,* sur qui pleuvoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sçait quelle table le bon homme tenoit à Paris, tandis que le Roi son Maître mouroit de faim à Bruxelles, & que † la Reine Mère, sa Maîtresse, ne faisoit pas grande chère en France.

Germain, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la Princesse d'Orange. Les pauvres Courtisans du Roi son frère n'avoient rien à lui disputer sur l'équipage & la magnificence ; & ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple ; car, quoiqu'il fût brave, & bien Gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat, ni naissance distinguée pour lui donner du relief ; & pour sa figure il n'y avoit pas de quoi se récrier. Il étoit petit : il avoit la tête grosse, & les jambes menues. Son visage n'étoit pas désagréable ; mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manières. Il n'avoit pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il emploïoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentoit. Voilà sur quoi se fondeoit un mérite si redoutable en amour.

La Princesse Royale y fut prise tout la première. ‡ Mademoiselle Hyde avoit fait quelques pas sur ceux de sa Maîtresse. Ce fut ce qui

le
* Henry Jermyn, fils cadet de Thomas, frere aîné du Comte de St. Albans, fut fait Baron de Douvres l'année 1685, & mourut sans enfans en 1708.

† Le Chevalier Jean Reresby pretend dans ses memoires que la Reine Mère avoit epousé secretement la Comte de St. Albans & en avoit eû des enfans.

‡ On soupçonnoit cette Princesse d'avoir eu un pareil engagement avec le Duc de Buckingham, & que ce pouvoit etre la cause qu'elle ne voulut point voir ce Duc à son second voiage en Hollande l'année 1652.

le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Germain les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation si légèrement établie étoit encore plus foiblement soutenue. L'entêtement continua. La Comtesse de Castelmaine, vive, & connoisseuse, suivit le faux brillant qui l'avoit séduite : & quoique détrompée sur une vogue qui promettoit tant, & qui tenoit si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure jusqu'au point de se brouiller avec le Roi ; tant elle avoit bien placé la confiance pour la première fois.

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les Beutez, on ne pouvoit s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étoient cette même Comtesse de Castelmaine, depuis Duchesse de Cleveland, Madame de Chesterfield, Madame de Shrewsbury, Mesdames Roberts, Madame Midleton, Mesdemoiselles Brook, & cent autres du même éclat, qui brilloient à la Cour ; mais c'étoient Mademoiselle d'Hamilton, & Mademoiselle Stewart, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta guères d'éclat, ni par sa présence, ni par sa fuite. * Cette fuite étoit alors composée de la Comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de Dame d'Atour, de six Monstres, qui se disoient Filles d'honneur, & d'une Duégna, autre monstre, qui se portoit pour Gouvernante de ces rares Beutez.

Pour les hommes, c'étoient Francisco de Mélo, frère de la Panétra,
un

* Voyez ce que dit Mylord Clarendon de cette cour, pp. 168, 179, *Continuat. de sa Vie.*

un certain Tauravédez, qui se faisoit appeller Dom Pédro Francisco Corréo de Sylva, fait à piendre ; mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine ; mais le Duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de Pierre du Bois. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles, & quelques menaces sans effet, le pauvre Corréo de Sylva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc de Buckingham héritoit d'une Nimphe Portugaise qu'il lui avoit enlevée, aussi bien que deux de ses noms, & qui étoit plus affreusé encore que les Filles de la Reine. Il y avoit outre cela, six Aumôniers, quatre Boulangers, un Parfumeur Juif, & un certain Officier apparemment sans fonction, qui s'appelloit le Barbier de l'Infante.* Catherine de Bragance n'avoit garde de briller dans une Cour charmante, où elle venoit régner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la fuite. Le Chevalier de Grammont, dès long-tems connu de la Famille Roïale, & de la plûpart des hommes de la Cour, n'eut qu'à faire connoissance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour cela. Elles parloient toutes assez pour s'expliquer ; & toutes entendoient le François assez bien, pour ce qu'on avoit à leur dire.

La

* On pretend que la flotte qui avoit été chercher la Reine, attendit six semaines à Lisbonne, sans qu'on en dit la raison. On imagina qu'il y avoit eu quelque changement dans la personne de la Princeesse, & qu'il falloit ce tems pour que tout fut revenu dans l'état naturel avant son départ. Ce qui donna lieu à l'allusion que fit le Chevalier Guillaume Davenant un jour que le Roi étoit à la Comedie. Dans ce tems là il n'y avoit point d'Actrices ; c'étoit les hommes qui jouoient les roles de femmes : le Roi s'impatientant de ce que la piece ne commença pas, Le Chevalier Davenant lui dit, „ Sire, c'est qu'on rase la „ Reine.“

La Cour étoit toujours grosse chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Duchesse; mais elle y étoit plus choisie. Cette Princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, & tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre sexe, étoit distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisoit considérer comme née dans un rang qui la mettoit si près du Trône. La Reine Mere étoit de retour après le mariage de Madame, & c'étoit dans sa Cour que les deux autres se rassembloient.

Le Chevalier de Grammont fut bien-tôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vû, furent surpris qu'un François pût-être de son caractère. Le retour du Roi qui avoit attiré toutes sortes de Nations dans sa Cour, y avoit un peu décrié les François; car loin que les personnes de distinction y eussent paru des premiers, on n'avoit vû que de petit étourdis, plus fots & plus emportés les uns que les autres; méprisant tout ce qui ne leur ressembloit pas, croiant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre País.

Le Chevalier de Grammont, au contraire familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coûtumes, mangeoit de tout, louoit tout, s'accoûtumoit facilement à des manières qu'il ne trouvoit ni grossières ni sauvages; & faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres: toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au Roi, & fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux manières & à la conversation de ceux qu'il voïoit le plus souvent,

qu'il ne lui paroïssoit pas qu'il eût changé de Païs. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur, s'offroit par tout aux divers penchans qui l'entraînoient, comme si les plaisirs de la Cour de France l'eussent quittée, pour l'accompagner dans son exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas, & ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures & de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empressemens deviennent fatigans à la longue ; mais comme ces devoirs semblent indispensables pour un homme de son caractère, & que c'étoient les plus honnêtes gens de la Cour qui l'en accabloient, il en subit la nécessité de bonne grace ; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dependoit du jeu ; c'est-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine ; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne chère, qui ne servoient pas mal, & qui voloient encore mieux.

La Compagnie n'étoit pas nombreuse à ces petits repas ; mais elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire ; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occasions n'y manquoit jamais. C'étoit le célèbre Saint-Evremont, Historien exact, mais trop libre, du Traité des Pyrennées, exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune heureusement pour l'un & pour l'autre l'avoit conduit en Angleterre quelque tems avant le Chevalier de Grammont, après avoir eû le tems de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse Satyre.

Le Chevalier de Grammont étoit dès ce tems-là son Héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'expérience du grand monde, & le commerce

merce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. Saint-Evremont, moins occupé des entêtements frivoles, faisoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier de Grammont ; & par des réflexions sur le passé, tâchoit à le redresser sur le présent, ou à l'instruire sur l'avenir.

„ Vous voilà, lui disoit-il, dans le plus agréable train de vie, qu'
 „ un homme de votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les dé-
 „ lices d'une Cour toute jeune, toute vive, & toute galante. Pas
 „ une partie de plaisir, que le Roi ne vous y mette. Vous jouez
 „ du matin jusqu'au soir ; ou pour mieux dire, du soir au matin,
 „ sans sçavoir ce que c'est que de perdre. Loin de laisser ici l'argent
 „ que vous y avez apporté, comme vous fîtes ailleurs, vous l'avez
 „ doublé, triplé, multiplié presque au-delà de vos souhaits, mal-
 „ gré cette dépense exorbitante que vous faites imperceptiblement.
 „ Voilà, sans doute, la plus heureuse situation du monde. Tenez-
 „ vous-y, Chevalier, & n'allez pas gâter vos affaires par le renou-
 „ vellement de vos vieux péchés. Fuïez l'amour, en cherchant les
 „ autres plaisirs. Il ne vous a pas été favorable jusqu'à présent.
 „ Vous sçavez ce que la galanterie vous coûte. Tout le monde ici
 „ n'en sçait pas tant que vous. Jouez fort & ferme, & réjouissez la
 „ Cour par votre agrément. Divertissez le Roi par votre esprit, &
 „ vos récits singuliers ; mais fuïez des engagemens capables de vous
 „ ôter ce mérite, & de vous faire oublier que vous êtes Etranger, &
 „ banni dans cet heureux séjour.

„ La fortune peut se lasser de vous y favoriser. Que fussiez-vous
 „ devenu, si votre dernière disgrâce vous eût accueilli dans ces
 „ épuisemens d'argent où nous vous avons vû ? Ménagez ce Dieu
 „ nécessaire, en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plutôt de ne

„ vous plus voir à la Cour de France, que vous ne vous lasserez de
 „ celle-ci ; mais quoiqu'il en soit, faites provision d'argent. Quand
 „ on en a beaucoup, on se console de son exil. Je vous connois,
 „ mon cher Chevalier. S'il vous vient en tête de séduire une fem-
 „ me, ou de supplanter un homme, les gains du jeu ne suffiront
 „ pas pour vos présens & pour vos corruptions. Non, le jeu, tout
 „ favorable qu'il vous puisse être, ne vous sçauroit tant faire gagner
 „ que l'amour vous fera perdre, si vous y succombez.

„ Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui vous dis-
 „ tinguent ici : libéral, officieux, poli, délicat, & pour l'agrément
 „ de l'esprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut être
 „ tout cela ne se trouveroit-il pas au pied de la lettre. Mais ce sont
 „ de beaux endroits ; & puis que l'on vous les passe, ne vous mon-
 „ trez point ici par d'autres. Car en amour vous n'êtes rien moins
 „ que ce que je viens de dire, si tant est qu'on puisse donner le nom
 „ d'amour à vos façons de faire.

„ Mon petit faquin de Philosophe, dit le Chevalier de Grammont,
 „ tu fais ici le Caton de Normandie. . . Est-ce que je mens, pour-
 „ suivit Saint-Evremont ? N'est-il pas vrai, que dès qu'une femme
 „ vous plaît, votre premier soin est d'apprendre si elle est aimée d'un
 „ autre ? & le second, de la faire enrager ; car de vous en faire
 „ aimer, n'est que le dernier de vos soins. Vous ne vous mettez
 „ d'ordinaire sur les rangs que pour troubler le repos de quelqu'au-
 „ tre. Une Maîtresse qui n'auroit pas d'Amans, feroit sans appas
 „ pour vous, & sans prix pour elle, si elle en avoit. Tous les lieux
 „ par où vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples ?
 „ Parlerai-je de votre coup d'essai à Turin ; du tour que vous fîtes
 „ à Fontainebleau au Courier de la Princesse Palatine, que vous vo-

„ lâtes sur le grand chemin ? & ce bel exploit n'étoit que pour vous
 „ mettre en possession de quelques marques de sa tendresse pour un
 „ autre, & pouvoir lui donner de la confusion & des inquiétudes
 „ par des reproches & par des menaces, que vous n'étiez pas en
 „ droit de lui faire.

„ Qui jamais, avant vous, s'étoit avisé de se mettre en ambuscade
 „ sur un degré pour troubler un homme en bonne fortune, pour le
 „ retirer par le pied à moitié monté dans la chambre de sa Maîtresse ?
 „ Cependant, voilà comme il vous plut d'en user pour votre ami le
 „ Duc de Buckingham, comme il se glissoit la nuit chez ;
 „ & cela sans être seulement son rival. Que de grifons en campagne
 „ pour la d'Olonne ! Que de stratagêmes, de supercheries & de per-
 „ sécutions pour la Comtesse de Fiesque ! elle qui peut-être vous eut
 „ été fidelle si vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En
 „ dernier lieu, (car le détail de vos iniquitez seroit infini,) permet-
 „ tez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici ? N'en sommes-
 „ nous pas obligés à ce mauvais génie, qui vous à téméairement
 „ inspiré la tracasserie jusques dans les amusemens galans de votre
 „ Maître ? Soïez donc sage ici sur ce chapitre. Toutes les places
 „ sont prises auprès des Beautés de la Cour : & de quelque docilité
 „ que soient les Anglois à l'égard de leurs épouses, ils ne sont point
 „ gens à s'accôûtumer aux inconstances d'une Maîtresse, ni à souffrir
 „ patiemment les avantages d'un rival. Laissez-les en repos, & ne
 „ vous faites point inutilement haïr.

„ Vous ne réüissirez point auprès de celles qui ne sont pas mariées.
 „ On veut ici des desseins sérieux, & du fond de terre. Vous avez
 „ aussi peu de l'un que de l'autre. Chaque País a ses manières. En
 „ Hollande, les filles sont de facile accès & de bonne composition ;

„ & dès qu'elles sont mariées, ce sont autant de Lucreces. Chez
 „ vous les femmes sont fort coquettes avant le mariage, & beaucoup
 „ plus après : mais pour ici, c'est un miracle, quand une fille écoute
 „ sur un autre ton que celui du Sacrement : & je ne vous crois pas
 „ encore assez abandonné du Seigneur pour y songer.“

Tels étoient les sermons de Saint-Evremont ; mais il avoit beau prêcher. Le Chevalier de Grammont ne l'écoutoit que pour le plaisir : & quoiqu'il convînt des vérités, il faisoit peu de cas des conseils. En effet, se laissant des faveurs de la Fortune, ce fut justement en ce tems-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'Amour.

La Midleton fut la première qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connue encore à la Cour ; assez coquette pour ne rebuter personne : assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus ; mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenoit au Chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalitez, il ne s'adressa qu'à son Portier pour être introduit, & choisit un de ses Amans pour son confident.

Cet Amant, qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre, est le Comte de Ranelagh d'aujourd'hui, & s'appelloit Jones en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le Chevalier de Grammont étoit le dessein de traverser un rival des plus dangereux, & d'être relâié par un autre d'une dépense qui commençoit à peser. Le Chevalier de Grammont pourvut à l'un & l'autre comme il l'avoit souhaité.

Bien-tôt grifons furent en Campagne, lettres & presens trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut : on se laissa lorgner : on répondit même : mais ce fut tout. Il s'aperçut que la Belle prenoit volontiers,

tiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit, que fans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des Filles d'honneur de la Reine, qui s'appelloit Warmestré.* C'étoit un Beauté toute différente de l'autre. La Midleton bien faite, blonde, & blanche, avoit dans les manières & les discours quelque chose de précieux & d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroît, n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre; & elle ennuiroit en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoît tous les autres; & l'ambition de passer pour bel esprit, ne lui a donné que la réputation d'ennuieuse, qui subsistoit long-tems après sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air, mais avec des couleurs très vives, c'étoit des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui promettoient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Dêités que flottoient les vœux du Chevalier de Grammont, & ses présens étoient partagés. Les gants parfumés, les

* Il y a eû une famille du nom de Warminster établie dans la province de Worcester, dont cinq sont enterrés dans la Cathédrale de la Ville principale, & dont un avoit été doyen de cette Eglise: son épitaphe fait mention de son attachement à la famille royale. La Demoiselle Warmestré cependant n'est qu'un nom supposé. Le dernier Comte d'Arran, qui vécut peu après ce tems là, assura que la fille d'honneur, dont il s'agit ici, s'appella Mademoiselle Marie Kirk, sœur de la Comtesse d'Oxford, & que trois ans après qu'elle fut chassée de la Cour, elle épousa le Chevalier Thomas Vernon, sous l'état supposé de veuve: c'étoit apparemment sous le nom de Warminster.

les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences, & autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans, & belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espèce dans la Ville de Londres, & les Belles s'en accommodoient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de Mademoiselle * Stewart commençoit alors à faire du bruit. La Comtesse de Castelmaine s'aperçut que le Roi la regardoit. Mais au lieu de s'en allarmer, elle favorisa tant quelle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit quelle voulût par cet amusement détourner l'attention du Roi du commerce qu'elle avoit avec Germain. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la Cour commençoit à s'apercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnoit au Roi; & dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'à bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit gueres à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquoit gueres aussi d'y trouver Mademoiselle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état; sûr, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient

* Françoise fille de Gautier Stewart, fils de Gautier Baron de Blantyre, épousa Charles Stewart Duc de Richmond, de la Maison de Lenox. La figure en cire de cette Duchesse se voit dans l'abbaye de Westminster.

ent eû de plus avantageux pour la Stewart : mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier de Grammont voïoit ce manège, fans y pouvoir rien comprendre ; mais comme il étoit attentif aux penchans du Roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle Maîtresse. C'étoit un figure de plus d'éclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir guères moins d'esprit, ni plus de beauté. Tous ses traits étoient beaux & réguliers ; mais sa taille ne l'étoit pas. Cependant, elle étoit menuë, assez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, dançoit bien ; parloit François mieux que sa langue naturelle ; elle étoit polie, possédoit cet air de parure, après lequel on court, & qu'on n'attrape guères, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la Castelmaine se donnoient du bon tems au gré de tous les caprices.

* Madame Hyde tenoit un rang assez considérable parmi les Beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de Germain. Elle venoit d'épouser un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-sœur de Madame la Duchesse ; brillante par son propre éclat, pleine d'agrément & d'esprit. Cependant elle crut que tant qu'on ne parleroit point d'elle pour Germain, tous les autres avantages ne seroient rien pour sa gloire ; & ce fut pour y mettre la dernière main, qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante ; les mains jolies, & le pied surprenant, en Angleterre même.

* Theodosie, fille d'Artus Baron de Capel, & première femme d'Henri Hyde deuxième Comte de Clarendon.

même. Une longue habitude avoit tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvrieroient qu'à la Chinoise : & quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Germain la reçut d'abord ; mais ne sçachant bien-tôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour sa gloire d'avoir enlevé Germain à tant de concurrentes ; mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa disposition & sa force charmoient en public : on vouloit voir ce que c'étoit en particulier ; car on lui trouvoit dans son habit d'exercice toute une autre conformation, & bien d'autres jambes que celles du fortuné Germain. Le Voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du Danseur, que de la Comtesse ; mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la fatire s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre Beauté, qui n'en étoit guere plus chiche qu'elle. C'étoit Madame de Shrewsbury.*

Le Comte d'Arran qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette Beauté, moins fameuse pour ces conquêtes, que pour les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand

* Anne Marie fille aînée de Robert Brudenel Comte de Cardigan, & femme de Francois Talbot Comte de Shrewsbury. On a dit qu'elle coucha avec le Duc de Buckingham le soir même que celui-ci venoit de tuer son mari en duel, & que travestie en page elle avoit tenu le cheval de son amant pendant le combat.

grand mérite à être plus semillante que les autres. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes graces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée ; mais ce fut mal-a-propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres Amans.

Thomas Howard, frère du Comte de Carlile, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave, ni mieux fait. Quoique son air fût froid, & que ses manières parussent douces & pacifiques, personne n'étoit, ni plus fier, ni plus emporté. La Shrewsbury donnant tête baissée dans les premières agaceries de l'invincible Germain, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle vouloit le menager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avoit si souvent proposée, qu'elle n'osa plus s'en défendre : un certain jardin, appelé Spring-Garden, devoit être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Germain en fut averti sous main. Howard avoit une Compagnie dans le Regiment des Gardes ; & un des Soldats de cette Compagnie jouoit assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête ; & Germain se trouva dans le jardin comme par hazard ; enflé de ses premières prospérités, il s'étoit mis sur son air vainqueur pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sçais comme elle trouva son Héros ; mais Howard ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montât au premier signe qu'elle lui fit ; & ne se contentant pas de faire le petit tiran dans une fête qui n'étoit pas à son intention, après s'être emparé des

lorgneries de la Belle, il épuisa ses lieux communs & toute sa petite Ironie à railler le repas & à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur, mais comme il étoit encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté ; mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle, pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Germain, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à Madame de Shrewsbury, & ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha, fier de ce triomphe, & fut reveillé le lendemain par un Cartel. Il prit pour second Gilles Rawlings, homme de bonne fortune, & gros joueur. Howard se servit de Dillon, adroit & brave, fort honnête homme, & par malheur intime ami de Rawlings.

Dans ce combat la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre Rawlings y fut tué tout roide ; & Germain, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez son oncle avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la Cour selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier de Grammont eut avis par Jones son ami, son confident, & son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la Midleton. C'étoit * Montagu, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, & par d'autres talens qui sont comptez pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du Chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le desir de vengeance, le malin vouloit

* Ambassadeur en France, & après Duc de Montagu.

vouloir & l'expérience peuvent imaginer d'expédiens pour troubler le repos d'un rival, & pour defespérer une Maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoïer ses lettres, & de lui redemander son argent, avant que de commencer à la tourmenter ; mais rejettant ce projet, comme indigne de l'injustice qu'on lui faisoit, il étoit sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Midleton, lors qu'il vit par hazard Mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment, plus de resentment contrc la Midleton, plus d'empressement pour la Warmeftré, plus d'inconstance, plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous ; & de ses anciennes habitudes il ne lui resta que l'inquiétude & la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire : mais il vit bien qu'il falloit pour réüssir, s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'a-lors.

La famille de Mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupoit une maison grande & commode près de la Cour. Celle du Duc d'Ormond n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours. Le Chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite, & sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs ; mais après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que Mademoiselle d'Hamilton étoit digne de l'attachement le plus sincère & le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa naissance, & rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

LE Chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voit tant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux. La Midleton, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il sçavoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine, où il y avoit bal. Elle y étoit, mais par bonheur pour elle, Mademoiselle d'Hamilton y étoit aussi. Le hasard avoit fait, que de toutes les belles personnes de la Cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vûe, & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près, & s'aperçut qu'il n'avoit rien vû dans la Cour avant ce moment. Il l'entretint, elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle, & dès ce moment, plus de ressentiment contre la Midleton. Elle étoit dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuse jusques dans le moindre de ses mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits, & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni; les cheveux bien plantés, & dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur que les couleurs empruntées ne sçauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands, mais ils étoient vifs, & ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, & le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat & retrouffé n'étoit pas le moindre ornement d'un visage
tout



MADemoisELLE de HAMILTON

COMTESSE de GRAMMONT.

F. Lely pinx.

G. Poulle sculp.

tout aimable. Enfin à son air, à son port, à toutes les graces répandues sur sa personne entière, le Chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit étoit à peu près comme sa figure. Ce n'étoit point par des vivacités importunes, dont les faillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la conversation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pésanteur assoupit; mais sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le discernement imaginable pour le solide & le faux brillant; & sans se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle étoit réservée, mais très juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse, fiers à outrance, quand il en étoit question. Cependant elle étoit moins prevenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Fuite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer; mais loin de le chercher, elle étoit très difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire & de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère, & toute nouvelle, le faisoient écouter; mais il étoit embarrassé de ce que les préfens, qui faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne methode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux Valet-de-chambre nommé Termes, hardi voleur, & menteur encore plus effronté. Il avoit coûtume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé; mais depuis la disgrâce de la Midleton, & l'aventure de la Warmestré, le Seigneur Termes n'étoit plus employé que pour les habits que son Maître

Maitre faisoit venir de Paris, & ne s'acquittoit pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit, & mettoit tous ses soins à plaire au Roi par les complaisances qui coutoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit fournir, sur tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser, devoient représenter différentes Nations. Elle donna du tems pour s'y préparer, & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturières & les Brodeurs ne furent pas sans occupation. Les Beautés qui devoient en être n'étoient guères plus tranquilles; cependant Mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites Pièces dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit * Madame de Muskerry, femme de son cousin germain, & l'autre étoit une Fille d'honneur de la Duchesse, qu'on appelloit Blague.

La première, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plûpart des riches héritières, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille de toutes sans l'être; mais elle boitoit avec plus de raison; car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la dernière main au désagrément de sa figure.

Madem-

* Elizabeth, fille du Comte de Kildare & femme de Callaghan Maccarty Vicomte de Muskerry, fils de Donagh Comte de Clancarty & de Leonor Butler, sœur du Duc d'Ormond.

Mademoiselle * Blague étoit une autre espece de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la dernière fadeur, & son teint se fouroit par tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt; avec ces attraits, elle se mettoit en ambuscade pour surprendre les cœurs; mais elle s'y feroit tenue en vain sans l'arrivée du Marquis Brisfacier. Le Ciel sembloit les avoir fait l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur, & dans les manières, pour éblouir une créature de son caractère. Il parloit éternellement sans rien dire, & rencheriffoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'adressoit à elle, & le Seigneur Brisfacier crut que ces longues paupières de la Blague n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient; cependant ils n'en étoient qu'aux muets interpretes, quand Mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, & commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtemens de cette dernière étoient la danse & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec sa figure; mais quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un Bal de la Cour, & la Reine avoit assez de complaisance pour le Public, pour ne jamais manquer de la faire danser; mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une Fête aussi sérieuse & aussi magnifique que cette mascarade.

• Henriette Marie, fille du Colonel Blague de la province de Suffolk, épousa le Chevalier Thomas Yarburg de Snaith en Yorkshire. Elle étoit sœur de la femme de Sidney Comte de Godolphin; & dans le Masque de Calypso qu'on presenta à la Cour, Mademoiselle Blague y joua un rôle. V. les Poemes de Dryden, tom. 2, p. 44, aux notes.

rade. La Muskerry s'échoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude dont Mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoïoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la manière dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour Madame de Muskerry, en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moïens de la faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses freres & d'une sœur, qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Milord Muskerry ne faisoit que de sortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête homme, assez sérieux, fort sévère & mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui étoit pas tant à charge, que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il se crut en fureté dans celle dont il étoit question, ne croïant pas que la Reine voulût gêner sa mascarade en la nommant; cependant comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle par sa danse & par sa parure, il venoit de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure & celle des personnes auxquelles la danse & l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment;

demment ; & si-tôt qu'il fût sorti, son deſſein fut de s'aller jeter aux pieds de ſa Majeſté pour en demander juſtice. Ce fut juſtement dans ces diſpoſitions qu'elle reçut le billet. Elle le baiſa trois fois ; & ſans égard aux défenſes de ſon mari, elle monta promptement en carroſſe, pour s'informer chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant, de qu'elle manière les Dames de qualité s'habilloient à Babilone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiſelle Blague, étoit d'une autre eſpece. Elle étoit d'une confiance ſur ſes appas, & d'une crédulité ſur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. Briſacier, qu'elle en croïoit duëment atteint, avoit l'eſprit orné de lieux communs & de chanſonnettes. Il chantoit faux avec methode, & mettoit ſans ceſſe en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le Duc de Buckingham le gâtoit autant qu'il pouvoit par les louanges qu'il donnoit à ſa voix & à ſon eſprit.

La Blague, qui n'entendoit preſque point le François, ſe regla ſur cette autorité pour admirer l'un & l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit, ne faiſoient mention que de Blondes, & que prenant toujours la choſe pour elle, ſes paupières s'en humili-oient par reconnoiſſance & par pudeur. Ce fut ſur ces obſervations qu'on réſolut de mettre en jeu la Blague, des qu'il en ſeroit tems.

Pendant que ces petits projets ſe formoient, le Roi qui ne cherchoit qu'à faire plaiſir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la maſcarade, à la charge de mener Mademoiſelle d'Hamilton. Il ne ſe piquoit pas d'être aſſez danſeur pour une occaſion comme celle-là. Cependant, il n'avoit garde de reſuſer cette propoſition. „ Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous à plû me „ témoigner depuis que je ſuis ici, cette dernière m'eſt la plus ſen-

„ sible ; & pour vous en témoigner ma reconnoissance, je vous pro-
 „ mets de vous rendre de bons offices auprès de la petite Stewart.“
 Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement separé
 du reste des Filles de la Reine, & que les respects des Courtisans
 commençoient à se tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement
 la plaisanterie : & l'aïant remercié d'une offre si neccessaire : Mon-
 sieur le Chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous
 pour le bal ? Je vous laisse le choix des Nations. „ Si cela est, re-
 „ prit le Chevalier de Grammont, je m'habillerai à la Françoisé,
 „ pour me déguiser ; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre
 „ pour un Anglois dans votre Ville de Londres. J'aurois, sans cela,
 „ quelque envie de me mettre à la Romaine ; mais de peur de me
 „ faire des affaires avec le Prince * Robert, qui prend si chaudement
 „ les intérêts d'Alexandre contre Milord † Thanet, qui se déclare
 „ pour Cesar, je n'ose plus m'habiller en Héros. Du reste, quoique
 „ j'aie la danse cavalière, avec l'oreille & de l'esprit j'espere me tirer
 „ d'affaire : de plus, Mademoiselle d'Hamilton, mettra bien ordre,
 „ qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habille-
 „ ment, je ferai partir Termes demain matin ; & si je ne vous fais
 „ voir à son retour l'habit le plus galant que vous aïez encore vû,
 „ tenez moi pour la Nation la plus deshonorée de votre mascarade.“

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voi-
 age, & son Maître redoublant d'impatience dans une conjoncture
 comme celle-là, le Courrier ne pouvoit pas encore être débarqué,
 qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de son retour.

II.

* Plus connu sous le nom de Prince Rupert.

† Nicholas Tufton Comte de Thanet. Il avoit beaucoup souffert dans la
 guerre civile pour les interets de la famille roiale.

Il s'en occupa jufqu'à la veille du bal: Ce fut ce jour-là que Mademoifelle d'Hamilton & fa petite focieté prirent pour l'exécution de leur deffein.

Les gans de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en envoïa quelques paires par hazard. Elle en envoïa une à Mademoifelle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui fe put trouver, & elle joignit ce billet.

„ Vous étiez l'autre jour plus charmante que toutes les Blondes de
 „ l'Univers. Je vous vis hier encore plus blonde que vous ne l'étiez
 „ ce jour-là. Si vous continuez, que deviendra mon cœur? Mais
 „ il y a long-tems qu'il eft la proie de vos yeux marcaffins. Serez-
 „ vous demain de la mafcarade? Mais peut-il y avoir des charmes
 „ dans une fête où vous ne feriez pas? N'importe: je vous recon-
 „ noîtraî dans quelque déguifement que vous foïez. Mais je ferai
 „ mieux éclairci de mon fort par le préfent que je vous envoïe.
 „ Vous porterez des nœuds de ce ruban à vos cheveux, & ces gans
 „ baiferont les plus belles mains du monde.“

Ce billet, avec le préfent, furent rendus à la Blague, avec le même fuccès qu'on avoit fait tenir celui de Babilonienne à Madame de Muskerry. On venoit d'en rendre compte à Mademoifelle d'Hamilton, quand cette même Muskerry lui vint rendre vifite. Elle paroiffoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand fa coufine la pria de paffer dans fon cabinet. Dès qu'elles y furent: „ Je vous de-
 „ mande le fecret, dit la Muskerry, pour celui que je vais vous dire.
 „ N'admirez-vous point comme les hommes font faits? Ne vous
 „ y fiez pas trop, ma chère coufine. Milord Muskerry, qui devant
 „ notre mariage, auroit paffé les jours & les nuits à me voir danser,
 „ s'avifé à préfent de le défendre, & dit que cela ne me convient

FOO MEMOIRES DE GRAMMONT.

„ pas. Ce n'est pas tout, il m'en a si souvent rebattu les oreilles au
„ sujet de la mascarade, que je suis obligée de lui cacher l'honneur
„ que la Reine m'a fait de me nommer. Cependant, je suis étonnée
„ qu'on ne me fasse pas sçavoir qui doit me mener. Mais si vous
„ sçaviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite Ville de
„ quoi se mettre en Babilonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai
„ souffert depuis le tems qu'on m'a nommée; outre que ce qu'il
„ m'en coûte passë toute imagination.“

Ce fut en cet endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à mesure que Mademoiselle d'Hamilton l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Muskerry lui en sçut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'Hamilton lui dit, que tous les maris étoient à peu près de même; qu'il ne falloit pas s'embarasser de leurs fantaisies, qu'elle ne sçavoit pas qui devoit la mener dans la mascarade; mais que puis qu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi quelque épouse fantasque, qui ne lui eût interdit la danse.

Cette Conversation finie, la Muskerry sortit avec empressement, pour tâcher de sçavoir quelques nouvelles de son Danseur. Ceux qui trempoient dans le complot, rioient à gorge déployé de la visite avec Mademoiselle d'Hamilton, quand Milord Muskerry leur en fit une à son tour, & tirant Mademoiselle d'Hamilton à l'écart: „ Ne sçauriez-vous,
„ point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la Ville demain?“ „ Non,
„ dit-elle: pourquoi?“ „ Parce, dit-il, que je viens d'apprendre que
„ ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je sçais bien qu'elle

„ n'est pas de la mascarade ; j'y ai mis bon ordre : mais comme elle
 „ a le Diable au corps pour la danse, je meurs de peur qu'elle ne se
 „ donne quelque nouveau ridicule, malgré toutes mes précautions.
 „ Encore si c'étoit parmi la Bourgeoisie, dans quelque lieu retiré,
 „ je n'en ferois pas en peine.“

On le rassura le mieux qu'on put, & l'aïant congédié, sous pré-
 texte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant ; Ma-
 demoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la journée,
 lors qu'elle vit arriver une certaine Mademoiselle Price, Fille d'hon-
 neur de Madame la Duchesse. C'étoit justement ce qu'elle cherchoit.
 Il y avoit quelque tems que cette fille & la Blague se harpilloient au
 sujet de * Dongan, que la Price avoit enlevé à cette dernière. La
 haine subsistoit encore entre ces deux Divinitez.

Quoique les Filles d'honneur ne fussent point nommées pour la
 mascarade, elles y devoient assister ; & par conséquent ne rien négliger
 pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avoit encore un paire
 de gans pareille à celle qu'elle avoit envoïée à la Blague ; elle en fit
 présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui sem-
 bloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La Price lui en
 fit mille remerciemens, & lui promit de s'en faire honneur au bal.
 „ Vous me ferez plaisir, dit-elle ; mais si vous dites qu'une bagatelle
 „ comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au
 „ reste, lui dit-elle, n'allez pas ôter le marquis de Brisacier à cette
 „ pauvre Blague, comme vous avez fait Dongan. Je sçais bien qu'il
 „ ne tient qu'à vous. Vous avez de l'esprit, vous parlez François,
 „ & pour peu qu'il vous eût entretenue, l'autre n'auroit que faire
 „ d'y

* De cette maison étoient les anciens Comte de Limerick.

„ d’y prétendre.“ Il n’en fallut pas davantage. La Blague n’étoit que ridicule & coquette. Mademoiselle Price étoit ridicule & coquette, & quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour plus brillante que jamais étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblés, à la réserve du Chevalier de Grammont. On s’étonna qu’il arrivât des derniers dans cette occasion ; lui, dont l’empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s’étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de Ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjoncture, & nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste, & la mieux poudrée qu’on pût voir. Son habit, d’ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi, qui s’en aperçut d’abord : „ Chevalier de Grammont, „ lui dit-il, Termes n’est donc point arrivé ? Pardonnez-moi, Sire, „ dit-il, Dieu merci. Comment ! Dieu merci, dit le Roi ? Lui „ seroit-il arrivé quelque chose par les chemins ? Sire, dit le Cheva- „ lier de Grammont, voici l’histoire de mon habit & de Monsieur „ Termes mon Courrier.“ A ces mots le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisant un cercle autour du Chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son recit.

„ Il y a deux jours que ce coquin devoit être ici, suivant mes or- „ dres, & ses fermens. On peut juger de mon impatience tout au „ jourd’hui, voiant qu’il n’arrivoit pas. Enfin, après l’avoir bien „ maudit, il n’y a qu’une heure qu’il est arrivé, crotté depuis la tête „ jusqu’aux pieds, botté jusqu’à la ceinture, fait enfin comme un ex- „ communié. Eh bien, Monsieur le Faquin, lui dis je, voilà de

„ vos façons de faire : vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité,
 „ encore est-ce un miracle que vous soiez arrivé ? Oui mor... ,
 „ dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous
 „ ai fait faire le plus bel habit du monde, que Monsieur le Duc de
 „ Guise lui-même a pris la peine de commander. Donne le donc,
 „ bourreau, lui dis je. Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze Bro-
 „ deurs après, qui n'ont fait que travailler jour & nuit, tenez moi
 „ pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. Et où
 „ est-il, dis je; traître, qui ne fais que raisonner dans le tems que
 „ je devrois être habillé ? Je l'avois, dit-il; empaqueté, serré, ploïé,
 „ que tout la pluie du monde n'en eût point approché. Me voila,
 „ poursuivit-il, à courir jour & nuit, connoissant votre impatience,
 „ & qu'il ne faut pas lanterner avec vous... , mais où est-il,
 „ m'écriai je, cet habit si bien empaqueté ? Péri, Monsieur, me
 „ dit-il, en joignant les mains. Comment ! péri, lui dis je, en sur-
 „ faut. Oui, péri, perdu, abîmé. Que vous dirai je de plus ?
 „ Quoi ! le Paquetbot a fait naufrage ? lui dis je. Oh ! vraiment,
 „ c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit il. J'étois à
 „ une demi-lieue de Calais hier au matin, & je voulus prendre le
 „ long de la mer, pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on
 „ dit bien vrai, qu'il n'est rien tel que le grand chemin; car je don-
 „ nai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusques au
 „ menton. Un sable mouvant auprès de Calais, lui dis je ! Oui,
 „ Monsieur, me dit-il, & si bien sable mouvant, que je me donne
 „ au Diable, si on me voïoit autre chose que le haut de la tête,
 „ quand'on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze
 „ hommes pour l'en sortir; mais pour mon porte-manteau, où mal-
 „

„ heureuse-

„ heureusement j'avois mis votre habit, jamais on ne l'a pû trouver.
 „ Il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre.

„ Voilà, Sire, poursuivit le Chevalier de Grammont, l'avanture
 „ & le recit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurois infalli-
 „ blement tué si je n'avois eu peur de faire attendre Mademoiselle
 „ d'Hamilton, & si je n'avois été pressé de vous donner avis du sable
 „ mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter.“

Le Roi se tenoit les côtés de rire, quand le Chevalier de Grammont
 reprenant la parole : “ A propos, Sire, dit-il, j'oublois de vous dire,
 „ que pour augmenter ma mauvaise humeur, je me suis vû arrêter,
 „ comme je fortois de ma chaise, par un diable de phantôme en
 „ masque, qui me vouloit à toute force persuader que la Reine m'a-
 „ voit ordonné de danser avec elle ; & comme je m'en suis défendu le
 „ moins brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'in-
 „ former ici qui doit la mener, & m'a prié de l'envoier incessam-
 „ ment. Ainsi Votre Majesté ne feroit point mal de donner ses or-
 „ dres pour cela ; car elle s'est mise en embuscade dans un carosse
 „ pour saisir tous les passans à la porte de White-hall. Au reste, je
 „ vous puis dire que c'est une chose à voir que son habillement. Il
 „ faut qu'elle ait plus de soixante aulnes de gaze & de toile d'argent
 „ autour d'elle, sans compter une espece de pyramide sur la tête,
 „ garnie de cent mille brimborions.“

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la reserve de ceux qui
 avoient part à l'avanture. La Reine assura que tout ce qu'elle avoit
 nommé pour le bal étoit présent : & le Roi, après quelques momens
 de réflexion : „ Je parie, dit-il, que c'est la Duchesse de * Newcastle.
 „ Et moi, dit Milord Muskerry, s'approchant de Mademoiselle d'-

Hamilton,

* Marguerite Lucas Duchesse de Newcastle, auteur de plusieurs in-folio.

„ Hamilton, je parie que c'est une autre folle; car je me trompe
 „ fort si ce n'est ma femme.“

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, & qu'on la fit venir. Milord Muskerry s'offrit à cette commission par le pressentiment qu'on vient de dire, & ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sçachant bien qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. La plaisanterie auroit été beaucoup plus loinqu'elle n'avoit prétendu, si la Princesse de Babylonne eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que les danses sérieuses. Cependant il y avoit d'aussi bons Danseurs, & d'aussi belles Danseuses dans cette assemblée, qu'il y en eût au monde; mais comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danses Françaises pour se mettre aux contre-danses. Quand ceux qui étoient de la mascarade en eurent dansé quelques unes, le Roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires, tandis qu'on se reposeroit. Les filles de la Reine & celles de la Duchesse furent menées par ceux qui étoient de la mascarade.

Ce fut alors, qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la Blague, & l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de Brisacier, faisoit son effet. Elle étoit arrivé plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce Ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaisance: & pour éclaircir Brisacier de son fort, elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gans dont il étoit question. Mais si l'on fut surpris, d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle de point en point le présent de Brisacier. La surprise se changea bien-tôt en jalousie: car

sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit infnué la veille ; & Brisfacier n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

La Price étoit ronde & ragotte, & par conséquent ne dansoit point. Le Duc de Buckingham, qui mettoit le Marquis de Brisfacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la Blague, sans sçavoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette Nimphe. Brisfacier s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contre-danses. La Blague crut que c'étoit elle qu'on méprisoit, & voïant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser, sans sçavoir ce qu'elle faisoit. Quoique son indignation & sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiselle d'Hamilton, & ses complices, qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complète ; car bien-tôt arriva Milord Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Mademoiselle d'Hamilton que c'étoit la Muskerry en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été ; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles : peut-être auroit-il raison : passons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans rivaux ; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétudes. Il connoissoit leur esprit & celui de Mademoiselle d'Hamilton.

De ses Amans, le plus considérable & le moins déclaré étoit Monfr. le Duc d'York ; mais il avoit beau s'en cacher, la Cour étoit trop faite à ses manières pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiselle d'Hamilton d'apprendre ; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, & la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué : mais la présence de Mademoiselle d'Hamilton le réveilloit quand elle se trouvoit chez la Reine, ou chez la Duchesse. C'étoit-là, que n'osant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisoit un détail de bras cassés, de jambes démisées, d'épaules disloquées, & d'autres aventures curieuses & divertissantes, après quoi ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation, car ces tendres truchemens ne laissoient pas de se fermer quelque-fois au fort de leur lorgnerie.

La Duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardoit rien moins que sérieusement, & dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût & de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Ruffels, oncle & neveu, étoient deux autres rivaux du Chevalier de Grammont. * L'oncle avoit bien soixante ans. Son courage & sa fidélité l'avoient distingué dans les guerres civiles. Sa passion & ses desseins pour Mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois ;

P 2

mais

* Jean Ruffel, troisième fils de François Comte de Bedford, & Colonel du premier régiment des gardes.

mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas long tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Ruffel effraïé d'une chute si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'étoit encore par sa constance envers les pourpoints tailladez, qu'il a soutenus long tems après leur suppression universelle ; mais ce qui surprenoit le plus, étoit un certain mélange d'avarice & de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille ; mais la succession de son oncle le regardoit : & quoiqu'il en eût le soin pour son établissement, & qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Midleton le traitoit avec assez de préférence ; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de Mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissé dans son naturel ; mais il étoit guindé dans toutes ses allures : taciturne à donner des vapeurs ; cependant, un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres esperances que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son Philosophe * en jugea tout autrement ; & voïant que sans compter un redoublement infini de magnificence & de soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu : qu'il ne cherchoit plus ces
longues

* Saint Evremont.

longues & agréables conversations qu'ils avoient d'ordinaire ensemble, & que ce nouvel empressement l'enlevoit par tout à lui-même.

„ Monsieur le Chevalier, lui dit-il, il me semble que vous laissez
 „ depuis quelque tems les Beutez de la Ville & leurs Amans bien
 „ en repos. La Midleton fait impunément de nouvelles conquêtes,
 „ & de vos présens vous souffrez qu'elle vous creve les yeux sans la
 „ moindre avanie. La pauvre Warmestré vient d'accoucher tran-
 „ quillement au milieu de la Cour, sans que vous en aiez soufflé.
 „ Je l'avois bien prévû, Monsieur le Chevalier, vous avez fait con-
 „ noissance avec Mademoiselle d'Hamilton : & chose qui ne vous
 „ étoit jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux : mais
 „ voions un peu ce qui vous en peut arriver. Je ne pense pas, en
 „ premier lieu, que vous espérez de la mettre à mal. Elle est telle,
 „ & par sa naissance & par son mérite, que si vous étiez en posses-
 „ sion des titres & des biens de votre maison, vous seriez excusable
 „ de vous présenter sur un pied sérieux, quelque ridicule qu'il y ait
 „ dans le mariage en général. Car si vous ne voulez que de l'esprit,
 „ de la sagesse, & les trésors de la beauté, vous ne sçauriez mieux
 „ vous adresser ; mais pour vous qui n'avez que médiocrement de
 „ ceux de la fortune, vous ne sçauriez vous adresser plus mal.

„ Car votre frère de Toulangeon, de l'humeur dont je le connois,
 „ n'aura pas la complaisance de se laisser mourir, pour favoriser vos
 „ prétentions. Mais posons le cas que vous aiez tout le bien qu'il
 „ faudroit pour l'une & pour l'autre, & c'est beaucoup dire, con-
 „ noissez-vous la délicatesse, pour ne pas dire la bizarrerie, de cette
 „ Princesse sur un pareil engagement ? Sçavez-vous qu'il n'a tenu
 „ qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre ? Le Duc de
 „ „ Richmond

LES MÉMOIRES DE GRAMMONT.

„ Richmond l'a recherchée des premiers ; mais quoiqu'il fût amou-
„ reux, il étoit intéressé. Cependant le Roi voyant qu'il ne tenoit
„ qu'au bien, prit sur lui cet article, en considération du Duc d'Or-
„ mond, du mérite & de la naissance de Mademoiselle d'Hamilton,
„ & des services de Monsieur son père ; mais choquée qu'un homme
„ qui faisoit l'amoureux eût marchandé, faisant d'abord reflexion sur
„ son caractère dans le monde, elle n'a pas jugé qu'il fût assez im-
„ portant d'être Duchesse de Richmond, au hazard de ce qu'il y au-
„ roit à craindre d'un homme brutal & débauché.

„ Votre petit Germain, malgré tout le bien de son oncle, & l'é-
„ clat de sa propre réputation, n'y a-t'il pas échoué ? A-t'elle jamais
„ voulu seulement regarder Henry Howard, qui est à la veille d'être
„ le premier Duc d'Angleterre, & qui possède actuellement tout le
„ bien de la Maison de Norfolk ? Je tombe d'accord que c'est un
„ bœuf ; mais quelle autre dans toute l'Angleterre ne passeroit pas
„ par dessus la pesanteur de son esprit, & le peu d'agrément de sa
„ figure, pour être, avec trois cens mille livres de rente, la première
„ Duchesse du Royaume ?

„ Pour achever en peu de mots, Milord Falmouth m'a dit lui-
„ même, qu'il l'avoit toujours regardée comme la seule chose qui
„ manquoit à son bonheur ; mais qu'au milieu de tout l'éclat de sa
„ fortune, il n'avoit osé lui déclarer ses sentimens, qu'il se sentoient assez
„ de foiblesse, ou trop de fierté pour se contenter de l'obtenir du seul
„ consentement de ses parens ; & quoique les premiers refus des
„ Belles ne fussent comptés pour rien, il sçavoit de quel air elle re-
„ cevoit ceux dont la personne ne lui étoit point agréable. Après
„ cela, Monsieur le Chevalier, voyez de quelle manière vous préten-

„ dez vous y prendre ; car vous êtes amoureux. Vous n'allez être
 „ de plus en plus, & plus vous le ferez, moins ferez vous capable
 „ des réflexions que vous pourriez faire à présent.
 „ Mon pauvre Philosophe, répondit le Chevalier de Grammont,
 „ tu sçais bien le Latin, tu fais des Vers, tu sçais la marche, & tu
 „ connois la nature des étoiles du Ciel ; mais pour les Astres de la
 „ terre, tu n'y connois rien. Tu ne m'as rien appris de Mademoi-
 „ selle d'Hamilton, que le Roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours.
 „ Tant mieux qu'elle ait refusé les Ostrogoths dont tu viens de par-
 „ ler. Si elle en avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoique je
 „ l'aime à la folie. Ecoute bien ce que je te vais dire. Je me suis
 „ mis dans la tête de l'épouser : & je veux que mon Pedagogue
 „ Saint-Eyremont lui-même soit le premier à m'en sçavoir gré.
 „ Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec le Roi, je lui de-
 „ manderai qu'elle soit Dame du Palais, il me l'accordera. Toulon-
 „ geon crévera sans que je l'aide, ou que je l'en empêche : & Ma-
 „ demoiselle d'Hamilton aura Séneat avec le Chevalier de Gram-
 „ mont, pour la dédommager des Norfolks, & des Richmonds.
 „ Eh bien, as tu quelque chose à dire contre ce projet ? car je parie
 „ cent louis qu'il en ira comme je dis.

C'étoit dans ce tems là que la faveur de Mademoiselle Stewart étoit
 si déclarée, qu'on voïoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans
 sa conduite, pour être aussi maîtresse de l'esprit du Roi, qu'elle l'étoit
 de son cœur. L'occasion étoit belle pour ceux qui avoient de l'ex-
 périence & de l'ambition. Le Duc de Buckingham se mit en tête
 de la gouverner, pour se mettre bien dans l'esprit du Roi. Dieu
 sçait quel Gouverneur & quelle tête, pour en conduire une autre ;
 cependant

cependant c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'infinuer dans un esprit comme celui de Mademoiselle Stewart : elle avoit un caractère d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout ; & son goût pour les amusemens frivoles, quoique naturels, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-tems les plus heureux. Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu du monde, & l'on n'y voïoit ques des Courtisans empresseés autour d'elle, qui lui en fournissoient les matériaux, ou de nouveaux Architectes qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laissoit pas de se plaire à la Musique, & d'avoir quelque goût pour le chant. Le Duc de Buckingham, qui faisoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïssoit point la médifance : il en étoit le père & la mère : il faisoit des Vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle ; mais son talent particulier étoit d'attraper le ridicule, & les discours des gens, & de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçussent. Bref, il sçavoit faire toutes sortes de personnages avec tant de grace & d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusemens de la Stewart, qu'elle le faisoit chercher par tout, lorsqu'il ne suivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bienfait, & croïoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffonneries & son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet, & sa Maîtresse Portugaise, pour se prévaloir

prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris ; mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de Mademoiselle Stewart, il fut renvoïé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un & l'autre de ses desfeins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée, auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'étoit élevé dans la fuite.

Milord Arlington entreprit le projet que le Duc de Buckingham venoit d'abandonner, & voulut s'emparer de l'esprit de la Maîtresse pour gouverner celui du Maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déjà faite. Ses premières négociations avoient été pendant le Traité des Pyrennées. Quoiqu'il n'y eût pas réüssi pour les interêts de son Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems ; car il avoit parfaitement attrapé, par son extérieur, le sérieux & la gravité des Espagnols : & dans les affaires il imitoit assez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou pour mieux dire, une petite emplâtre en lozange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne sied pas mal. C'étoit tout le contraire à son égard ; & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air mystérieux du sien, qu'elle sembloit y ajoûter quelque chose d'important, & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée d'une grande avidité pour le travail, & d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'étoit donné pour grand politique ; & n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avoit crû sur sa parole, & on l'avoit fait Ministre & Secrétaire d'Etat sur sa mine.

114 MEMOIRES DE GRAMMONT.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissemens, après s'être pourvû de plusieurs belles maximes, & de quelques exemples historiques, il avoit obtenu de Mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très humbles services, & de ses avis les mieux raisonnés, pour se conduire dans le poste où il avoit plû au Ciel & à sa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'Exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc de Buckingham avoit coûtume de contrefaire : & comme sa présence & ses discours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combattu pour l'étouffer.

Le Ministre en fut indigné : son orgueil étoit digne du poste qu'il occupoit, & sa délicatesse sur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils, qu'il lui avoit préparés, tenté de les porter à la Castelmaine, & de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la Cour, pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire passer un acte pour la suppression des Maîtresses ; mais sa prudence l'emporta sur les ressentimens & ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande, pour mettre le comble à sa félicité.

* Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réüssir dans le dessein où le Duc de Buckingham, & Milord Arlington venoient d'échouer. Il se l'étoit mis en tête : mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la Comtesse

* George Hamilton, frere aîné de l'auteur.

tesse de Chesterfield s'avisa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus ; & des regards extrêmement séduifans. Ses manières étoient engageantes, son esprit amusant & vif, mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagements, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du Duc d'Ormond. Hamilton étoit son cousin germain. Ils se voïoient tant qu'ils vouloient, sans conséquence : mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de la légèreté, ni des obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiselle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire : mais elle se trouva bien-tôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du Roi, sans interesser sa vertu par les dernières complaisances : mais les empressements d'un Amant passionné, qui trouve toutes les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre : & la sagesse de Mademoiselle Stewart n'en pouvoit plus, lorsque la Reine fut attaquée d'une fièvre violente, qui la mit bien-tôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sçut bon gré d'une résistance, qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeur & de gloire s'emparèrent de son esprit, & les nouveaux respects qu'on lui rendit par tout, contribuèrent à les augmenter. La Reine fut abandonnée des Medecins. Le petit nombre des Portugaisés qu'on n'avoit point ren-

voïées, remplissoit la Cour de cris lugubres : & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princeffe qu'il n'aimoit pas à la vérité, mais qu'il étoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement : & croïant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit, que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort, auroit de quoi lui faire regretter la vie : mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avoit du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse, qui en fût plus digne, & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refusée. A ces mots, elle lui arrosa la main de quelques larmes qu'il crut les dernières. Il y joignit les siennes ; & sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit défobéi, & quelques dangereux que soient les mouvemens soudains, quand on est entre la mort & la vie, ce transport de joie, qui lui devoit être fatal, la sauva, & cet attendrissement merveilleux du Roi fit un effet, dont tout le monde ne loüa pas également le Ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que Germain étoit remis de ses blessures : cependant la Castelmaine trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi ; car malgré la tendresse de ses pleurs & la violence de ses emportemens, Mademoiselle Stewart le retint tout pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, où les Beutez de la Cour à cheval faisoient assaut de graces & d'attraits ; quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois, on voïoit sur la rivière un spectacle que la seule Ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste & peu magnifique Palais des Rois de la Grande Bretagne. C'étoit des degrés de ce Palais que

la Cour descendoit pour s'embarquer sur le Fleuve à la fin de ces jours d'Été, dont la chaleur & la poussière ne permettent pas la promenade du Parc. Un nombre infini de batteaux découverts, qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville, faisoient cortège aux berges, où étoit la famille Roïale. Les collations, la Musique, & les feux d'artifice en étoient. Le Chevalier de Grammont en étoit toujours aussi ; & c'étoit un grand hazard, quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien, pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix & d'instrumens, qu'il faisoit venir de Paris à la fourdine, & qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient aussi de France pour renchérir au milieu de Londres sur les collations du Roi. La chose étoit quelquefois au-delà de ses espérances : quelquefois elle y répondoit moins : mais il est constant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Milord * Falmouth étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime & de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine : & comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Evremont seul, & un repas pour six personnes, qu'on auroit priées dans les formes : „ Il ne faut point, dit-il, s'adressant „ au Chevalier de Grammont, me sçavoir gré de cette visite. Je „ viens

* Charles Berkeley, second fils du Chevalier Charles Berkeley de Bruton, fut fait Baron Berkeley de Rathdown, & Vicomte Fitzharding d'Irlande ; & Baron de Bottetort & Comte de Falmouth en Angleterre. Il étoit Tresorier de la bourse privée du Roi, & Capitaine d'un regiment de gardes, & fut tué dans un combat naval contre les Hollandois en 1665.

„ viens du coucher, où le discours n'a roulé que sur vous, & je
 „ vous assure que la manière dont le Roi s'est expliqué sur ce qui
 „ vous regarde, ne vous auroit pas fait le plaisir que j'en ai ressenti.
 „ Vous sçaviez bien qu'il y a long-tems qu'il vous offre ses bons
 „ offices auprès du Roi de France : & pour moi, poursuivit-il en
 „ riant, vous sçavez bien que je l'en solliciterois, si je ne craignois
 „ de vous perdre, dès que votre paix seroit faite : mais, grace à
 „ Mademoiselle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. Ce-
 „ pendant, j'ai ordre du Roi mon Maître de vous dire, qu'en at-
 „ tendant que le vôtre vous rende ses bonnes graces, il vous donne
 „ une pension de quinze cens Jacobus. C'est peu pour la figure que
 „ fait le Chevalier de Grammont parmi nous : mais ce sera, dit-il,
 „ en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper.“

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une
 grace qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. „ Je reconnois, dit-il,
 „ les bontez du Roi dans cette proposition ; mais j'y reconnois en-
 „ coré mieux le caractère de Milord Falmouth, & je le supplie d'as-
 „ surer Sa Majesté que j'en ai toute la reconnoissance du monde.
 „ Le Roi mon Maître ne me laissera pas manquer lors qu'il voudra
 „ bien me rappeler. En attendant, je vais vous faire voir de quoi
 „ donner encore quelques soupers à Messieurs les Anglois.“

Il fit apporter, en disant cela, son coffre fort, & lui montra sept à
 huit mille guinées, du plus bel or du monde. Milord Falmouth,
 voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une
 offre si avantageuse, en fit le récit à Monsieur de Comminge, alors
 Ambassadeur en Angleterre ; Monsieur de Comminge ne manqua pas
 de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sçait, est le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle saison, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux, où de beaux équipages, s'empressoit à ce rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaçoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les carosses à glaces étoient en usage, les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaisir d'être vûes presque toutes entières, aux commoditez des carosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant, qui tint de l'ancienne mode, & qui renchérît sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. Le Duc de Guise fut encore chargé de cette commission ; & le Courier au bout d'un mois, s'étant par la Grace de Dieu sauvé cette fois des sables mouvans, fit passer heureusement en Angleterre la Calèche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze cens louis, & le Duc de Guise, qui étoit de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille, pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent ; & le Roi charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier ; mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelqu'autre de sa part.

La Reine s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première, avec Madame la Duchesse

chessé d'York ; Madame de Castelmaine, qui les y avoit vûes, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carosse que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moïen de mettre ensemble deux divinités, dont la première union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embarrassé ; car chacune y vouloit être la première.

La Castelmaine étoit grosse, & menaçoit d'accoucher avant terme, si sa rivale avoit la préférence. Mademoiselle Stewart protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, si on la refusoit. Cette menace l'emporta sur l'autre ; & les fureurs de la Castelmaine furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole : & l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La Reine Mère, qui sans faire de tracasseries, ne laissoit pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement selon sa coûtume. Elle prit occasion de faire la guerre au Chevalier de Grammont sur ce qu'il avoit jetté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la Cour, les louanges que méritoit un présent si magnifique : Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense ; car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, & que c'est un galopin de la rue, qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix, dont ils empuantissent toute la Ville ?
 „ Madame, lui dit-il, le Chevalier de Grammont n'aime point le
 „ faste. Mon Link, dont vous parlez, est affectionné pour mon
 „ service ; outre que c'est un des braves hommes du monde. Votre
 „ Majesté

„ Majesté ne connoît pas la Nation des Lynks : elle est trop char-
 „ mante. On ne sçauroit faire un pas la nuit, qu'on n'en voie ac-
 „ courir une douzaine. La première fois que je fis connoissance
 „ avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs services ; si
 „ bien, qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cens au-
 „ tour de ma chaise. Le spectacle étoit nouveau ; car ceux qui
 „ m'avoient vû passer avec cette illumination, avoient demandé quel
 „ enterrement c'étoit. Ces Messieurs ne laissèrent pas d'entrer en
 „ différend sur quelques douzaines de schelins que je leur avois
 „ jettés, & celui dont Votre Majesté fait mention en aiant battu
 „ trois ou quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, Ma-
 „ dame, je ne compte pour rien la parade des carosses & des la-
 „ quais. Je me suis vû cinq ou six valets-de-chambre à la fois, sans
 „ avoir jamais de domestique en livrée, excepté mon Aumônier
 „ Pouffatin. Comment ! dit la Reine, en éclatant de rire, un Au-
 „ mônier portant vos couleurs ? ce n'étoit pas apparemment un
 „ Prêtre ; pardonnez-moi, Madame, dit-il, & le premier Prêtre du
 „ monde pour la danse Basque. Chevalier, dit le Roi, je veux
 „ que vous nous contiez tout-à-l'heure l'Histoire de l'Aumônier
 „ Pouffatin.

CHAPITRE VIII.

„ SIRE, dit-il, Monsieur le Prince assiégeoit Lérida. La Place
 „ n'étoit rien ; mais, Dom Gregorio Brice étoit quelque chose.
 „ C'étoit un de ces Espagnols de la vieille roche, vaillant comme
 „ le Cid, fier comme tous les Gufmans ensemble, & plus galant
 „ que tous les Abencerrages de Grenade. Il nous laissa faire les
 „ premières approches de sa Place, sans donner le moindre signe de
 „ vie. Le Maréchal de Grammont, dont la maxime étoit, qu'un
 „ Gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, & qui brûle ses
 „ Fauxbourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez
 „ mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de Gregoire
 „ de Brice ; mais Monsieur le Prince, couvert de gloire, & fier des
 „ Campagnes de Rocroi, de Norlingue, & de Fribourg, pour in-
 „ sultier la Place & le Gouverneur, fit monter la première tranchée
 „ en plein jour par son Régiment, à la tête duquel marchoient
 „ vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une nôce.

„ La nuit venuë, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à
 „ jouer des airs tendres, & grande chère par tout. Dieu sçait les
 „ brocards qu'on jettoit au pauvre Gouverneur & à sa fraize, que
 „ nous nous promettions de prendre l'un & l'autre dans vingt-quatre
 „ heures. Cela se passoit à la tranchée, d'où nous entendîmes un
 „ cri de mauvais augure, qui partoit du rempart, & qui répéta
 „ deux ou trois fois, alerte à la muraille ! Ce cri fut suivi d'une salve
 „ de canon & de mousquéterie, & cette salve d'une vigoureuse fortie

„ qui.

„ qui après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à
 „ notre grande garde.

„ Le lendemain Gregorio Brice envoïa par un Trompette des
 „ présens de glace & de fruits à Monsieur le Prince, priant bien
 „ humblement Son Altesse de l'excuser s'il n'avoit point de violons,
 „ pour répondre à la sérénade qu'il avoit eu la bonté de lui donner;
 „ mais que s'il avoit pour agréable la musique de la nuit précédente,
 „ il tâcheroit de la faire durer tant qu'il lui feroit l'honneur de rester
 „ devant sa Place. Le bourreau nous tint parole; & dès que nous
 „ entendions *alerte à la muraille*, nous n'avions qu'à compter sur une
 „ sortie, qui nettoïoit la tranchée, combloit nos travaux, & qui
 „ tuoit ce que nous avions de meilleur en Soldats & en Officiers.
 „ Monsieur le Prince en fut si piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré le
 „ sentiment des Officiers Généraux, à continuer un siège, qui pensa
 „ ruiner son Armée, & qu'il fut encore obligé de lever assez brus-
 „ quement.

„ Comme nos Troupes se retiroient, Dom Gregoire, bien loin de
 „ se donner de ces airs que prennent les Gouverneurs en pareille oc-
 „ casion, ne fit de sortie, que pour envoïer faire un compliment
 „ plein de respect à Monsieur le Prince. Le Seigneur Brice partit
 „ quelque tems après pour rendre compte à Madrid de sa conduite,
 „ & pour en recevoir la récompense. Votre Majesté sera peut-être
 „ bien aisé de sçavoir le traitement qu'on fit au petit Brice, après la
 „ plus brillante action que les Espagnols eussent faite de toute la
 „ guerre. On le mit à l'Inquisition.“

Quoi ! dit la Reine Mère, à l'Inquisition pour ses services ? Non
 pas tout-à-fait pour ses services, dit-il ; mais sans égard à ses services

on le traita comme je viens de dire pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au Roi.

„ La Campagne de Catalogne finie de cette manière, nous reven-
 „ ions médiocrement couverts de lauriers; mais comme Monsieur
 „ le Prince en avoit fait provision en d'autres rencontres, & qu'il
 „ avoit de grands desseins en tête, il eût bien-tôt oublié cette petite
 „ disgrâce. Nous ne faisons que goguenarder pendant le voiage.
 „ Monsieur le Prince étoit le premier à nous mettre en train sur son
 „ Siège. Nous fimes quelques couplets de ces Lériada, qui on tant
 „ couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mauvais. Nous n'y gag-
 „ nâmes rien; nous eûmes beau nous traiter cavalièrement dans
 „ nos chançons, on en fit à Paris, où on nous traitoit encore plus
 „ mal. Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de Fête. Une
 „ troupe de Catalans, qui dansoient au milieu de la rue, vinrent dan-
 „ ser sous les fenêtres de Monsieur le Prince, pour lui faire honneur.
 „ Monsieur Pouffatin, couvert d'un petit casaquin noir, dançoit au
 „ milieu de cette troupe, comme un vrai possédé. Je reconnus d'a-
 „ bord la danse de notre Pais aux sauts & aux bonds qu'il faisoit.
 „ Monsieur le Prince fut charmé de sa disposition, & de sa légèreté.
 „ Je le fis venir après la danse, & lui aiant demandé ce qu'il étoit:
 „ Prêtre indigne, à votre service, Monseigneur, me dit-il: je m'ap-
 „ pelle Pouffatin, & suis de Béarn. J'allois en Catalogne pour ser-
 „ vir d'Aumônier dans l'Infanterie; car Dieu merci, je vais bien du
 „ pied; mais puisque la Guerre est heureusement finie, s'il plaisoit à
 „ votre Grandeur de me prendre à son service, je la suivrois par
 „ tout, & la servirois fidèlement. Monsieur Pouffatin, lui dis-je,
 „ ma Grandeur n'a pas besoin autrement d'Aumônier; mais puis-
 „ „ que

„ que vous êtes de si bonne volonté, je veux bien vous prendre à
 „ mon service.

„ Monsieur le Prince, présent à toute cette conversation, fut ravi
 „ de me voir un Aumônier. Comme le pauvre Pouffatin étoit fort
 „ délabré, je n'eus pas le tems de le mettre en équipage a Perpig-
 „ nan ; mais lui aiant fait donner le justaucorps d'un des Laquais du
 „ Maréchal de Grammont, qui restoit avec l'équipage, je le fis mon-
 „ ter derrière le carosse de Monsieur le Prince, qui mouroit de rire
 „ toutes les fois qu'il voïoit la mine peu orthodoxe que le petit Pouf-
 „ fatin avoit en livrée jaune.

„ Dès que nous fumes à Paris, on en fit le conte à la Reine, qui
 „ d'abord en fut un peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne
 „ voulût voir danser mon Aumônier : car en Espagne, il n'est pas
 „ tout à fait si rare de voir danser les Ecclésiastiques, que de les avoir
 „ en livrée.

„ Pouffatin fit des merveilles devant la Reine ; mais comme sa
 „ danse étoit un peu vive, elle ne put supporter l'odeur que son agi-
 „ tation violente répandit dans son cabinet : les Dames lui deman-
 „ dérent quartier. Il y avoit de quoi vaincre tous les parfums, &
 „ toutes les essences, dont elles étoient munies : Pouffatin ne laissa
 „ pas d'en remporter beaucoup de louanges, & quelques louis.

„ J'obtins au bout de quelque tems un petit Bénéfice de Cam-
 „ pagne pour mon Aumônier, & j'ai sçu depuis que Pouffatin pré-
 „ choit avec la même légéreté dans son village, qu'il dançoit aux
 „ nôces de ses Paroissiens.“

Le conte de Pouffatin divertit fort le Roi. La Reine ne trouva
 plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de Grégoire
 Brice la scandalisa bien davantage ; & voulant justifier la Cour d'Es-

pagne sur un procédé qui paroïssoit si dur : „ Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'État vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler ? De quel attentat contre la Religion étoit il accusé, pour qu'on le mit à l'Inquisition ? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté, c'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avoit aucune mauvaise intention : son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux Collège de France ; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnollette, qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solennelle.“

Le Roi voulut un détail précis de l'aventure ; & le Chevalier de Grammont satisfit sa curiosité, dès que la Reine & le reste de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque récit ; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence, ou par le ridicule : il est vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Ruffel étoit de tems en tems l'objet de ses railleries : encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coûtume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Ruffel étoit un des fiers danseurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre-danses : il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il dançoit toutes à livre-ouvert ; & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dançoit quelquefois jusqu'à extinction ; sa danse ressembloit assez à ses habits ; il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier de Grammont voïoit bien qu'il étoit fort amoureux ; & quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne

laissa pas de s'allarmer du deſſein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiſelle d'Hamilton ; mais il fut bien-tôt délivré de cette inquiétude.

Ruffel, ſur le point de faire un voïage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer ſa Maîtreſſe de ſes deſſeins avant ſon départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obſtacle aux Audiences qu'on ſouhaitoit d'elle ; mais un jour qu'on le vint chercher pour jouer chez Madame de Caſtelmaine, Ruffel prit ſon tems ; & ſ'adreſſant à Mademoiſelle d'Hamilton d'un air moins embarſſé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occaſions, il lui fit ſa déclaration de cette manière : „ Je ſuis frère du Comte de Bedford : je commande le Regi-
 „ ment des Gardes : j'ai trois mille Jacobus de rente, & quinze
 „ mille en argent comptant. Je viens, Mademoiſelle, vous les of-
 „ frir avec ma perſonne. L'un des préſens ne vaut pas grand'choſe
 „ ſans l'autre, j'en conviens. C'eſt pourquoi je les mets enſemble.
 „ On m'a conſeillé d'aller aux eaux pour un petit aſhme, que vrai-
 „ ſemblablement ne durera pas long-tems ; car il y a plus de vingt
 „ ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous,
 „ je ferai la propoſition à Monsieur votre père, à qui je n'ai pas crû
 „ devoir m'adreſſer, avant que de ſçavoir vos ſentimens. Mon ne-
 „ veu * Guillaume ne ſçait encore rien de mon deſſein ; mais je crois
 „ qu'il n'en ſera pas fâché, quoiqu'il ſe voïe par là fruſtré d'un bien
 „ aſſez conſidérable ; car il a beaucoup d'égard pour moi ; outre
 „ qu'il ſ'attache volontiers auprès de vous, depuis qu'il ſ'apperçoit
 „ que je vous aime. Je ſuis fort aisé qu'il me faſſe ſa cour pas ſes
 „ „ affiduitéz

* Fils d'Edouard, cadet de Francois Comte de Bedford, & frere ainé du Comte d'Orford.

„ affiduité ici ; car il ne faisoit que dépenser son argent auprès de
 „ cette coquine de Midleton, au lieu qu'il ne lui en coûte rien à pré-
 „ sent dans la meilleure compagnie d'Angleterre.“

Mademoiselle d'Hamilton avoit eu quelque peine à s'empêcher de
 rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle
 étoit fort honorée de ses intentions pour elle ; encore plus obligée de
 ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses pa-
 rens. „ Il fera, lui dit-elle, assez tems de leur en parler à votre re-
 „ tour des eaux ; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils dis-
 „ posent de moi, que vous ne soiez revenu. En tout cas, si l'on
 „ me pressoit beaucoup, votre neveu Guillaume aura soin de vous
 „ en avertir. Ainsi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira ;
 „ mais gardez vous bien de négliger votre fanté pour précipiter
 „ votre retour.“

Le Chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation,
 & s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circon-
 stances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'allarmer, malgré le
 ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en
 reprit un ton plaisant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui
 faisoit de lui ôter un rival si dangereux. „ Il est donc parti, Cheva-
 „ lier ? lui dit le Roi. Surement, Sire, dit-il, j'ai eu l'honneur de
 „ le voir embarquer dans un cocheman, avec son asthme & son
 „ équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée.
 „ avec un ruban feuille morte, & le chapeau ambigu, couvert d'un
 „ étui de toile cirée, qui lui sied à merveille. Ainsi, je n'aurai plus
 „ à faire qu'à Guillaume Ruffel, qu'il laisse résident auprès de Ma-
 „ demoiselle d'Hamilton ; & pour lui, je ne le crains, ni sur son
 „ compte, ni sur celui de son oncle. Il est trop amoureux lui-
 „ même,

„ même pour appuier les interêts d'un autre ; & comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les siens, sçavoir de sacrifier le portrait où quelques lettres de la Midleton, j'ai ma foi de quoi faire paroly de ces sortes de faveurs : j'avoüe qu'il m'en coute un peu.

„ Puis que vos affaires vont si bien du côté des Ruffels, lui dit le Roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes delivré d'un autre rival beacoup plus à craindre pour vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon frere est nouvellement amoureux de Madame de Chesterfield. Que de bénédictions à la fois ! s'écria le Chevalier de Grammont ; je lui sçais si bon gré de cette inconstance, que je le servirois de bon cœur auprès de sa nouvelle Maîtresse, s'il n'avoit Hamilton pour rival. Votre Majesté ne sçauroit trouver mauvais que je serve le frere de ma Maîtresse contre le vôtre. Hamilton n'a pourtant pas si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci, que le Duc d'York, lui dit le Roi : mais de l'humeur dont je connois Milord Chesterfield, il ne souffrira pas si patiemment que le bon Shrewsbury, qu'on se batte pour sa femme : il mérite pourtant assez la même destinée. Voici ce que c'étoit que ce Milord Chesterfield.* “

Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, & moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes graces, avant qu'elle fût mariée ; & comme

* Philippe Stanhope, deuxieme Comte de Chesterfield, Chambellan de la Reine, & Colonel d'un Regiment des Gardes.

comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croïoit assez volontiers.

Il avoit recherché la * fille aînée du Duc d'Ormond, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du Roi pour la Castelmaine, & l'établissement qu'il espéroit par cette alliance, firent qu'il pressâ ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame de Chesterfield sans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'un froidur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite, & dans le tems que son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lors qu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-tems, & ses imaginations & inégalitez perpétuelles. La Chesterfield au contraire sçavoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit outre cela plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'Ormond à White-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pû tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui sans quelque objet

* Elizabeth Butler.

jet caché d'un nouvel-entêtement, & selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience & son industrie pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes : & plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles & les moins sincères du monde sur sa passion pour la Castelmaine ; se plaignoit de ses emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses conseils pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ces discours flattoient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. Hamilton n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de Madame de Chesterfield, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il étoit discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en sa faveur, & à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'York ; & qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde : mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la Chesterfield sembloient dire à ce nouveau rival. Il ne trouvoit pas de vrai-semblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manières, dont ils avoient mille fois ri tête à tête ; mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la dernière main à celles où ses avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près ; & toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que si elle ne le trompoit, elle en

avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots ; mais elle le prit si haut, & le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus, sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement, qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondez.

Milord Chesterfield avoit pris les mêmes allarmes ; & ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux Amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit : & sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de Madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui charmées de l'éclat mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, & n'épargnent rien pour la retenir.

Mais avant que de passer au détail de cette aventure, jettons la vue sur les fortunes galantes de son Alteffe avant la déclaration de son mariage, parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lors que les faits véritables & peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'York avec la Fille du Chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonstances, qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'intention de part & d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point essentiel du Sacrement en avoient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour d'Hollande qui l'effaçât, le Duc dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter

le

le rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec éclat ; mais dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au Trône, que la possession de Mademoiselle Hyde n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre si fertile en Beautés étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi, son Frere, & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élévation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que Germain ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle Hyde, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obéissance qu'il devoit au Roi. L'indignation, qu'en auroit la Cour & tout le Royaume, s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté se presentoient les larmes & le désespoir de la pauvre Hyde ; mais plus que cela, les remords d'une conscience, dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Milord * Falmouth, & le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle Hyde. Falmouth lui soutint d'abord, non seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé ; qu'un Mariage étoit nul pour lui sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable. Mais que c'étoit une
 mocquerie

* Lisez les procédés infames de ce Seigneur par rapport au mariage de Mademoiselle Hyde dans la Continuation de l'Histoire de Milord Clarendon.

mocquerie de mettre en jeu la fille d'un petit Avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité: qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'a vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que Mademoiselle Hyde avoit tenue avant qu'il la connût, & que pourvû qu'il ne leur dit point que la chose fût déjà faite, il auroit bien-tôt de quoi le déterminer.

Le Duc d'York consentit, & Milord Falmouth aiant assemblé son conseil & ses témoins, les mena dans le Cabinet de son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte d'Arran, Germain, * Talbot, & Killigrew, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'York à celui de Mademoiselle Hyde, & qui de plus étoient révoltez, avec toute la Cour contre l'insolente autorité du premier Ministre.

Le Duc leur aiant dit, après une espece de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour Mademoiselle Hyde, ils pouvoient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avoit porté, qu'il se croïoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pû lui donner; mais que comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médifances d'une Cour; & que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, & leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en sçavoient, d'autant qu'il étoit

* Talbot, un de ces pretendus gens d'honneur, avoit été proposé à Charles II. pour assassiner Cromwell; il fut mis apres à la Tour de Londres pour un pareil dessein sur le Duc d'Ormond. V. ce que dit Milord Clarendon de Talbot & de ses freres. Talbot fut depuis le fameux Duc de Tirconnel.

étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse & si délicate ; mais le Duc de York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il sçavoit, & peut-être ce qu'il ne sçavoit, pas de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit pour appuyer le témoignage. Par exemple, le Comte d'Arran, qui parla le premier, déposa, que dans la Gallerie de Hons-laerdyk, où la Comtesse d'Osford, sa belle-sœur, & Germain, jôuoient un jour aux quilles ; Mademoiselle Hyde avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre au bout de la Gallerie ; que lui déposant l'avoit suivie, & que lui aiant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la défennuier. Talbot dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du Chancelier, tandis qu'il étoit au Conseil, à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celle qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, & que le singe du Roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrâce.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce ; mais Killebrew voulant rencherir sur ces foibles dépositions, dit tout net, qu'il avoit en l'honneur de ces bonnes grâces. Il avoit l'esprit vif & badin, & sçavoit donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du Berger

dans un certain cabinet construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressements amoureux ; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre Cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vû qu'elle y alloit souvent, & qu'elle s'y plaisoit fort.

Le Duc d'York trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avoit par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia Messieurs les témoins à bonne fortune de leur franchise, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, Milord Falmouth qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au Comte d'Offory, qu'il trouva chez le Roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisoit la conversation des deux frères ; car elle fut longue. Le Duc d'York en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Milord Falmouth commençoit à s'attendrir de sa disgrâce, & se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lors que le Duc d'York lui dit de se trouver avec le Comte d'Offory chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent à l'heure marquée Son Altesse dans la chambre de Mademoiselle Hyde. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage & de desespoir. Le Duc d'York leur dit de cet air content & serein dont on annonce les bonnes nouvelles. „ Comme vous êtes les deux hommes de la

„ Cour

„ Cour que j'estime le plus, je veux que vous aïez les premiers „ l'honneur de saluer la Duchesse d'York : la voila !“

La surprise ne seroit de rien & l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher ils se jettèrent promptement à genoux pour lui baiser la main qu'elle leur tendit avec autant de grandeur & de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, & toute la Cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très sincères dans la suite.

Les petits Maîtres qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, & quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La Duchesse d'York instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le Cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, & pour leur dire, que rien ne marquoit plus le devouement d'un honnête homme, que de prendre un peu sur sa probité, pour donner aux intérêts d'un Maître, ou d'un ami. Rare exemple de prudence & de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de Philosophie dans le nôtre.

Le Duc d'York ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à

ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut Madame de * Carnegy, qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, & sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel Amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque tems. Milord Carnegy son époux étoit encore en Ecoffe; mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southesk, que sa femme haïffoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord; mais comme il étoit bien-aïse de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa femme. Il y avoit long-tems que les choses étoient entre elle & le Duc d'York à ne plus s'amuser à la bagatelle; cependant comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là † Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence, & sans sçavoir ce que c'étoit que Madame Southesk, il apprit que son Maître en étoit amoureux.

Il y fut mené pour figurer à quelques jours de-là. Le Duc le présenta. Quelques complimens se firent de part & d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, & se retira dans l'antichambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue. Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passans.

II

* Anne, fille de Guillaume Duc d'Hamilton & femme de Robert Carnegy Comte de Southesk.

† Depuis Duc de Tirconnel.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces fortes d'occasions ; mais il étoit si sujet aux distractions, & aux inadvertences, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la Lettre de complimens, dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, & ne s'en étoit aperçu, que dans le tems qu'on le menoit à son Audience.

Il étoit donc en fentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lors qu'il vit arrêter un carosse à la porte, sans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bien-tôt monter.

Le Diable qui ne devoit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Milord Southesk en personne. On avoit eû soin de renvoyer l'équipage de Son Altesse, parce que la Southesk avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours, & aux taureaux, Spectacles, qui l'amusoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne Compagnie au logis, n'y voyant aucun carosse, mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa femme, son étonnement ne dura gueres. Talbot ne l'avoit point vû depuis qu'on étoit revenu de Flandres ; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : „ Eh, bon jour, Carnegy : bon jour, mon „ gros cochon, lui dit-il, en lui tendant la main : d'où diable fors-tu, „ qu'on ne t'a point vû depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? „ N'en voudrois-tu point aussi à la Southesk ? Si cela est, mon pauvre „ ami, tu n'as qu'à tirer païs ; car je t'apprends que le Duc d'York „ en est amoureux, & je te veux bien confier, qu'à l'heure que je „ te parle, il est là dedans, qui lui en dit deux mots.“

Southesk interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son

ami, & comme son serviteur lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carosse ; & Talbot, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le Duc sortît, pour lui en faire le récit : mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui en étoient de quelque chose ; sur-tout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnegy n'eût changé de nom, que pour s'attirer la confiance qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'York n'eut pas grand regret : & bien lui prit de son indifférence, car le traître de Southesk se mit à préparer une vengeance, par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils puissent fournir, & le trouva, mais sans être vengé qu'à demi ; car après avoir passé par les remedes extrêmes pour s'en défaire, Madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame * Robarts brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord ; cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'York n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Milord Robarts, mari de la Belle, étoit un vieux sacripante, incommode & revêche au possible, amoureux à la

* Sara, fille de Jean Bodville de la province de Galles, & femme de Robert Robarts fils aîné de Jean Comte de Radnor.

MÉMOIRES DE GRAMMONT. 141

la desespérer ; & pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que Son Altesse avoit pour elle, & laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressemens & toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel Robarts redoublant de vigilance & d'affiduité, à mesure que ces approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoit par l'avarice & l'ambition. Des personnes qui avoient part à sa confiance, lui dirent qu'il ne tiendrait qu'à lui que Madame Robarts, si digne d'être à la Cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la Reine ou de la Duchesse. On le fonda sur un Gouvernement dans sa Province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le Duc d'York avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence, pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit vieillard ne voulut être cocû. Ce n'est pas toujours l'aversion, ni la peur qu'on en a, qui garantissent de la destinée. Le vilain le sçavoit à merveille ; c'est pourquoi, sous prétexte d'un Pelerinage à sainte Winyfrede, Vierge & Martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos, qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du País de Galles entre la sienne & le dessein qu'on avoit eu de faire ce Miracle à Londres après son départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusemens passagers qu'il donna
7 dans

dans ceux de l'amour ; mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de Madame Robarts, ses regards & ses vœux se tournerent vers Mademoiselle Brook, & ce fut au fort de cette poursuite, que Madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire, en reprenant la suite de son Histoire.

Le Comte de Bristol ambitieux, & toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moïens pour se mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même Digby, dont Buffy fait mention dans ses Annales, il suffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractère : il sçavoit que l'amour & les plaisirs gouvernoient un Maître qu'il gouvernoit à l'exclusion du Chancelier ; * ainsi c'étoit Fêtes sur Fêtes chez lui : le luxe & la délicatesse régnoient dans ces repas nocturnes, qui font l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient Mesdemoiselles Brook, ses parentés. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. Bristol voïoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet ; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis en méprisant Mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les Parties, elle les troubla. Le Comte de Bristol n'eut qu'à rengainer ses desseins : & Mademoiselle Brook, ses avances. Le Roi n'osoit plus y songer ; mais Monsieur son frère voulut bien se charger de son refus ; & Mademoiselle

* Le Comte de Bristol, dit Milord Clarendon, menagea au Roi des parties de plaisir & de debauche. Contin. p. 208. C'étoit le fameux lord Digby, Secrétaire d'Etat du tems de la guerre civile.

oiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au Ciel de disposer autrement d'elle : ce qui arriva bien-tôt de cette manière.

Le Chevalier Denham, comblé de richesses aussi-bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs, que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit pour les ouvrages d'esprit ; satyrique & goguenard dans les Poësies, il n'y pardonnoit ni aux froids Ecrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respiroit les bons mots & les contes agréables ; mais sa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire sur les aventures du mariage : & comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante & dix-neuf ans, cette Mademoiselle Brook, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'York l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant : mais les circonstances d'un mariage si mal-afforti réveillèrent ses empressements. Elle de son côté lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la Cour : & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être Dame du Palais de la Duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de paier comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fit de grands frais en avances pour le séduire ; & comme c'étoit le lorgneur le moins circon-

spéc de son tems, toute la Cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéressés. Hamilton & Milord Chesterfield les observoient de près ; mais la Denham piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'étoit flatté jusques-là, que la vanité seule intéresseroit le cœur de Madame de Chesterfield dans cette aventure ; mais il fut bien-tôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eut d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries, qu'on croit sans conséquence. Le cœur à beau n'y pas avoir de part au commencement, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la Cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, & tout ce que les penchans d'un Prince tendre & galant inspirent de magnificence & de politesse. Les Beautés vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talens le mieux qu'il pouvoit. Les uns se signaloient par la danse : d'autres par l'air & la magnificence ; quelques-uns par l'esprit, beaucoup par la tendresse, & peu par la constance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la Guittare. Il avoit du genie pour la musique : & c'est le seul qui de la guittare ait pû faire quelque chose. Mais sa composition étoit si gratieuse & si tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instrumens. La vérité est que rien n'étoit plus difficile que de jouer à sa maniere. Le goût du Roi pour ses compositions avoit tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal,

mal, & sur la toilette des Bellés on étoit aussi sûr de voir une guitare, que d'y trouver du rouge & des mouches. Le Duc d'York en jouoit passablement, & le Comte d'Arran, comme Francisco lui-même. Ce Francisque venoit de faire une Sarabandé qui charmoit ou désoloit tout le monde; car toute la guittarerié de la Cour se mit à l'apprendre, & Dieu sçait la raclerie universelle que c'étoit. Le Duc d'York prétendoit ne la pas bien sçavoir, & pria Milord Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avoit la meilleure guitare d'Angleterre. Le Comte d'Arran, qui vouloit jouer de son mieux, mena Son Altesse à l'appartement de Madame sa sœur. Elle étoit logée à la Cour chez le Duc d'Ormond son pere, & cette merveilleuse guitare y logeoit avec elle. Je ne sçais si la chose avoit été concertée; mais il est certain qu'ils trouvèrent la Dame & la guitare au logis. Ils y trouvèrent aussi Milord Chesterfield, tellement effraié de cette visite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de songer à se lever, pour la recevoir avec le respect qu'il lui devoit.

La jalousie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille soupçons plus noirs que l'encre s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car tandis que le frère jouoit de la guitare, la sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette Sarabandé fut répétée plus de vingt fois. Le Duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la pièce; mais son époux qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable. Cependant, quoiqu'il souffrît mort & passion de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit; mais il n'en fut pas le maître. Comme

il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade : le second, de croire que la Reine qui l'envoïoit chercher si mal-à-propos, étoit du complot. Enfin après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, & toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les alarmes font pour les jaloux, ce que les désastres font pour les malheureux. Ils arrivent rarement seuls, & ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une Audience que la Reine donnoit à sept ou huit Ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Muscovites, que son beau-frere parut, & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble : & dans son cœur il lui en scut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme, que ce qu'il venoit de voir : mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence, & de l'honnêteté de son officieux beau-frere. Il passa tranquillement cette nuit ; & comme il falloit ou crêver, ou communiquer ses chagrins & ses conjectures, il ne fit que rêver & se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la Cour, il cherchoit quelqu'un, & s'imaginait qu'on devoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde ; mais à la fin Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit ; & l'ayant prié qu'ils pussent

puissent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carrosse, & ils arrivèrent au Cours en grand silence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'appercevoir de ce que tout le monde voïoit depuis long-tems. Chesterfield, après un petit préambule que ne signifioit pas grand'chose, lui demanda comme ses affaires alloient auprès de Madame de Castelmaine. Hamilton qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier : & comme il médisoit quelque réponse : „ Madame votre Cousine, lui dit Chesterfield, est extrêmement coquette, & il ne tiendrait qu'à moi de „ croire qu'elle n'est pas extrêmement sage.“ Hamilton trouva ce dernier article un peu fort, & s'étant mis à le refuter : „ Mon Dieu, „ lui dit Milord Chesterfield, vous voyez, aussi bien que toute la „ Cour, les airs qu'elle se donne. Les Maris sont toujours les der- „ niers à qui l'on parle de ce qui les regarde ; mais ils ne sont pas „ toujours les derniers à s'en appercevoir. Je ne suis pas surpris, „ que m'aïant fait d'autres confidences, vous m'aïez caché celle-là ; „ mais comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je se- „ rois fâché que vous crussiez que je suis assez sot pour ne rien voir, „ quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant on „ outre tellement les choses qu'il faut à la fin que je prenne un parti. „ Dieu me préserve de faire le jaloux : le personnage est odieux ; „ mais aussi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la „ Fable de la Ville. Soyez donc juge par les choses que je vais vous „ dire, si je dois m'armer d'indolence, ou si je dois prendre des „ mesures pour m'en garantir.

„ Son Altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. Ha-
 „ milton tressaillit à ce début. Qui, poursuivit l'autre, il se donna
 „ cette peine, & Monsieur d'Arran prit celle de nous l'amener.
 „ N'admirez-vous pas qu'un homme de sa naissance fasse un tel Per-
 „ sonnage ? Quelle fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'em-
 „ ploie à ces indignes services ? Mais il y a long-tems que nous le
 „ connoissons pour la plus pauvre espèce d'Angleterre, avec sa Gui-
 „ tarre & ses autres Niganderjes. Chesterfield, après cette légère
 „ ébauche du mérite de son beau-frère, se mit à conter les observa-
 „ tions qu'il avoit faites pendant sa visite, & lui demanda ce qu'il
 „ croïoit de son cousin d'Arran, qui les avoit si bonnement laissés en-
 „ semble. Cela vous surprend donc, poursuivit-il ? Or écoutez si
 „ j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite se soit passée dans
 „ la dernière innocence. Madame de Chesterfield est aimable, il en
 „ faut convenir ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi
 „ merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous sçavez qu'elle a le pied
 „ vilain ; mais vous ne sçavez pas qu'elle a la jambe encore plus vi-
 „ laine. Pardonnez-moi, disoit Hamilton en lui-même : & l'autre
 „ continuant sa description ; elle l'a grosse & courte, poursuivit-il :
 „ & pour diminuer ces défauts, autant que cela se peut, elle ne
 „ porte presque jamais que des bas verts.

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi diable tout cela visoit, &
 Chesterfield devinant sa pensée : „ Donnez-vous un peu de patience,
 „ lui dit-il, je me trouvai hier chez Mademoiselle Stewart, après
 „ l'Audience de ces damnés Moscovites. Le Roi venoit d'y arriver :
 „ & comme si le Duc eût juré de me poursuivre par tout ce jour-là,
 „ il vint un moment après. La conversation roula sur la figure ex-
 „ traordinaire des Ambassadeurs. Je ne sçais où ce fou de Crofts avoit

„ pris.

„ pris que les Moscovites avoient tous de belles femmes, & que
 „ leurs femmes avoient toutes la jambe belle. Le Roi soutint qu'il
 „ n'y en avoit point de si belles que celles de Mademoiselle Stoyart.
 „ Elle pour soutenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au dessus
 „ du genou. On étoit prêt de se prosterner pour en adorer la beauté,
 „ car effectivement il n'y en a point de plus belle. Mais le Duc
 „ tout seul se mit à la critiquer. Il soutint qu'elle étoit trop menuë,
 „ & prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus grosse,
 „ & moins longue; & conclut enfin qu'il n'y avoit point de salut
 „ pour une jambe sans bas verds. C'étoit, selon moi, déclarer
 „ qu'il en venoit de voir, & qu'il en avoit encore la mémoire toute
 „ fraîche.“

Hamilton ne sçavoit quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules, en disant foiblement que les apparences étoient souvent trompeuses; que Madame de Chesterfield avoit la foiblesse de toutes les Belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs; & que quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnez pour ne pas rebuter son Altesse, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas. Chesterfield vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui fut bon gré de la part qu'il lui voïoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame sa cousine. Le stile de ce Billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, & tout l'attirail d'un amant, qui croit

croit gronder avec raison, composoient cette Epître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour r'avoir cette Lettre. Il lui sembloit dans ce moment, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, & la Chesterfield avoit marqué tant d'impatience & d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier & le confondre. Elle se défit tellement qu'elle se fit d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa Lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la première fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, & paroissoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lors que s'étant approché de lui: „ N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du „ monde la plus sotté pour un homme d'esprit? vous voudriez n'avoir point écrit: vous voudriez une réponse; vous n'en espérez „ pas: cependant, vous la souhaitez & la craignez également. Je „ vous en ai pourtant fait une.“ Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui

faire croire que c'étoit Venus avec toutes ses Graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de sçavoir quand, ou par où sortiroit cette réponse, lors qu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants & son évantail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévere ni d'enemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu ; c'est pourquoi se hâtant d'ouvrir son billet, voici ce qu'il y trouva.

„ Vos emportemens sont si ridicules que c'est vous faire grace que
 „ de les attribuer à un excès de tendresse, qui vous tourne la tête.
 „ Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir de celui dont
 „ vous me parlez. Bon Dieu ! quel Amant pour donner de l'inquié-
 „ tude à un homme d'esprit ; & quel esprit, pour s'être emparé du
 „ mien ? N'avez-vous point de honte de donner dans les visions d'un
 „ jaloux, qui n'a rapporté que cela d'Italie ? La fable des bas verds,
 „ qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous a pû séduire par des
 „ circonstances si pitoïables ! Que ne s'est-il vanté, dans les confi-
 „ dences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pièces ma pauvre Guit-
 „ tare ? Cet exploit vous auroit peut-être plus convaincu que tout le
 „ reste. Rentrez en vous-même ; & si vous m'aimez, louez la For-
 „ tune de ce qu'une jalousie si mal fondée détourne l'attention qu'on
 „ devoit avoir sur mes sentimens pour l'homme le plus aimable &
 „ le plus dangereux de la Cour.“

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croïoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce Billet ; il baïsa trois ou quatre fois ses gants & son évantail. Le jeu fini la Chesterfield les reçut de ses mains, & lut dans ses yeux toute la joie que son Billet avoit répandu

répandu dans son ame. Il n'avoit garde de se contenter de ce que ses regards avoient pû lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette Lettre fut différente de l'autre ! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon, que quand on offense; & il s'en faut bien que le stile des douceurs soit aussi touchant dans une Lettre, que celui des investives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle, & la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avoit été défiant, se paroît à tous momens d'un feint mépris pour son rival, & d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc, pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de là faire naître. Elle s'en défendoit par les obstacles dont elle faisoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie & tous ses empressements.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes qui se vouloient tant de bien & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue, qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa Maîtresse.

Les revers de la Fortune épargnent souvent, lors qu'on craint le plus; & souvent ils accablent lors qu'on les mérite, & qu'on les prévoit le moins. Hamilton étoit au milieu de la Lettre la plus tendre

&

& la plus passionnée qu'il eut jamais écrite à Madame de Chesterfield, lors que son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à Madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations ; outre qu'il arrivoit mal à propos à son gré de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentimens. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscretion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroyables, malgré les particularités du fait. „ Vous avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield, „ en finissant ; mais pour peu que vous doutiez de ce que je viens de „ dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le „ confirmer : car la scène de ces tendres familiarités n'a pas été „ moins publique, que l'est la chambre où l'on joue chez la Reine, „ & cette chambre étoit alors, Dieu-merci, honnêtement remplie de „ monde. La Denham s'est apperçue la première de ce qu'ils croi- „ oient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la „ Denham a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est adressée a „ moi tout le premier, comme j'entrais, pour me dire d'avertir ma „ femme, que d'autres pourroient s'appercevoir de ce qu'il ne tenoit „ qu'à moi d'aller voir.

„ Madame votre cousine jouoit, comme je vous ai dit. Le Duc „ étoit assis auprès d'elle. Je ne sçais ce que sa main étoit devenue ; „ mais je sçais bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude qu'on ne lui vît „ le bras tout entier. J'étois derrière eux, dans la place que la Den- „ ham venoit de quitter. Il me vit en se retournant ; & fut si trou-

„ blé de ma présence, qu'il pensa deshabiller Madame de Chesterfield en retirant sa main. Je ne sçais s'ils se sont apperçûs qu'on les ait découverts; mais je sçais bien que Madame Denham mettra bon ordre que personne ne l'ignore. Je vous avouë que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon parti, si les ressentimens m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je sçaurois bien m'en faire raison, si toute indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avois des égards pour une famille illustre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettroit au désespoir. Vous y avez par-là quelque intérêt: vous êtes de mes amis, & je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voïons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable.“

Hamilton plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutoit que la jalousie, & ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmés sur l'espérance qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce que l'on imputoit à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus; & dès les premières enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoûtoit quelque chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y étoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement : il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez Milord Chesterfield dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil, qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si sottement prévenue, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison ; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne, & que pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plutôt seroit le mieux.

Milord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil, qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami ; mais sa femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit lors qu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude ; mais elle s'aperçut bien-tôt que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manières de son mari, qu'il croïoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur ; & voyant tous ses parens froids & sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'Hamilton : elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur, dont elle ignoroit la cause, & que sa passion trouveroit enfin un moïen de rompre un voïage, dont elle se flattoit qu'il

feroit encore plus outré qu'elle ; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voïagé étoient faits, qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes, & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'Hamilton : sa patience & son esprit furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient foulagée ; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paroïsoit inconcevable, & ne le voïant point paroître, elle trouva moïen de lui faire tenir ce billet :

„ Seriez-vous du nombre de ceux, qui sans daigner m'apprendre
 „ pour quel crime on me traite en esclave, consentent à mon enlève-
 „ ment ? Que veulent dire votre silence & votre inaction dans une
 „ conjoncture où votre tendresse devoit être la plus vive ? Je touche
 „ au moment de mon départ, & j'ai honte de sentir que vous me le
 „ faites envisager avec horreur, puis que j'ai raison de croire que
 „ vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites moi du moins
 „ sçavoir où l'on m'entraîne, ce qu'on veut faire de moi dans les
 „ déserts, & pourquoi vous paroïsez, avec toute la terre, changé
 „ pour une personne que tout la terre n'obligeroit pas à changer, si
 „ votre foiblesse ou votre ingratitude ne vous rendoient indigne de
 „ sa tendresse.“

Ce billet ne fit que l'endurcir, & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, & se sçavoit bon gré du conseil qu'il

avoit imaginé, pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévû se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet événement : personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ ; mais peu de gens approuvèrent le procédé de Milord Chesterfield. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la mal-honnêteté d'être jaloux de sa femme ; mais dans la Ville ce fut un prodige inconnu jusqu'à-lors, de voir un mari recourir à ces moïens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osoit, sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie pendant leurs vies, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la Cour, le Chevalier de Grammont, qui ne sçavoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie, que tous les Bourgeois de Londres ensemble ; & ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale Sarabande, qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles passoient pour être de lui : mais si Saint-Evremont y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses Ouvrages, comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

TOUT homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente, & qui la désespère ; mais celui qui naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur, celui d'aimer sa femme, & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené, que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens que l'on fait sur ces malheureux états du mariage, vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuse après.

Les Espagnols Tirans de leurs femmes, plutôt par tradition, que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les Duegnes, les grilles, & les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects, & les ressentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux : les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables. D'autres rencherissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe, mais la plupart tiennent que dans une péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous Nations bénignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces, & ces coûtumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passerez sans chagrin & sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique !

Chesterfield

Chésterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patriens compatriotes, pour faire éplucher, par un ridicule éclat, les particularitez d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée par tout au bout d'un mois; mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonnière, & l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvû, Dieu sçait comme on donna sur son arrière-garde. Les Rochesters, les Middlesex, les Sydleys, les Etheredges, & toute la troupe des beaux esprits, mirent au jour force Vaudevilles, qui divertissoient le Public à ses dépens.

Le Chevalier de Grammont les trouva spirituels & récréatifs, comme on dit: & dans tous les lieux où ce sujet étoit traité voulant produire le Supplément qu'il y avoit fait: „ C'est une chose singulière,
 „ disoit-il, que la Campagne, qu'on peut appeller la potence ou les
 „ galères d'une jeune personne, ne soit faite en ce Pais-ci, que pour
 „ les malheureuses, & non pour les coupables! La pauvre petite
 „ Chesterfield pour quelques lorgnades d'imprudance se voit d'a-
 „ bord trouffée par un mari fâcheux qui vous la mène passer les
 „ Fêtes de Noël dans un Château de plaisance à cinquante lieues d'ici,
 „ tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté de tout faire,
 „ qui la prénnent bien aussi, & dont la conduite enfin mériteroit tous
 „ les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, Dieu
 „ m'en garde: mais la Midleton, la Denham, les filles de la Reine,
 „ celles de la Duchesse, & cent autres répandent leurs faveurs à
 „ droite & à gauche, sans qu'on en souffre. Pour Madame de Shrewf-
 „ bury, c'est une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle feroit
 „ tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en iroit que la tête plus
 „ levée. On diroit qu'elle a des indulgences plenières pour sa con-
 „ duite. Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses

„ cheveux en bracelets, fans qu'on y trouve à redire. Cependant il
 „ fera permis qu'un bourru, comme Chesterfield, exerce un tirannie
 „ pareille, & toute nouvelle en ce Pais-ci, sur la plus jolie femme
 „ d'Angleterre pour un rien ! Mais s'il en croit être bon marchand,
 „ je suis son valet. Les précautions n'y font ma foi rien ; & sou-
 „ vent une femme, qui ne songeoit point à mal, si on la laissoit en
 „ repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité ; c'est
 „ l'Evangile.“ Ecoutez ce qu'en dit la Sarabande de Francisco.

Que sert tout votre effort jaloux ?

L'Amour est trop fort,

Et quelque peine,

Que l'on prenne,

Elle est vaine,

Quand deux cœurs une fois sont d'accord.

Il faut devant vous

Cacher ce qu'on fait de plus doux.

On contraint ses plus chers desirs ;

On perd cent plaisirs.

Mais, pour les soins

De cent Témoins,

En secret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont passoit pour Auteur. La justesse, ni le tour, n'y brilloient point excessivement ; mais comme elles contenoient quelques vérités, qui flattoient le génie de la Nation, & de ceux qui prenoient les interêts du beau sexe,

MEMOIRES DE GRAMMONT. 161

féxe, toutes les Dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'York, qui ne voïoit plus Madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui cauoit son éloignement ; mais il y a des tempéramens heureux, qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que Mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avoit à Londres un Peintre assez renommé pour les portraits : il s'appelloit Lely. La grande quantité de peintures du fameux Van Dyck, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes c'est celui, qui dans le goût de tous ses Ouvrages a le mieux imité sa manière, & qui en a le plus approché. La Duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la Cour. Lely les peignit : il emploïa tout son Art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux Sujets. Chaque portrait parut être un chef-d'œuvre ; & celui de Mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé. Lely avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le Duc d'York en eut à le regarder, & se mit à lorgner tout de nouveau l'Original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances ; & dans le même tems que sa tendresse inutilement réveillée pour elle, alarmoït celle du Chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le Traité qu'on avoit si mal à propos interrompu. Bien-tôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicanner.

tout cela alla bien d'un côté ; cependant, je ne sçais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le Duc pressa fort la Duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge, qui faisoit l'objet de son ambition ; mais comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du Traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, & soumise aux volontez du Duc, il lui parut dur & deshonorant de recueillir chez elle un rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa Cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lors qu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'esperance de cette Charge fatale, qu'elle brigoit avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & sentoit qu'il avoit raison. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoûtant : quelle raison de se flater que le Ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge & de sa figure ? Il se le disoit continuellement ; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtez sur la charge que Madame sa femme alloit avoir auprès de la Duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ses ressentimens dans un Païs privilégié. Celui de Milord Chesterfield ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit ; outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne, où mener l'infortunée Denham. Ainsi, le vieux scélerat lui fit faire une voïage bien plus long, sans sortir de Londres. La mort impitoïable l'enleva du milieu de ses plus chères esperances, & de ses plus beaux jours.*

Comme

* La Medifance de ce tems là pretendit que Milady Denham avoit été empoisonnée par la Duchesse d'York : & on alla jusqu'à afficher à la porte des enfans

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider, dès qu'il sortiroit; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme, jusqu'à ce que leur fureur fut apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé, qu'on n'en avoit bû dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la Ville craignoit quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de Madame de Chesterfield. Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite; mais son amour ne l'étoit pas; & depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore, malgré ses ressentimens, aiant eu le loisir de faire quelque réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter: „ A quoi bon, „ disoit-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui „ toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur? Mau- „ dite jalousie! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tour- „ mentent, que pour ceux qui sont tourmentez! Que m'importe d'a- „ voir arraché la Chesterfield aux espérances & aux désirs d'un rival „ plus heureux, si je ne l'ai pû faire sans m'arracher à ce qu'il y avoit „ de plus cher & de plus sensible aux penchans de mon cœur?“

Quantité d'autres raisonnemens de cette force, & tous hors de saison, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le sien il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir,

Y 2

il

enfants de Son Altesse des vers scandaleux sur cet Evenement. Il y en a encore dans la Collection de Poemes d'Etat en quatre volumes. André Marvel s'explique encore plus nettement: V. tom. 2, p. 91, de ses ouvrages.

il se remplissoit l'esprit de vains repentirs, & d'inutiles remords, lors qu'il reçut une lettre de celle qui les causoit : mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'Univers, après l'avoir lue : La voici.

„ Vous serez aussi surpris de cette lettre, que je la fus de l'air im-
 „ pitoyable dont vous vîtes mon départ. Je veux croire que vous
 „ vous étiez imaginé des raisons qui justifioient dans votre esprit un
 „ procédé si peu concevable. Si vous êtes encore dans la dureté de
 „ ces sentimens, ce sera vous faire plaisir, que de vous apprendre ce
 „ que je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une
 „ campagne a de plus triste dans cette saison s'offre par tout à ma
 „ vûe. Assiégée par d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois
 „ des rochers, de l'autre des précipices ; mais de quelque côté que
 „ je tourne mes regards dans la maison, j'y rencontre ceux d'un ja-
 „ loux, moins supportables encore que les tristes objects qui m'envi-
 „ ronnent. J'ajouterois aux malheurs de ma vie celui de paroître
 „ criminelle aux yeux d'un homme, qui devoit m'avoir justifiée
 „ contre les apparences convaincantes : si par une innocence averée
 „ j'étois en droit de me plaindre, ou de faire des reproches. Mais
 „ comment se justifier de si loin, & comment se flatter que la de-
 „ scription d'un séjour épouventable ne vous empêchera pas de m'é-
 „ couter ? Mais êtes vous digne que je le souhaite ? Ciel ! que je
 „ vous haïrois, si je ne vous aimois à la fureur ! Venez donc me voir
 „ une seule fois pour entendre ma justification ; & je suis persuadée
 „ que si vous me trouvez coupable après cette visite, ce ne sera pas
 „ envers vous. Notre Argus part demain pour un procès qui le re-
 „ prendra huit jours à Chester. Je ne sçais s'il le gagnera ; mais je

MEMOIRES DE GRAMMONT. 165

„ çais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui teinte
„ pour le moins autant au cœur que celui qu'il va folliciter.“

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui propofoit ; quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier ; mais elle l'affuroit qu'il feroit content du voyage, & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de Chesterfield : cette parente qui l'avoit bien voulu suivre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans leur confiance. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ & sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire ; du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste & partit de nuit, animé d'espérances si tendres & si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du tems & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues : à la dernière poste il renvoya discrètement son postillon. Il n'étoit pas encore jour, & de peur des rochers & des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas, & suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique ; mais comme il avoit besoin de repos, il y trouva ce qu'il falloit pour cela. Il ne se foucioit point de voir le jour, & se foucioit encore moins d'en être vû ; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil, il mangea fort & ferme ; & comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre, & que la femme
d'Angleterre.

d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se dégraisser, & à se faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit par une espece de grizon, qui lui servant de guide, après avoir erré pendant une demie heure dans les boves d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin, où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bien-tôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon soir : la nuit se ferma ; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver ; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusques aux genoux ; & sentoît, que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obscure eût été rude pour un autre ; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précaution dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque tems contre les cruautés de l'impatience & contre les rigueurs du froid ; mais il la sentit petit à petit refroidir ; & deux heures qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires, & sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture : „ Si nous frappons à cette maudite porte, disoit-il ; car encore „ est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la „ maison, que de mourir de froid dans le jardin. Il est vrai, re- „ prenoit-

„ prénoit-il, que ce parti peut exposer une personne, que quelque
 „ accident imprévu met peut-être à l'heure qu'il est encore plus au
 „ désespoir que moi." Cette pensée le munit de tout ce qu'il pou-
 voit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le com-
 battoient. Il se mit à se promener à grands pas, resolu d'attendre le
 plus long tems qu'il feroit possible, sans en mourir, la fin d'une avan-
 ture qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile ; & quel-
 que mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'en-
 gourdissement commençoit à le saisir de tous côtez, & le froid domi-
 noit en dépit de tout ce que les empressemens de l'amour ont de plus
 vif. Le jour n'étoit pas loin ; & dans l'état où la nuit l'avoit mis,
 jugeant que ce feroit désormais inutilement que cette porte enforcée
 s'ouvreroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti
 pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il
 songeoit à son aventure, plus les circonstances lui en paroïssent bi-
 zarres & incomprehensibles. Mais loin de s'en prendre à la char-
 mante-Chesterfield, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle.
 Tantôt il s'imaginoit que son mari pouvoit être inopinément révenu :
 tantôt que quelque mal subit l'avoit saisie ; enfin que quelque obsta-
 cle s'étoit malheureusement mis à la traversé pour s'opposer à son
 bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour
 lui. „ Mais, disoit-il, pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jar-
 „ din ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment pour me faire au
 „ moins quelque signe, puis qu'on ne pouvoit ni me parler, ni me
 „ recevoir ?" Il ne sçavoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir,
 ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites ; mais comme il se
 flatta que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de

ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, & ne laissa pas de s'endormir, comme il eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de Madame de Chesterfield ; mais il n'avoit pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumière qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc : il appella son hôte pour sçavoir un peu que Diable c'étoit que cette chasse, qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monseigneur qui couroit le lièvre dans son parc : Quel Monseigneur, dit-il, tout étonné ? Monseigneur le Comte de Chesterfield, répondit le Païsan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que dans sa première surprise il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens ; mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopinée d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme : il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer, pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avoit de négliger son procès, pour obséder sa femme. Il achevoit de s'habiller & commençoit à questionner son hôte, lors que le même grizon qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente, & voici ce quelle contenoit.

„ Je

„ Je suis au desespoir d'avoir innocemment contribué à vous at-
 „ tirer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour se moquer
 „ de vous. Je m'étois opposée au projet de ce voyage, quoique je
 „ fusse persuadée que sa tendresse seule y eût part ; mais elle vient de
 „ m'en défabuser. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué.
 „ Non seulement son mari n'a bougé d'ici ; mais il y reste par com-
 „ plaisance. Il la traite le mieux du monde ; & c'est dans leur rac-
 „ commodement qu'elle a sçu que vous lui aviez conseillé de la me-
 „ ner à la campagne. Elle en a conçu tant de dépit & d'aversion
 „ pour vous, que de la manière dont ellé m'en vient de parler, ses
 „ ressentimens ne sont pas encore satisfaits. Consólez-vous de la
 „ haine d'une créature, dont le cœur ne méritoit pas vôtre tendresse.
 „ Partez : un plus long séjour ici ne feroit que vous attirer quelque
 „ nouvelle disgrâce. Je n'y resterai pas long-tems. Je la connois,
 „ Dieu merci. Je ne me repens pas de la compassion que j'en ai
 „ d'abord eue ; mais je suis dégoûtée d'un commerce qui ne convient
 „ guère à mon humeur.“

L'étonnement, la honte, le dépit, & la fureur, s'emparèrent de
 son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives,
 & les desirs de vengeance, excitèrent tour à tour son aigreur & ses
 ressentimens ; mais après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à
 prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Lon-
 dres un bon rhûme, par-dessus les desirs & les tendres empressemens
 qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux, avec un
 peu plus de vitesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beau-
 coup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant quand
 il se crut hors de portée de rencontrer Milord Chesterfield & sa chasse,
 il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir

la prison où cette méchante bête étoit renfermée ; mais il fut bien surpris de voir une très belle maison, * située sur le bord d'une rivière au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au Diable le précipice, ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment & de confusion pour un homme qui s'étoit cru sçavant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses du beau sexe, & qui se voyoit la dupe d'une coquette, qui se racommodoit avec un époux, pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompé : mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voïage & ses circonstances furent supprimés, autant qu'il lui fut possible ; mais comme on peut croire que la Chesterfield n'engarda pas le secret, le Roi l'apprit, & lui en aiant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier de Grammont étoit présent à ce récit ; & n'aïant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite ; „ Si elle a eù tort, „ dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez eù tort aussi de revenir sur vos pas, comme un étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles, qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. Les Femmes aiment la vengeance ; mais elles ne tiennent pas toujours leur colère ; & si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je vieux avoir les bras cassés, si on ne vous eût fait amandé honorable pour l'affront de la première nuit.“ Hamilton n'en

* Breadby, dans la province de Derby.

MEMOIRES DE GRAMMONT. 171

n'en tomba pas d'accord : le Chevalier de Grammont voulut soutenir la thèse par un exemple, & s'adressant au Roi : „ Sire, dit-il, „ Votre Majesté peut avoir connu * Marion de l'Orme, la créature „ de France qui avoit le plus de charmes étoit celle-là. Quoi qu' „ elle eût de l'esprit comme les Anges, elle étoit capricieuse comme „ un Diable. Cette Princeesse m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit „ avisée de me l'ôter, pour le donner à un autre : elle m'écrivit le „ plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir où elle étoit „ d'un mal de tête, qui l'obligeoit à garder le lit & qui la priveroit „ du plaisir de me voir jusqu'au lendemain.“ Ce mal de tête soudainement arrivé me parut suspect, & ne doutant point que ce ne fût une défaite : O ! parbleu, Madame la coquette, dis-je en moi même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

„ Voilà tous mes Grizons en campagne dont les uns battoient l'es-
„ trade autour de sa maison, tandis que les autres assiégeoient sa
„ porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'étoit entré
„ chez elle de tout l'après midi ; mais qu'un petit Laquais en étoit
„ sorti sur la brune ; qu'il l'avoit suivi jusques dans la rue Saint An-
„ toine, où ce Laquais en avoit rencontré un autre, auquel il avoit
„ dit seulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage
„ pour me confirmer dans mes soupçons, & pour former le dessein
„ d'être de la partie, ou bien de la rompre.

Z 2

„ Comme

* Marion de l'Orme, née à Chalons en Champagne, étoit estimée la plus belle femme de son tems. On la croyoit mariée secrètement avec le malheureux Monsieur Cinquars. Après sa mort elle devint Maitresse du Cardinal de Richelieu, & en dernier lieu, de Monsieur d'Emery, Surintendant des Finances.

„ Comme il y avoit fort loin du Baigneur où je logeois, jusques
 „ au fond du Marais, dès que la nuit fut venue, je montai à che-
 „ val, sans vouloir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la Place
 „ Roïale, le Grizon en fentinelle m'affura qu'il n'étoit encore entré
 „ personne chez Mademoiselle de l'Orme. Je pouffai vers la rue
 „ Saint Antoine, & justement comme je sortois de la Place Roïale,
 „ j'y vis entrer un homme à pied, qui se cachoit de moi tant qu'il
 „ pouvoit ; mais il eut beau faire ; je le reconnus. C'étoit le Duc de
 „ Brissac. Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit.
 „ Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me
 „ trompois point, en mettant pied à terre d'un air fort empresse :
 „ Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de
 „ la dernière importance : J'ai un rendez-vous, pour la première
 „ fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que
 „ pour prendre des mesures, je n'y ferai pas long-tems. Prête-moi
 „ ton manteau, si tu m'aimes, & promène un peu mon cheval, en
 „ attendant mon retour. Sur-tout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois
 „ que j'en use librement ; mais c'est, comme tu sçais, à la charge
 „ d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit
 „ la bride de mon cheval, & me conduisit de l'œil. Cela ne lui ser-
 „ vit de rien ; car après avoir fait semblant d'entrer dans une porte
 „ vis-à-vis de lui, je me coulai par dessous les arcades jusqu'à la
 „ porte de la Nymphé de l'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus
 „ frappé. J'étois si bien enveloppé du manteau de Brissac, qu'on
 „ me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la
 „ moindre question, & comme je n'en avois point à faire, je fus
 „ droit à la chambre de la Demoiselle. Je la trouvai sur un lit de
 „ repos, dans le deshabillé le plus galant & le plus agréable du
 „ monde.

„ monde. Jamais elle n'avoit été si belle, ni si surprise ; & la voi-
 „ ant toute interdite : qu'est-ce, ma Belle, lui dis-je ? Il me paroît
 „ que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête est ap-
 „ paremment passé. Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus ; &
 „ vous me ferez plaisir de vous en aller, & de me laisser mettre au lit.
 „ Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je ; mais pour m'en aller,
 „ non, ma petite Infante. Le Chevalier de Grammont n'est pas un
 „ sot ; on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez
 „ pourtant que c'est pour rien, me dit-elle ; car assurément il n'en fera
 „ pas autre chose pour vous. Quoi ! dis-je, après m'avoir promis un
 „ rendez-vous . . . Eh bien, me dit-elle brusquement, quand je vous
 „ en aurois promis cinquante, c'est à moi de les tenir, si je veux, &
 „ à vous de vous en passer, si je ne le veux pas. Cela seroit bon, lui
 „ dis-je, si ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle, aussi fière que
 „ celles qui ont les plus d'innocence, & aussi prompte que celles qui
 „ en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnoit plus de
 „ chagrin que de confusion ; & voyant qu'elle montoit sur ses grands
 „ chevaux ; Mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous
 „ plaît, sur ce ton. Je sçais ce qui vous inquiète. Vous avez peur
 „ que Briffac ne me trouve avec vous ; mais aïez sur cela l'esprit en
 „ repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, & Dieu merci, j'ai
 „ mis bon ordre qu'il ne vous rende pas si-tôt visite. Je lui dis cela
 „ d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, & me
 „ regardant avec surprise ; que voulez vous donc dire du Duc de
 „ Briffac, me dit-elle ? Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout
 „ de la rue qui promène mon cheval, & si vous ne voulez pas m'en
 „ croire, vous n'avez qu'à y envoïer un de vos gens, ou voir son
 „ manteau, que je viens de laisser dans votre anti-chambre. Voilà
 „ „ l'éclat

„ l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement ; & me jet-
 „ tant les bras au col : mon Chevalier, me dit-elle, je n'y ſçaurois
 „ plus tenir ; tu es trop aimable & trop extraordinaire pour ne te
 „ pas tout pardonner. Je lui racontai comme la choſe s'étoit paſſée.
 „ Elle en penſa mourir de rire ; & nous étant ſéparés fort bons amis,
 „ elle m'afſura que mon rival n'avoit qu'à promener des chevaux
 „ tant qu'il lui plairoit, qu'il ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

„ Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avois laiffé. Je
 „ luiſ fis mille excuſes de l'avoir fait attendre ſi long tems, & mille
 „ remerciemens de ſa complaiſance. Il me dit que je me mocquois,
 „ que ces complimens neſt faiſoient point entre amis ; & pour me
 „ convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit ſervice de bon cœur, il
 „ voulut a tout force tenir la tête de mon cheval, tandis que j'y re-
 „ montois. Je lui donnai bien le bon ſoir, en lui rendant ſon man-
 „ teau, & je me rendis chez mon Baigneur également content de la
 „ Maîtreſſe & du Rival. Voilà, pourſuivit-il, comme il ne faut
 „ qu'un peu de patience & d'adreſſe pour déſarmer la colére des
 „ Belles, & pour mettre juſque à leurs ſupercheries à-proſit.“

Il avoit beau divertir par ſes récits, inſtruire par ſes exemples, &
 ne paroître à la Cour que pour y répandre la joie univerſelle. Il y
 avoit trop long tems qu'il étoit le ſeul étranger à la mode. La For-
 tune jalouſe de la juſtice qu'on rend au mérite, & qui veut que les
 félicités dependent de ſes caprices, lui ſuſcita deux compétiteurs dans
 la poſſeſſion où il étoit de charmer toute l'Angleterre : & ces compé-
 titeurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs diffé-
 rens mérites étoit arrivé devant eux, pour diſpoſer les ſuffrages de la
 Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la Robe & dans l'Epée. L'un étoit le Marquis de Flamarens, triste objet des tristes Elégies de la Comtesse de la Suze. L'autre étoit le Président Tambonneau, très humble & très obéissant serviteur & Berger de la belle Luines. Comme ils arriverent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fonda ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas ; & Flamarens, par son air & par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi dans leurs premières visites, l'un représentoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les Dames en Angleterre du gout de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau Sexe ; & la bonne mine de l'autre ne le distingua, que par le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, & qu'il dançoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'esprit de Saint-Evremond, & aux agrémens naturels & singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant comme les Anglois en général ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à Flamarens, en faveur d'un duel, qui le chassant de son Païs, lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien ; & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression,

ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grace de causer avec elle ; & peut-être ne se fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuioit, si s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'affaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de Mademoiselle d'Hamilton, qui croïoit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, & de ne pas perdre le mérite de sa première confiance, par une infidélité qui seroit très inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile ; & quelque tems après, retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes, auxquelles il s'est vû depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le Chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confiance n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espéré de l'Amour & de la fortune. Mais Milord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son Maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistence, & Madame de Southesk à ces plaisirs. Il eut une pension du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut : trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire, que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que Talbot, dont on a fait mention, & qu'on a vû depuis Duc de Tirconnel, devint amoureux de Mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que Cadet d'une Maison, à la vérité fort ancienne, mais
peu

peu considérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque distraité qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune; qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'York; qu'il avoit mis cette faveur à profit; & que la fortune lui avoit été favorable au jeu; il avoit si bien fait, qu'il se voïoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de Terre. Il s'offrit à Mademoiselle d'Hamilton, avec cet établissement, & des espérances presque certaines d'être Pair du Royaume par le crédit de son Maître; & par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits & des cheveux de la Shrewsbury: curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage; mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser; & le Chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voïoit Talbot passionnément amoureux, qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus, qu'il n'étoit pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements; & qu'outre cela ses frères commençoient à fréquenter la maison. De ses frères, l'un étoit Aumônier de la Reine, Jésuite intrigant, & grand faiseur de mariages; l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier, qui n'avoit de son Ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue: du reste, libre par tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du Chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit Mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival, n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, & dépendoit absolument de celle de ses parens.

Mais la Fortune qui sembloit l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long tems porté pour Patron des Irlandois opprimés. Ce zèle pour sa Nation étoit fort louable; mais il n'étoit pas tout-à-fait desintéressé. De tous ceux que son crédit avoit fait rétablir dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose; mais comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire. Cependant comme il est difficile de se contenir, quand la fortune ou la faveur se mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquerent l'autorité du Duc d'Ormond, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître, avec assez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot étoit la soumission & les déférences; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours, qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voiant bien qu'il ne sorteroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au Duc d'Ormond, il y emploïa ses Amis, & fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiselle

demoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, & raisonnablement distrait. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cens guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain selon sa coutume ; & cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le Chevalier de Grammont qui le voïoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voïage ; & l'aïant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé : „ Talbot, lui dit-il, si vous avez besoin de mes „ services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. Vous „ sçavez que le vieux Ruffel a laissé son Neveu pour solliciter ses in- „ terêts auprès de Mademoiselle d'Hamilton. Si vous voulez je „ prendrai soin des vôtres. Adieu, bon voïage. N'allez pas tom- „ ber malade par les chemins ; mais si cela vous arrivoit, souvenez- „ vous de moi dans votre Testament.“ Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit en l'embrassant : mon cher Chevalier, je vous sçais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma Maîtresse, & vais vous envoyer votre argent.

Le Chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le payement. Voici comme il s'y prit long tems après, au sujet de Milord Cornwallis. Ce Milord Cornwallis avoit épousé la fille de Fox, Trésorier de la Maison du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un petit han- neton, grand dissipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on

180 MEMOIRES DE GRAMMONT.

vouloit ; mais qui ne payoit pas de même. Son beau-père qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en la redressant. Le Chevalier de Grammont-lui avoit gagné mille ou douze cens Guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, & qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un Billet que l'on trouvera laconique. Le voici.

Milord,

Souvenez-vous du Comte de Grammont, & n'oubliez pas le Chevalier Fox,

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa Maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires, ne le guérèrent pas tout-à-fait ; & s'il se trouva dégagé des fers de Mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des Filles de la Reine jusqu'à présent, que pour faire mention de Mademoiselle Stewart & de Mademoiselle Warminster. Les autres étoient Mademoiselle Bellenden, Mademoiselle de la Garde, & Mademoiselle Bardou, toutes Filles d'Honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La Bellenden n'avoit point de beauté. C'étoit un bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de la Garde & Mademoiselle Bardou, toutes deux Françaises,

avoient été placées par la Reine-Mere. * La première étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses Compagnes : & l'autre vouloit à toute force être admise au rang des Filles d'Honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guères être plus laide avec une aussi jolie taille, mais en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle pour danser avec Flamans : & quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes & d'effronterie, elle se mettoit à danser quelque Sarabande figurée, qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiselle Stewart ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même tems par différentes aventures. Voici celle de Mademoiselle Warminster, dont on a dit quelque chose au sujet du Chevalier de Grammont.

Milord † Taaffe, fils aîné du Comte de Carlingford, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle ; & la Warminster, non seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion ; & en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir de tout son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires

* Fille de Charles Peliot Sieur de la Gardé, dont la fille aînée épousa le Chevalier Thomas Bond, Contrôleur de la Maison de la Reine Mere. Le Chevalier Bond eut une terre considérable à Pêckham, & son second fils épousa la niece de Jermyn, un des heros de ces Memoires. V. le Baronetage de Collins, tom. 3, P. 4.

† Nicolas Baron de Taaffe, fils de Thibaut Comte de Carlingford, fut tué en 1689 combattant pour le Roi Jacques.

182. MEMOIRES DE GRAMMONT.

fares au Duc de Richmond. Ils s'aimoient beaucoup : mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc de Richmond, malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la Cour ; & le Roi le confidéroit encore moins que ne faisoient les Courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de Mademoiselle Stewart. La confiance fut mutuelle entre Taaffe & lui sur leurs engagements. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite la Garde fut chargée de dire à Mademoiselle Stewart, que le Duc de Richmond mouroit d'amour pour elle ; & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour Mademoiselle Warminster à la petite Ambassadrice. Tout étoit réglé de ce côté là ; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce : comme par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile ; mais on en vint à bout.

La Gouvernante des Filles, qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode, qu'en tout bien & tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez Mademoiselle Warminster, pourvu que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huitres vertes, & ne haïssoit pas le vin d'Espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huitres : l'un pour manger avec la compagnie ; & l'autre pour emporter : & dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monsieur le Chevalier de Grammont avoit jetté les yeux sur elle, qu'on menoit ce petit train de vie
dans

dans sa chambre. Dieu sçait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, & les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient!

Au milieu de ces bonbanes nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un Gentilhomme de Campagne, veuf depuis six mois, & possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir son Cousin Killegrew, qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit Mademoiselle Warminster: & dès cette première vûe en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien que n'ayant plus de repos ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remédés extrêmes; c'est-à-dire, qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, & le pria bien instamment de demander Mademoiselle Warminster en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fouré dans la tête, pour en faire sa femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire; mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconveniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût: que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits & en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela ; mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution : & Killiegrew cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds & poings liés à la victorieuse Warminster. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec Milord Taaffe, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pû trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus, avec toutes les circonstances le plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son cousin ; mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killiegrew lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées ; & n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, & médita son compliment ; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pû s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sottise affaire, dont elle avoit donné la réponse à Killiegrew : qu'elle n'en avoit, ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne ; & croiant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à sa douleur il s'étoit soustrait au commerce des chiens & des chevaux ; c'est-à-dire, qu'il renonçoit aux plus

plus chères délices d'un Gentilhomme de Campagne, la dédaigneuse Warminster, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchaînée, celles principalement qui n'étoient plus d'âge, ou de figure à donner de ces scandales, en demandoient Justice. Mais la Gouvernante des Filles à qui l'on auroit pû s'en prendre, affura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisans. Elle eut une Audience de la Reine pour en développer le mystère; & elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu, c'est-à-dire, en tout bien, & en tout honneur.

La Reine envoïa demander à Milord Taaffe, s'il reconnoissoit Mademoiselle Warminster pour sa femme? Il l'affura très-respectueusement, qu'il ne reconnoissoit ni Mademoiselle Warminster, ni son enfant, qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warminster, plus indignée de cette réponse, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la Cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew sur le point de faire un voïage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part; & dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour, ou de ses sentimens, il lui en fit durément le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation, y furent employées, pour le faire crever de honte & de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir, au récit de la mort de Marianne; mais le tendre cousin de Killegrew

s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette Oraison :

„ Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui fera peut-être le
 „ bonheur de ma vie ! Que sçait on si la belle Warminster ne voudra
 „ point de moi à présent : & si je n'aurai pas le bonheur de passer
 „ mes jours avec une femme que j'adore, & dont je puis espérer
 „ dès héritiers ? Oui-da, dit Killegrew plus confondu que l'autre
 „ n'auroit dû l'être : vous pouvez compter sur l'un & l'autre. Je ne
 „ doute pas qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle sera relevée,
 „ & ce seroit une grande malice à elle, qui en sçait faire, de vous
 „ laisser manquer d'enfans. Je vous conseille de prendre toujours
 „ celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres.“

Ce qui fut dit fut fait, non-obstant la-raillerie. Cet Amant fidèle la rechercha, comme il eût pû faire la chaste Lucrece, ou la belle Héléne. Sa passion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épousée : & la généreuse Warminster, touchée d'abord de reconnoissance, la fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant, dont il ne fût le père ; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque tems après, Mademoiselle Bellenden, que cet exemple n'avoit point effraïée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chassée. La désagréable Bardou la suivit de près ; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande, comme de son visage. Le Roi pour ne plus les revoir, ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite Mademoiselle de la Garde à pouvoir. Elle n'avoit ni assez de vices, ni assez de vertus, pour être chassée de la Cour, ou
 pour

MEMOIRES DE GRAMMONT. 187

pour y rester. Dieu sçait ce qu'elle seroit devenuë, si le Seigneur * Silvius, personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'Infante de la Garde.

On a fait voir que toutes ces Princeesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs déreglemens, ou pour leur laideur : cependant celes qui les remplacèrent, trouvèrent le moïen de les faire regretter, si l'on en excepte Mademoiselle Wells.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une Déesse & dont la visage fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisoient le moins. Le Ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la phisionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit ; & par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croïoit. Cependant comme elle étoit fraîche, & qu'elle paroïssoit neuve, la Roi, que la belle Stewart ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoiselle Wells, que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une Famille Roïaliste : & comme son père avoit fidèlement servi Charles I. elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas de suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne falloit ; qu'elle s'étoit renduë à discretion, sans être vivement pressée : & d'autres disoient, que Sa Majesté se plaig-

B b 2

noit

* Le Chevallier Gabriel Silvius, natif d'Orange, étoit attaché à la Princeesse Roiale, & après, au Duc de York. C'étoit un homme d'esprit. Il fut Envoyé extraordinaire en Danemarck.

188 MEMOIRES DE GRAMMONT.

noit de quelques autres facilitez encore moins engageantes. Le Duc de Buckingham fit un couplet de Chançon sur ce sujet, dans lequel le Roi parle à Progers, * confident de ces menus plaisirs. L'allusion de Wells, qui veut dire Puits, fait toute la pensée du Couplet. En voici le sens.

*Quand le Roi de ce Puits sentit l'horreur profonde,
 PROGERS, s'écria-t'il, que suis-je devenu ?
 Ah! depuis que j'y sonde,
 Si je n'avois cherché que le centre du monde,
 J'y serois parvenu.*

Mademoiselle Wells avec cette espèce d'Anagramme sur son Nom, & ces remarques sur sa Personne, ne laissoit pas de briller entre toutes les nouvelles Compagnes. C'étoient Mesdemoiselles Levingston, Fielding, & Boynton, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires ; & nous les laisserons dans l'obscurité, jusques à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en Filles d'Honneur la nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Duchesse de York fut presque renouvelée dans le même tems ; mais quant au choix qu'elle en fit, cette Princesse montra bien, par une recruë brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en Beautés. Avant que d'en parler, voïons un peu ce que c'étoient que

* Le Roi lui donna permission de faire bâtir une maison dans le parc de Busby auprès de Hampton-Court, à condition qu'après sa mort elle reviendroit à la Couronne. C'est la maison qu'a habité le feu Comte de Halifax. Cet Edouard Progers, qui en 1660 avoit été nommé Chevalier du Chêne royal, ordre qu'on vouloit établir, vecût jusqu'à l'âge de 96 ans, & mourût d'une inflammation que lui causa la douleur d'avoir poussé quatre dents nouvelles.

que les premières Filles d'honneur, & par quel hazard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre Mademoiselle Blague, & Mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la Chambre avoit été composée de Mademoiselle Bagot & de Mademoiselle Hobart, Doyenne de la Communauté:

La Blague, qui n'avoit jamais véritablement sçu ce qu'il l'avoit brouillée avec le Marquis de Brisacier, s'en étoit prise à cette Lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devoit porter des gants & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de sa blonderie & de ses yeux marcaffins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puis qu'on y comparoit ses regards; & voulant, à quelque tems de là, sçavoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire marcaffin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, & ceux à qui elle s'adressa lui dirent, que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie: Brisacier plus étonné de son changement, qu'elle n'étoit indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'étoit fade, & la planta là; mais le Chevalier Yarborough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement, & le fort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union si blafarde.

Mademoiselle Price avoit de l'esprit; & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie, quand l'occasion s'en présentoit, elle ne marchandait seulement pas: elle avoit de l'emportement dans sa colère, aussi bien que dans sa tendresse. Cela l'avoit exposée à quelques inconvéniens: elle avoit très-mal à propos
pris

pris querelle avec une jeune créature, que Milord Rochester aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret : elle eut l'imprudenc de faire tout de son mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse, & de facilité ; mais la plus implacable des plumes, en fait de fatire, étoit la sienne.

La pauvre Price, qui l'avoit bien voulu mériter, y passoit chaque jour sous une figure nouvelle : tout étoit plein de vaudevilles, dont son nom étoit le refrain, & sa conduite le sujet. Quel moïen d'y tenir dans un Cour, où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de Milord Rochester. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, & la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce tems-là ; c'étoit un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis Comte de * Feversham, succéda dans la Charge de Lieutenant des Gardes du Corps de son Altesse. Mademoiselle Price l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir ; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtez en étoit ; elle étoit adressée de la main du défunt a Mademoiselle Price, mais loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la Price, & de son devoir de la remettre entre les mains de la Duchesse, comptant bien qu'elle étoit remplie de choses curieuses & utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Duchesse ne eût pas tout-à-fait cela,

* Louis de Duras Comte de Feversham, General de l'armée du Roi Jacques contre le Prince d'Orange.

cela, la curiosité de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse, & si soigneusement cachetée, la prit, l'ouverture s'en fit en présence de quelques Dames, qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer, y étoient ; & toutes ces faveurs étoient de la tendre Price. On ne pouvoit comprendre, comment une seule personne y avoit pû fournir ; car sans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes sortes, & mis en bracelets de tant de manières, que c'étoit une merveille. Après cela, venoient trois ou quatre paquets de lettres d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports & les langueurs y étoient naturellement représentées.

La Duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie : car avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée ; mais comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à Mademoiselle Price ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son Amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart étoit d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre, que sa figure paroïssoit singulière dans un Païs, où d'être jeune, & de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avoit de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air. Elle avoit beaucoup d'esprit, & son esprit étoit fort orné sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre, mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot, qui mérita la première ses soins & ses empressemens, y répondit d'abord de bon cœur, & de bonne foi ; mais

s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la Gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme Madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bien-tôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grece sur les goûts de la tendresse, & l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paroissoit si tendre pour les Belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs, & ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La Gouvernante toute allarmée de ces bruits, consulta Milord Rochester sur le péril où sa nièce paroissoit exposée : elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mademoiselle Hobart, & fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop généreuse pour ne pas traiter de visions ce que l'on imputoit à cette fille, & trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle * Bagot étoit la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse & de beauté dans cette première chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant, quand il plaît : il plaçoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout sans rien faire dont elle eût à
rougir.

* Elizabeth, fille d'Hervey Bagot, second fils du Chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières noces Charles Berkeley Comte de Falmouth, & devint après la première femme de Charles Sackville Comte de Dorset.

rougir. Milord Falmouth jetta les yeux sur elle ; ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de Mademoiselle Hobart, & quelque tems après, l'amour l'éleva, du poste de fille d'Honneur de la Duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pû envier.

La Duchesse d'York, pour former sa nouvelle Cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent, & sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings & Mademoiselle Temple étoient à la tête ; elles effaçoiēt tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais ; ses cheveux étoient d'un blond parfait ; quelque chose de vif & d'animé défendoit son teint du fade, qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême ; sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La Nature l'avoit embellie de ces charmes, qu'on ne peut exprimer, les Graces y avoient mis la dernière main ; le tour de son visage étoit gracieux, & sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'Aurore, ou de la Déesse du Printems, telles que Messieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucuns défauts, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras, & à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la dernière délicatesse, & ses yeux faisoient un peu grace, tandis que sa bouche & le reste de ses appas, portoient mille coups jusques au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit tout pétillante d'esprit & de vivacité : ses gestes & tous ses mouvemens étoient autant d'impromptus ; sa conversation étoit séduisante, quand elle vouloit plaire ; fine & délicate, quand elle vouloit donner du ridicule ; mais comme son imagination l'emportoit souvent, & qu'elle commençoit de parler, avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit : & ses paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle * Temple, à peu près du même âge, étoit brune, en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie : elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable & l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste ; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante, & forte sotté.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la Cour de la Duchesse, chacun eut les yeux dessus, & l'on forma des desseins sur l'une & sur l'autre, soit en bien, soit en mal. Mademoiselle Jennings ne fut pas long tems à se distinguer, & à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes, que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit, & les charmes de son esprit engageoient.

Le Duc d'York s'étant persuadé qu'elle étoit de son appanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le Roi son frère s'étoit approprié les faveurs de Mademoiselle Wells. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la Duchesse. Elle ne voulût rien comprendre
au

* Anne, fille de Thomas Temple de Franckton dans la province de Warwick, & seconde femme du Chevalier Charles Lyttelton.

au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenoient toujours ailleurs, quand ceux de Son Altesse les cherchoient : & si par hazard il en surprénoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie : les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, & ce fut tant pis. Je ne sçais de quelle manière il conta sa chance ; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse & de la fierté. Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'un, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. „ La première étoit, qu'il falloit „ être jeune pour entrer agréablement à la Cour, & ne pas être vieil- „ le pour en sortir de bonne grace. Qu'on ne s'y pouvoit main- „ tenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres foiblesses ; „ & que dans un séjour si dangereux, il falloit faire son possible, „ pour ne disposer de son cœur, qu'en donnant sa main.“

Avec de tels sentimens, elle eut moins de peine à résister aux tentations du Duc, qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traitez d'établissement, dont on voulut fonder son ambition, & toutes les offres de présens réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raison ; il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie, dont les penchans doivent au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manières ; & qui cependant se méloit d'avoir du solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pû les regards, les discours, ni les ambaf-

fares. Le papier souffre tout : mais par malheur, elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fouraient, ou dans ses poches, ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement, & la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vû entrer, les en vissent sortir, sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, & les ramassoit qui vouloit. La Duchesse fut souvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours que des charmes & de la sagesse de Mademoiselle Jennings. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la Campagne droit à la Cour, en devînt si-tôt l'ornement par ses attraits, & l'exemple par sa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressements la séduire ; elle qui vrai-semblablement ne tenoit pas cette discrete morale de la prudence de sa mère, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de Saint-Albans. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit, & dans les charmes de sa personne ; mais toutes ces nouveutez lui parurent piquantes : la curiosité de l'éprouver se changea bien-tôt en désir de réussir dans l'épreuve. Dieu sçait ce qu'il en fût arrivé ; car il avoit tout l'esprit du monde, & il étoit Roi : ces qualitez ne son pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étoient louables & bien raisonnées : mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majesté du Prince
humiliée

humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais Mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du Roi. L'alarme la prit de bonne heure, elle pria sa Majesté de vouloir bien laisser au Duc son frère le soin d'instruire les filles de la Duchesse sa belle-sœur, & de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui paroissent pas défavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger: il obéit, & Mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne sçais combien de libertez, sans intéresser la sienne. Son heure n'étoit pas encore venue: mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment sa compagnie débuta.

Quoique la figure de Mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiselle Jennings. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même-tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord Rochester & Mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien, que si le Ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que n'étant Dieu merci touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincère qu'il lui présentoit des Vers, ou quelque
Chanson

198 MEMOIRES DE GRAMMONT.

Chançon nouvelle : & c'étoit-là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à Mademoiselle Temple étoit mis à deux genoux devant ses appas, pour en faire amande honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête, que c'étoit une pitié.

La Duchesse s'en aperçut, & connoissant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitoit sans le sçavoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre le plus discrètement qu'elle le pourroit, que ces fréquentes & longues conversations n'eussent point de suite : elle accepta volontiers cette commission, & se flatta d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance & de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle, que contre Rochester, y répondoit tout de son mieux : elle étoit avide de louanges, & friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avoit l'intendance du cabinet des bains de la Duchesse : son appartement étoit tout contre, & dans cet appartement elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes sortes de liqueurs : ce cabinet convenoit au goût de Mademoiselle Temple, & il convenoit au goût de Mademoiselle Hobart quelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent, revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, la Temple au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez Mademoiselle Hobart, pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient ; mais avant que de s'y mettre, elle lui
demanda

demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se déshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. „ Je vous l'allois proposer, dit „ la Hobart : ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un Ange „ dans cet habillement ; mais il n'est rien tel que d'être fraîchement „ & à son aise. Vous ne sçauriez croire, ma chère Temple, pour- „ suivit-elle, en l'embrassant, combien vous m'obligerez d'en user „ ainsi ; mais sur tout, ce goût pour la propreté me charme. Vous „ êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choses, de „ cette petite folle de Jennings. Avez vous pris garde comme tous „ nos benêts de la Cour l'admirent pour quelque éclat, qui n'est „ peut-être pas tout à elle, & pour les étouderies, qui ne sont d'au- „ cune autre, & qu'ils prennent pour des traits d'esprit ? Je ne lui „ ai pas assez parlé pour en démêler la gentillesse ; mais s'il n'est „ pas mieux tourné que ses pieds, ce n'est pas grand chose : on m'en „ a conté de belles de son peu de propreté : il n'y a point de chat „ qui craigne tant l'eau. Comment, jamais ne se laver pour soi- „ même, & ne dégraisser que ce qu'il faut nécessairement que l'on „ montre, c'est-à-dire, la gorge & les mains ?“

La Temple avoit cela plus doux que les confitures, & l'officieuse Hobart pour ne pas perdre de tems, la deshabilloit en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque tems en dignité comme Mademoiselle Hobart ; mais elle eut beau s'en défendre : l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, & Mademoiselle Temple deshabillée : „ Passons, lui dit la Hobart, dans le cabinet des „ bains, nous pourrons y causer un moment, sans craindre que quel-

„ que fotte vifite nous vienne lanterner.“ Elle y conféntit, & s'é-
 „ tant toutes deux mifes fur un lit de repos : „ Vous êtes trop jeune,
 „ ma chère Temple, lui dit-elle, pour connoître la malignité du ca-
 „ raçtere des hommes en général, & trop neuve encore en ce Païs-
 „ ci, pour avoir dû démêler celui de fes habitans. Je vais vous
 „ donner une idée de ces Meffieurs, du mieux qu'il me fera poffible,
 „ fans offenser perfonne ; car je n'aime point la médisance.

„ Premièrement, il faut que vous comptiez, que tous les hommes
 „ de la Cour manquent de probité, de bon fens, de jugement, d'ef-
 „ prit, ou de fincérité ; c'est-à-dire, que celui qui par hazard aura
 „ quelques-unes de ces qualitez, à coup sûr n'aura pas les autres.
 „ Le fafte dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion
 „ de leur mérite, & le mépris pour celui des autres, font leurs en-
 „ têtemens.

„ L'intérêt, ou les plaifirs font les motifs de toutes leurs actions.
 „ Ceux qui fuivent le premier, vendroient Dieu le Père, comme Ju-
 „ das vendit fon Maître, & pour moins d'argent. Je vous citerois
 „ de beaux exemples, fi j'en avois le tems. Pour les feçtateurs des
 „ voluptez, ou foi-difans tels : car ils ne font pas tous fi méchans
 „ qu'ils affectent de le paroître : ces Meffieurs ne refpectent, ni pro-
 „ meffes, ni fermens, ni foi, ni loi, c'est-à-dire, ni le Ciel, ni la
 „ terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'-
 „ Honneur, que comme des amufemens qu'on place exprès à la
 „ Cour pour les empêcher de s'y ennuyer ; & plus on a de mérite,
 „ plus on eft expofé à leurs impertinences dès qu'on les écoute, &
 „ à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas. Pour des époufeurs,
 „ ce n'eft pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne
 „ s'en mêlent, on auroit beau fe flatter d'être pourvûe, la fageffe &
 „ les

„ les appas y font également inutiles. Madame de Falmouth est
 „ l'unique exemple d'une fille d'Honneur bien mariée sans dot, &
 „ demandez au pauvre imbécile d'époux, pour quelle raison il l'a
 „ prise, je suis persuadée qu'il n'en sçait aucune, si ce n'est qu'elle à
 „ les oreilles grandes & rouges, & le pied plat. Pour la blonde
 „ Yarborough, qui paroissoit si fière de son établissement, elle est
 „ femme, pour tout compter, d'un grand flandrin, qui la semaine
 „ d'après son mariage lui fit prendre congé de la Ville pour jamais,
 „ en vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il possède sur les
 „ confins de Cornouaille. Hélas ! la pauvre Blague, je la vis partir
 „ il y a bien un an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je ne
 „ crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son petit Château.
 „ Que voulez-vous ? toutes les filles ont la folie de se vouloir marier ;
 „ & dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y
 „ a qu'à se montrer à la Cour, pour choisir leurs époux ; mais
 „ quand cela seroit, c'est la plus sotte condition du monde pour
 „ une personne qui a des sentimens. Croyez-moi, ma chère Tem-
 „ ple, c'est si peu de chose que les plaisirs du mariage, au prix de
 „ ses inconveniens, que je ne sçais comment on peut s'y résoudre.
 „ Fuyez donc un si fâcheux engagement, au lieu de la souhaiter.
 „ La jalousie, jadis inconnue dans ces innocens climats-ci, devient
 „ à la mode. Vous en sçavez des exemples : de quelque brillante
 „ apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre esclave
 „ en faire votre tiran. Maîtresse de votre liberté, vous la ferez
 „ toujours des autres. Je vais vous donner des preuves assez ré-
 „ centes de la perfidie des hommes pour nôtre sexe, & de l'impunité
 „ qu'ils trouvent dans tous les attentats contre nôtre innocence. Le

„ Comte d'Oxford devint amoureux d'une * Comédienne de la troupe
 „ du Duc, belle, gracieuse, & qui jouoit dans la perfection. Le rôle
 „ de Roxane, dans une piece nouvelle, l'avoit mise en vogue, & le
 „ nom lui en étoit resté. Cette créature, pleine de vertu, de sagesse,
 „ ou si vous voulez, d'obstination, refusa fièrement les offres de ser-
 „ vice & les présens du Comte d'Oxford : cette résistance irrita sa
 „ passion. Il eût recours aux invectives, & même aux charmes, le
 „ tout en vain : il en perdit le boire & le manger. Ce n'étoit pas
 „ grand'chose pour lui ; mais sa passion devint si violente, qu'il ne
 „ jouoit, ni ne fumoit plus. Dans cette extrémité, l'amour eût re-
 „ cours à l'Himén. Le Comte d'Oxford, premier Pair du Roy-
 „ aume, a bonne mine, comme vous voyez : il est de l'Ordre de la
 „ Jarretière, qui relève un air assez noble qu'il a naturellement. En-
 „ fin, à le voir, on diroit que c'est quelque chose ; mais à l'enten-
 „ dre, on voit bien que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit
 „ présenter une belle promesse de mariage, authentiquement signée
 „ de sa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient ; mais
 „ elle crut qu'elle ne risquoit rien, lors qu'il vint le lendemain ac-
 „ compagné d'un Ministre & d'un témoin. Une autre Comédienne
 „ de ses amies signa le contrat, comme témoin pour elle. Le ma-
 „ riage fut fait & parfait de cette sorte. Voyez croyez peut-être que
 „ la nouvelle Comtesse n'avoit plus qu'à se faire présenter à la Cour,
 „ y prendre son rang, & arborer les armes d'Oxford ? Point du
 „ tout. Quand il en fut question, on trouva qu'elle n'étoit point
 „ mariée, c'est-à-dire, on trouva que le prétendu Ministre étoit un
 „ Trompette du Milord, & le témoin, son Timbalier. Cet Eccle-
 „ siastique & ces témoins ne parurent plus après la cérémonie ; &
 „ „ l'on

* Mademoiselle Barker.

„ P'on soutint à l'autre tēpin, que la Sultane Roxane avoit appa-
 „ ramment crû se marier réellement dans quelque rôle de Comédie.
 „ La pauvre créature eut beau prendre à parti les Loix & la Réli-
 „ gion violées aussi-bien qu'elle par cette supercherie ; elle eut beau
 „ se jeter aux pieds du Roi pour en demander justice, elle n'eut
 „ qu'à se relever ; trop heureuse d'avoir une pension de mille écus
 „ pour douaire, & de prendre le nom de Roxane, au lieu de celui
 „ d'Oxford. Vous me direz que ce n'étoit qu'une Comédienne, que
 „ tous les hommes n'ont pas les mêmes sentimens, & qu'on peut au
 „ moins les écouter, quand ils ne font que rendre justice au mérite
 „ d'une personne faite comme vous ; mais ne vous y fiez pas, quoi-
 „ que vous soiez à même, car je sçais que tout le monde ne donne
 „ pas dans la prévention nouvelle où l'on est pour la Jennings. Le
 „ beau Sidney vous lorgne ; Milord Rochester se plaît à vous entre-
 „ tenir, & le très sérieux Chevalier Lyttelton sent dégourdir sa gra-
 „ vité naturelle en faveur de vos attraits.

„ Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à sé-
 „ duire les penchans d'une personne de votre âge ; mais quand cette
 „ figure seroit accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est
 „ pas, & qu'il songeroit aussi sérieusement à vous, qu'il veut vous le
 „ persuader, & que vous le méritez, je ne vous conseillerois pas de
 „ songer à lui pour des raisons, qu'il ne m'est pas permis de vous
 „ dire à présent.

„ Le Chevalier Lyttelton y va sans doute de bonne foi, puis qu'il
 „ paroît honteux de l'état où vous l'avez mis, & je crois que s'il
 „ pouvoit tant faire, que d'oublier les chimères dont il a l'imagina-
 „ tion remplie, sur ce qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon

„ homme vous épouferoit & vous iriez repréfenter dans fon petit
 „ Gouvernement, où vous pafferiez gayement vos jours, à tenir les
 „ comptes du ménage, & à raccommoder fes ferviettes. Quelle
 „ gloire d'avoir un Caton pour époux, & dont les discours font pleins
 „ de cenfures, & les cenfures remplies de travers ?

„ Milord Rochefter eft fans contredit l'homme d'Angleterre qui a
 „ le plus d'efprit & le moins d'honneur : il n'eft dangereux que pour
 „ nôtre fexe ; mais il l'eft au point, qu'il n'y a pas de femme qui
 „ l'écoute trois fois, qui n'en foit pour fa réputation. C'eft un bonne
 „ fortune, qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, puis qu'il
 „ la poffède dans fes écrits, s'il n'en peut avoir autre chofe ; & dans
 „ le fiécle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du public.
 „ Cependant rien n'eft fi dangereux que les infinuations avec lefquel-
 „ les il s'empare de l'efprit. Il entre dans vos goûts, dans tous vos
 „ fentimens, & tandis qu'il ne dit pas un feul mot de ce qu'il penfe,
 „ il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier, que de la
 „ manière qu'il vous a parlé, vous l'avez crû le plus honnête homme
 „ du monde, & le plus fincère : je ne fçaurois comprendre ce qu'il
 „ vous veut dans les foins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'eft
 „ pas que vous ne foyez faite de manière à mériter tous les empreffe-
 „ mens du monde ; mais quand il vous auroit tourné la tête, il ne
 „ fçauroit que faire de la plus jolie créature de la Cour ; car il y a
 „ longtems que fes débauches y ont mis ordre, avec le fecours & les
 „ faveurs de toutes les coureufes de la Ville. Voyez donc, ma chère
 „ Temple, ce que c'eft que cette habitude effroyable de malignité
 „ qui le poffède, à la ruine & à la confufion de l'innocence : un
 „ fcélerat qui n'a des foins & des empreffemens pour Mademoifelle

„ Temple,

„ Temple, que pour donner plus de vrai-semblance aux calomnies
 „ dont il l'a déchirée ! Vous me regardez avec étonnement, & sem-
 „ blez douter de la vérité de ce que j'avance ; mais je ne veux pas
 „ que vous m'en croïez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de sa
 „ poche, voïez les Vers qu'il a faits à vôtre louange, tandis qu'il
 „ endort vôtre crédulité par des discours flatteurs & de feints re-
 „ spects.“

En disant cela, la perfide Hobart lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrez, que Rochester avoit faits contre les Filles d'honneur précédentes. C'étoit la Price qu'il attaquoit principalement par des traits sanglants, & l'anatomie la plus hideuse de sa personne, qu'on pût imaginer. Hobart n'avoit fait que substituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordoit avec le chant & la mesure : il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle, & dans le premier mouvement de sa colére, n'ayant rien plus à cœur, que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du Poëte : „ Ah ! pour celui-là, ma chère Hobart, je n'y puis
 „ plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre ;
 „ mais pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chère Hobart,
 „ j'ose dire que personne n'en est plus éloignée. Nous sommes
 „ seules, & j'aurois presque envie de vous en convaincre.“ La complaisante Hobart le voulut bien ; mais quoi qu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutoit la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage & d'étonnement, de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai ; mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux : & ne trouvant point d'expression capable de remplir son

son dépit & la violence de ses ressentimens, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoissoit trop l'infamie, pour que de telles impostures eussent lieu ; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles : & lui fit voir que le mépris & le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement : que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mlle. Hobart n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle sçavoit qu'un éclaircissement la livroit, & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si Rochester avoit un sujet si juste de renouveler ses premiers Panegyriques pour elle ; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la nièce de la Gouvernante. Cette nièce avoit la mémoire du monde la plus fidelle : & comme elle devoit voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot, lors qu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son Amant. Nous verrons dans l'autre Chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE X.

LA conversation, dont on vient de parler, n'avoit eû de charmes, que pour Mademoiselle Hobart : & si la jeune Temple en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colére. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que Sidney songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence, dès qu'elle pourroit s'affura sur sa conduite avec Milord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit sçavoir. Temple affura qu'elle ne regardoit plus Rochester que comme un monstre de perfidie, & jura ses grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, Miss Sara sortit du bain, où durant toute cette conversation elle avoit pensé transir de froid, sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de Mademoiselle Hobart de se pouvour un peu décroasser à l'insgu de sa Maîtresse ; & l'autre y aiant consenti, je ne sçais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves ; & la petite Sara ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrages renfermoit l'endroit du cabinet, où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiroient par dedans, ôtoient la vûe de ceux qui se baignoient. La femme de chambre de Mademoiselle Hobart n'avoit eû que le tems de tirer ces rideaux sur la petite fille,

filie, de fermer la porte de la séparation, & d'en ôter la clef, avant l'arrivée de sa Maîtresse & de Mademoiselle Temple.

Elles s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, & Mademoiselle Sara, malgré ses allarmes, avoit entendu toute la conversation, & l'avoit parfaitement retenue. Comme la Belle ne s'étoit donné tant de peine, que pour recevoir plus proprement Milord Rochester, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entre-fole ; & Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart, d'oser lui faire une tracasserie de cette nature ; mais quoiqu'il comprit bien que l'amour & la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut sçavoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à Mademoiselle Temple, comme Hobart avoit dit, qu'elle en mouroit de peur.

„ En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque cette sincere personne „ l'a dit ? Mais vous voiez aussi que je n'en pourrois profiter, quand „ la Temple le voudroit bien ; puis que mes débauches & les cou- „ reuses de la Ville y ont mis bon ordre.“

La nièce de la Gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la Duchesse, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant après le beau portrait que Mademoiselle Hobart avoit eû la bonté d'en faire. La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroiable dedain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venoit de chanter, étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée, de ce que tous

ceux qui la rencontroient la croioient peut-être faite comme Rochester l'avoit dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose ; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car lors qu'on lui parloit de sa taille, de sa fraîcheur, ou de ses regards : „ Bon ! disoit-elle, on sçait bien que „ je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres ; „ que ce qui reluit n'est pas or, & que si j'ai quelque peu de louange „ à recevoir dans les compagnies, le reste est une misère.“

La Hobart avoit beau la pouffer, elle alloit toujours son train, & ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui Diable elle en vouloit. Lors que Milord Rochester arriva, elle en rougit d'abord ; pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusques au coude, & après avoir trois fois ouvert & refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire ; & dès qu'il eut commencé, la Belle fit demi tour à droite, & lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire ; & voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, & s'étant planté vis-à-vis d'elle : „ Mademoi- „ selle, lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller comme vous „ faites, après une aussi fatigante journée. Sôutenir une promenade „ à cheval, trois bonnes heures durant, & Mademoiselle Hobart au „ retour, sans en paroître abbattue : voilà ce qui s'appelle un tem- „ pérément.“

Mademoiselle Temple avoit naturellement le regard tendre ; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler qu'il crut lui voir une grenade allumée dans

chaque œil, quand elle les tourna sur lui. Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, & remettant pour une autrefois les remerciemens qu'il devoit à Mademoiselle Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il sçût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort allarmée de ce qu'il venoit de dire ; mais Temple prête à suffoquer de tout ce qu'elle sçavoit pour le confondre sans avoir pû s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée : quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rocheſter avoit un eſpion fidèle auprès de ces Belles. C'étoit la petite Miſs Sara, raccommo­dée par ſon conſeil, & le conſentement de ſa tante, avec Mademoiſelle Hobart, pour mieux la trahir. Il ſçut par cet eſpion, que la femme de chambre de la Hobart, ſouſçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit ſortie de ſon ſervice ; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croïoit qu'elle ne garderoit pas longtems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de Mademoiſelle Temple. Quoique ces avis fuſſent de peu de conſéquence, on ne laiſſa pas de louer la pêtite fille de ſon exactitude : & quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le ſouhaitoit.

Rocheſter fut informé par elle que Mademoiſelle Hobart, & ſa nouvelle favorite, devoient ſe pſomener à neuf heures du ſoir dans le Mail du Parc ; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des lousps. Elle ajouta, que Mademoiſelle Hobart s'étoit fort oppoſée à ce projet : mais
qu'il

qu'il avoit fallu céder à la fin, la Temple ayant réfolu d'en paffer fa fantaifie.

Rocheſter prit ſa réſolution ſur cet avis. Il fut chercher Killegrew, ſe plaignit à lui du tour que Mademoiſelle Hobart avoit oſé lui jouer, lui demanda ſon aſſiſtance pour ſ'en venger, & l'obtint ; & l'ayant informé de la manière qu'il vouloit ſ'y prendre, & du rôle qui le regardoit dans cette avanture, ils ſe rendirent dans l'allée du Mail.

Bien-tôt y parurent nos Nymphes en maſcarades. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs viſages qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs lours. Il n'y avoit que peu de monde au Parc : & d'auffi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas, pour ſ'en approcher, dans le deſſein de laver la tête au perfide Rocheſter, ſous la figure d'une autre : quand Hobart l'arrêtant ; „ Où courez-vous „ donc, lui dit-elle ? n'auriez-vous point envie d'attaquer de conver- „ ſation ces deux Diabes, pour vous expoſer à toutes les imperti- „ nences qu'ils ſont capables de vous dire ?“ Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'avanture ; & tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que Rocheſter pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. Rocheſter choiſit Hobart, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à Killegrew qu'elle avoit affaire. Il ſ'aperçut de ſa répugnance, & faiſant ſemblant de ſe méprendre à ſes habits : „ Eh ! Mademoiſelle Hobart, lui dit-il, ne tournez point „ tant la tête devers eux. Je ne ſçais par quel hazard vous êtes „ toutes deux ici ; mais je ſçais bien que c'eſt fort à propos pour

„ vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme vôtre ser-
 „ viteur & vôtre ami.“

Ce début donna de la curiosité pour le reste, & Mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignés : „ Au nom de Dieu, dit-il, de quoi
 „ vous avifez-vous de vous déchaîner contre Milord Rochester, que
 „ vous connoissez pour le plus honnête homme de la Cour, & que
 „ vous donnez cependant pour le plus grand scélerat à la personne
 „ qu'il estime & qu'il honore le plus ? Que deviendrez-vous, s'il
 „ vous plaît, s'il sçavoit que vous avez fait accroire à Mademoiselle
 „ Temple, que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets de Chanson,
 „ faits comme vous sçavez aussi-bien que moi, contre la grosse Price,
 „ plus d'un an avant qu'il fût question de la belle Temple ? Ne
 „ soiez point surprise que j'en sçache tant ; mais faites un peu d'at-
 „ tention à ce que je vais vous dire de bonne amitié. Vôtre passion,
 „ & vos desirs pour la jeune Temple ne sont plus ignorez que d'elle,
 „ car de quelque manière que vous aïez surpris son innocence, on
 „ lui rend assez de justice pour croire, qu'elle vous traiteroit comme
 „ a fait Madame de Falmouth, si la pauvre fille sçavoit ce que vous
 „ lui voulez : je vous conseille donc de ne point pousser les choses
 „ plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre.
 „ Je vous conseille encore de reprendre vôtre Femme de chambre,
 „ pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit par tout qu'
 „ elle est grosse ; vous impute le fait, & vous accuse de la dernière
 „ ingratitude sur de simples soupçons. Vous voiez bien que je n'in-
 „ vente point ces sortes de choses, mais afin que vous ne doutiez
 „ point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens, elle m'a
 „ parlé de vôtre conversation dans le cabinet des Bains, des portraits

„ que vous y aviez fait de tous les Hommes de la Cour; de la ma-
 „ lice artificieuse dont vous aviez donné les couplets si peu convena-
 „ bles à la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle manière la
 „ pauvre Temple avoit donné dans le panneau que vous lui tendiez,
 „ pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir du plus
 „ dangereux pour vous dans ce long entretien, c'est d'avoir révélé
 „ certains secrets que la Duchesse ne vous a pas apparemment con-
 „ fés, pour en faire part à ses Filles d'Honneur. Songez-y bien,
 „ & ne négligez pas de faire quelque réparation au Chevalier Lyt-
 „ telton pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner.
 „ Je ne sçais si c'est de votre femme de chambre qu'il le tient; mais
 „ je sçais bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il est homme à tenir
 „ sa parole; car afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de
 „ Stoïcien, & cette gravité de Jurisconsulte, je veux bien vous ap-
 „ prendre, que c'est le plus emporté de tous les hommes. Comment,
 „ ce sont des choses horribles que ces invectives. Il dit que c'est
 „ bien à faire à une coquine comme vous, à dénigrer les honnêtes
 „ gens par jalousie; qu'il s'en plaindra, si vous continuez: que si
 „ Son Altesse ne lui fait pas justice, il se la fera lui-même; & vous
 „ donnera de son épée dans le ventre, quand ce seroit entre les bras
 „ de Mademoiselle Temple; qu'il est bien scandaleux, que toutes les
 „ Filles d'Honneur passent pas vos mains, avant que de pouvoir se
 „ reconnoître.

„ Voilà, Mademoiselle, ce que j'ai crû devoir vous apprendre.
 „ Vous sçavez mieux que moi, si ce que je viens de vous dire est
 „ véritable, & c'est à vous à voir quel usage il vous plaira faire de
 „ mes avis. Mais si j'étois à votre place, je ferois la paix de Milord
 „ Rochester auprès de Mademoiselle Temple. Encore une fois,
 „ qu'il

„ qu'il ne sçache pas que vous aïez abusé de l'innocence de cette fille,
 „ pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime
 „ tendrement, & qui de la probité dont il est, se feroit bien gardé
 „ de jeter les yeux sur elle, s'il n'avoit eû dessein de l'épouser.“

Mademoiselle Temple avoit exactement tenu sa parole, pendant ce discours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confusion l'avoient saisie.

La Hobart & Rochester la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester & Killegrew les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue ; mais dès qu'elle eut en peu repris ses esprits, elle regagna Saint James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire ; & s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de Mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau Sexe, de quelque Sexe qu'elle peut-être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eû auprès d'elle une créature, dont la femme de chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoïa donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, & résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avoit prise pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenans ; mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de

Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits, & voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclairciffemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge & l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras, avant que de l'avoir apperçue, tout ce que Killégrew venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un Satyre, avec des empressemens encore plus odieux ; & se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroiables, appelant le Ciel & la Terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la Gouvernante & sa Nièce. Il étoit près de minuit. La Temple étoit en chemise, toute effarée, repouffoit Mademoiselle Hobart avec horreur qui ne s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la Gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la Hobart, avec toute l'éloquence d'une vraie Gouvernante : lui demanda si c'étoit pour elle que Son Altesse entretenoit des Filles d'Honneur : si elle n'avoit point de honte de venir jusques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit Temple dans ses erreurs ; & Hobart fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croïoit toutes folles ou possédées. Le lendemain Miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son Amant, lui dit comme les cris de Temple avoient allarmé l'appartement des Filles, & comme elle & sa tante accourant à son secours, avoient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux

Deux jours après, l'aventure avec plusieurs circonstances, qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faisoit foi, contant par tout comme la pudeur de Mademoiselle Temple, l'avoit échappé belle, & que Miss Sara sa nièce n'avoit conservé son honneur, que parce que les bons avis de Milord Rochester l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. Temple fut dans la suite, que les couplets qui l'avoient si fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en affuroit, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de refroidissement, après tant de familiarités, fit croire à bien des gens, que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la Hobart à la Cour, & pour la décrier dans la Ville; mais la Duchesse la soutint, comme elle avoit déjà fait, traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère, ou de calomnie, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la Gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles foutenoient cette fable, & fit quantité d'injustices, pour retablir l'honneur d'Hobart sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de Milord Rochester, & qui sur la parole de Killegrew, le croïoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque forte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui, l'auroient pû mener plus loin qu'elle ne croïoit; mais il ne plût pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni pour le moins un fois l'an ; car dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue, ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier, ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les Ministres, les Maîtresses, & souvent le Maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgraces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le tems que Temple le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mademoiselle Hobart leur avoient à tous deux coûté, que la Cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu Temple, mena la Gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, & fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa Nièce se trouvoit pour le Théâtre ; mais voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien, que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec Madame sa Tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du Roi l'hiver d'après ; & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise Comédienne du Roïaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiselle d'Hamilton. Elle étoit à la campagne chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence & ce qu'il avoit promis au Chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence ; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine qui méritât son attention. Mademoiselle * Boynton s'avisa
pourtant

* Fille de Mathieu, second fils du Chevalier Mathieu Boynton de Barmston. La sœur de Mlle. Boynton épousa le fameux Comte de Roscommon.

pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un assez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foibleffes par jour. La première fois que Talbot jetta les yeux sur elle, une de ses foibleffes la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention: Il le crut, s'empressa pour la secourir; & depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre; & selon les apparences un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa femme; & peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle la fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sçais par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, & sa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare, de voir la discrétion & la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une Cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, & Mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi, sans trop se flatter. Talbot avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste dans ses manières. La faveur
du

du Duc qui le distinguoit assez, relevoit tout cela ; mais le plus essentiel de son mérite pour elle, étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son Maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes & règles qu'elle s'étoit proposé de suivre en fait d'amans. Ainsi quoiqu'il ne vît pas ses penchans entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur ; & Mademoiselle Jennings voiant que la Duchesse approuvoit les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eu, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison, qu'il en étoit rédevable, & ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit ; mais l'amour ne seroit plus amour, s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de Mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire, & s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, Fille d'honneur reformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la Duchesse, sous la protection de Madame de Castelmaine. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes fortes d'humeurs, & la sienne avoit un fond de gaieté, qui réjouissoit par tout. Elle avoit fait connoissance avec Jennings,

avant Talbot. Comme elle ſçavoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoit naturellement à Mademoiſelle Jennings, & les ſiennes tout auſſi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée, car quoi- qu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enſeignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela ſe paſſoit. Ainſi ne ſe laſſant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuſe à celle de ſa Maîtreſſe, principalement dans un commerce intime. C'eſt pourquoi le prenant ſur un ton de tuteur, plutôt que ſur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder ſur la mauvaiſe compagnie qu'elle hantoit. Jennings étoit fière à toute outrance, quand elle ſe le mettoit en tête, & comme elle aimoit beaucoup mieux la converſation de Price, que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire : „ Qu'il ſe mêlât de ſes affaires, & que ſ'il n'étoit venu d'Irlande que „ pour lui donner des leçons ſur ſa conduite, il n'avoit qu'à prendre „ la peine d'y retourner.“ Il s'offença d'une ſortie qu'on lui faiſoit ſi mal-à-propos dans les termes où ils en étoient ; & la quittant plus bruſquement qu'il ne convenoit aux reſpects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fiér ; mais il n'en fut pas bon marchand. Il ſe laſſa de ce perſonnage quand il vit qu'il ne ſer voit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui ſervit auſſi peu. Son repentir, ni ſes ſoumiſſions ne la ramenèrent pas, & la petite mutine boudoit encore, lors que Germain revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foibleſſes de la Caſtelmaine, & plus de deux que le Roi ſ'ennuïoit de ſes triomphes. Son oncle ſ'en étoit apperçu des premiers, & l'avoit obligé de ſ'abſenter de

de la Cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui envoyer les ordres ; car quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour Madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une Princesse, qu'il avoit honorée d'une distinction publique, & qui se trouvoit encore couchée sur l'Etat de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la Belle sur ce sujet ; mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, qu'il lui conseilla de faire plutôt des graces à Jacob Hall * pour quelque chose, que de mettre son argent à Germain pour rien, puis-qu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la Maîtresse du premier, que pour la très-humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impetuosité de son tempéramment s'alluma comme un éclair. Elle lui dit : „ Que c'étoit bien à lui qu'il „ appartenoit de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui „ les méritoit le moins ; qu'il ne cessoit de lui faire de ces querelles „ injustes, depuis que la bassesse de ses penchans s'étoit déclarée, qu'il „ ne falloit, pour un goût comme le sien, que des oisons bridés, tels „ que la Stewart, la Wells, & cette petite gueuse de Comédienne ; „ qu'il leur avoit depuis quelque tems associée.“ Des larmes de fureur se mêloient ordinairement à ces orages, ensuite de quoi reprenant le rôle de Medée, la scène se fermoit en le menaçant de mettre ses enfans en capilotade, & son Palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui toute belle qu'elle fût, ressembloit bien moins à Medée qu'à ses dragons quand elle étoit dans ses transports ?

Le bon Prince aimoit la paix ; & comme il ne se commettoit guère à ces occasions, qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut

* Danseur de Corde.

fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, & que chacun se plaignoit de son côté, le Chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent représentés de part & d'autre, & de ce qu'il y a de rare, il trouva le moïen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement, qu'ils acceptèrent : sçavoir,

„ Que Madame de Castelmaine abandonneroit Germain ; que
 „ pour preuve de sa disgrâce, elle consentiroit qu'on l'envoïât faire
 „ un tour à la campagne ; qu'elle ne feroit plus de railleries au sujet
 „ de la Wells, ni de vacarmes sur celui de la Stewart, sans que le
 „ Roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle : que moïen-
 „ nant ces condescendances, il lui donneroit incessamment le Titre
 „ de Duchesse, avec tous ses honneurs, tous ses Priviléges, & une
 „ augmentation d'appointemens pour en soutenir la Dignité.“

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'Etat) prétendirent que le Médiateur du Traité, joïant tous les jours avec Madame de Castelmaine, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuïé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, aïant pris le titre de Duchesse de Cléveland, le petit Germain avoit pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours ; & le Chevalier de Grammont en aïant obtenu la permission du Roi, l'avoit portée au bon-homme Saint-Albans. C'étoit lui porter la vie ; mais il eut beau l'envoïer a son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, & les faire crier contre l'injustice du siècle & la tyrannie du Prince ; il resta plus

de six mois à la campagne, faisant du petit Philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de fortune. Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de Mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vû d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance & de sa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colére ; & quittant son exil pour la subjuguier, il arriva dans le tems que Talbot, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui si peu raisonablement, avec Mademoiselle Jennings.

Elle avoit entendu parler de Germain comme d'un Héros en amour. La Price en lui contant les aventures de Madame de Cléve-land, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse dont la Renommée vouloit que ce Héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme, dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée mouvante des faveurs & des libertez du beau Sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; & quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, & ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vû de si parfait, & cédant à sa destinée, la Belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bien-tôt autant de part que sa vanité.

vanité. Talbot qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit & de jalousie ; mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre : & s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Pendant Germain jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarez pour lui. La Duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection, depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du Duc, fonda les intentions de Germain pour elle, & fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la Cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle Jennings, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, & le fléau des amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle : & la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux & prochain ; mais il faut toujours compter avec la fortune, avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le Roi n'avoit pas coûtume de laisser si long-tems Milord Rochester en exil. Il s'en ennuïa, & trouvant mauvais qu'on l'oublîât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros Bourgeois & des riches Marchands où la politesse, à la vérité, ne régné pas tant qu'à la Cour ; mais où les plaisirs, le luxe, & l'abondance régnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son dessein au commencement n'étoit que de se faire initier aux mis-

tères de ces Habitans fortunés, c'est-à-dire, en changeant de nom & d'habits; d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, & suivant les occasions, à ceux de Mesdames leurs épouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'influa dans l'épaisseur de celui des opulens Echevins, & dans la délicatesse de celui de leurs tendres & très-magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les assemblées; & tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes & les foiblesses du Gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des Dames de la Cour, & à se révolter contre les Maîtresses du Roi. Il disoit avec elles, que c'étoit pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit usage étoit introduit; que les Beautés de la Cité valaient bien celles de l'autre bout de la Ville, & que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien assez d'une femme: ensuite de quoi rencherissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du Ciel ne fût déjà tombé sur White-Hall, vû qu'on y souffroit des garnemens comme Rochester, Killegrew, & Sidney, qui soutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu si cher & si désiré dans toutes leurs cotteries, qu'il se lassâ de l'empiffre-rie des festins, & de l'empressement des Marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la Cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; & ce fut là que changeant encore d'habits & de nom, pour un nouveau personnage, il fit sous-main courir des Billets, portant: „ Qu'il étoit arrivé depuis „ quelques jours un Medecin Allemand farci de secrets merveilleux „ & de remèdes infailibles.“ Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'Astrologie. La

vertu des remèdes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Les premières pratiques ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables ; mais sa réputation s'étant bien-tôt répandue jusqu'à l'autre bout de la Ville ; bien-tôt arrivèrent les soubrettes de Cour, & les femmes de chambre de qualité, qui sur les merveilles qu'elles publioient du Médecin Allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs Maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables, & de si remplis de feu, que ceux de Milord Rochester ; & de tous ces ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes & de différentes aventures qui lui passèrent par les mains pendant qu'il professoit la Médecine & l'Astrologie dans les Fauxbourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce Recueil ; mais l'aventure qui la sauva, n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la fuite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre, qui l'avoient consulté, n'étoient autres que celle des Filles d'Honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire, & quelques doutes à proposer, tant sur leur compte, que sur celui de leurs Maîtresses. Elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, & celle que la Hobart avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de Mademoiselle Temple jura qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite verole, & sa Maîtresse l'autre,

tre, dans deux mois au plus tard, si sa dite Maîtresse ne se donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que sans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que selon le cours des étoiles il falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires, en avoit allarmé, ou diverti leurs Maîtresses, n'ayant pas manqué, selon la coûtume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenoit un jour sa nouvelle amie, & le Diable tenta sur le champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau Magicien. L'entreprise étoit des plus étourdies, mais elle l'étoit moins que la petite Jennings, qui croioit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvû qu'on fût innocente dans le fonds. Price étoit la complaisance même, & cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, & de quelque chose de singulier dans son air & ses manières. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme les filles qui vendent des Oranges aux Comédies, & dans les promenades publiques. Cela fut bien-tôt fait. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges, & s'étant embarquées dans un Fiacre, elles s'abandonnèrent à la Fortune, sans autre escorte, que celle du caprice & de l'indiscrétion.

La Duchesse étoit à la Comédie, avec sa sœur: Mademoiselle Jennings s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageoit

dans la joie, voïant cet heureux commencement de leur avantre ; car elles s'étoient déguifées, avoient traversé le Parc & pris leur Fiacre à la porte de White-Hall, fans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement, & la Price ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa Compagne ce qu'elles alloient faire chez le Sorcier, & ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit, que pour elle, c'étoit la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y ménoit; qu'elle étoit pourtant résoluë de lui demander, fans nommer personne, par quel hazard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie, ne se pressoit pas de l'épouser, puis que cela devoit être assez divertissant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La Price lui dit en riant, que sans aller au Devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette Enigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le Journal des actions de Madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvèrent assez près de la Comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit, que puis que la Fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusque dans la Salle de la Comédie, à la barbe de la Duchesse & de toute sa Cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur Fiacre, & se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grande peine la porte de la Comédie. Sidney, plus beau que le bel Adonis, & plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La Price l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même, pour songer à elle, & passa sans daigner lui répondre. Killebrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings,

un peu rassurée de ce qu'elle avoit vû faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disoit d'acheter ses belles oranges. „ Pas pour le présent, „ dit-il en les regardant avec attention; mais si tu veux demain au „ matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges „ des boutiques.“ Et tandis qu'il tenoit ce discours à l'une; il tenoit la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiaritez faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu'elle représentoit, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il étoit bien insolent d'oser . . . „ Ha, „ ha ! dit-il, voici, ma foi, qui est nouveau ! une petite P . . . qui „ pour faire valoir sa marchandise fait la précieuse, & prétend avoir „ des sentimens !“

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux; & l'ayant prise sous les bras, elle l'emmena toute émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner, sans mettre fin à l'autre aventure; mais Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse, après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'Astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adresse; mais il n'en fut pas besoin; le cocher, qu'elles venoient de prendre, leur dit, qu'il sçavoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Medecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lors que la fortune s'avisa de leur tourner les dos.

Broucker

* Brounker avoit dîné par hazard chez un Marchand de ces quartiers, & justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur Fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour, qui avec le moins d'estime pour le beau sexe, avoit le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable ; cependant avec beaucoup d'esprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite : & persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques † griffettes. Du reste, fort homme de bien, & le premier joueur du Royaume.

Price allarmée de l'attention dont les examinait l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, & au Fiacre d'avancer. Brounker les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent apperçues, & le carosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derrière, & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que Mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que Price ne fût sa femme d'affaire.

* Gentilhomme de la chambre du Duc de York. Milord Clarendon en dit beaucoup de mal dans la Continuation de sa Vie : p. 269. Il étoit Frere du Vicomte Brounker, President de la Société Roiale.

† Brounker, Love's Squire, thro' all the field array'd,
No troop was better clad, nor so well paid.

Poésies d'André Marvel, tom. 2, p. 95.

d'affaire. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chauffées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en fortant d'un carrosse fort haut; eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son Serrail.

Il les aborda, comme elles donnoient leurs paniers en garde au Cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles; & dès qu'elles le virent, elles en furent toutes éperdues; mais sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matière, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre; & les ayant d'abord reconnues l'une & l'autre, il n'eût garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions, & les ayant encore un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price: „ Qu'elle étoit bien sotte de refuser ses offres, „ & que la petite créature ne gagneroit peut-être pas d'un an ce qu'il „ ne tenoit qu'à elle de gagner dans un jour; que les tems étoient „ bien changés depuis que les filles d'Honneur de la Reine & de la „ Duchesse couroient sur le marché des pauvres Avanturières de la „ Ville.“ Il regagna son carrosse, en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Brounker de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas assez allarmées pour rompre leur dessein; car il ne doutoit pas que Ma-

demoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur auroit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que Germain fût le meilleur de ses amis, il sentoit une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions, qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient effuyé ces allarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lors qu'après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étoient revenues pour se mettre en carosse. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace, pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées, après mille frayeurs, & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient distinctement prononcées pendant le combat, les Belles regagnerent le Palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des frayeurs & des allarmes qu'elles venoient d'effuyer.

Brounker, qui selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau féxe, auroit mis sa main au feu que la belle Jennings n'étoit pas venue de cette expédition, comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret; parce qu'il vouloit absolument que le bienheureux Germain épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il

qu'il avoit épousée; mais il ne plut pas au Ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le Chevalier de Grammont avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle Hamilton revint enfin, Madame Wetenhall voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie par tout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit, pour faire consentir un mari quelque peu bizarre, au voyage de Madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire Mademoiselle d'Hamilton jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'Histoire Ecclesiastique, auxquelles il travailloit depuis longtems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame Wetenhall n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette * Dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute Angloise; pétrie de lis & de roses, de neige & de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras, & des mains, de la gorge & des pieds; mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus mignons; mais c'étoit toujours le même visage: on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant,

sans

* Elizabeth, fille du Chevalier Henri Bedingfield, & femme de Thomas Wetenhall d'Hextall-Court auprès d'East Peckham dans la Province de Kent. V. le Baronetage Anglois de Collins: p. 216.

sans s'en être servi durant la journée. Que voulez-vous ? la nature en avoit fait une poupée dès son enfance : & poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, Monsieur de Wetenhall avoit étudié pour être d'Eglise ; mais son frere aîné s'étant laissé mourir, dans le tems que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiselle Bedingfield dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; il avoit un air spéculatif & sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands Théologiens du Royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les Livres, se couchoit de bonne heure, pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit, & quand il la quittoit il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si Madame Wetenhall eût possédé comme lui le Docteur Angelique, ou qu'elle eût aimé la dispute ; mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence reugnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême désir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres ; mais quoi qu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pû satisfaire cette envie ; & ce n'étoit donc pas sans raison, qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à Peckham. L'osiveté d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable ; & comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner : car elle étoit persuadée, que quoique le Ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté de Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions,

&

& quelques raisonnemens sur ces réflexions, comme par exemple, que puis que son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du mariage, feuilleter de vieux Livres que de jeunes appas, & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessaire, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, & diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. Monsieur Wetenhall, Partisan zélé de la Doctrine des Casuistes, n'eût peut être pas approuvé ces décisions; mais il n'en fut pas consulté.

Le malheur étoit, que dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins, ni pour les secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchoit sur pied, & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de Mademoiselle d'Hamilton.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où Wetenhall l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, & le projet avoit réussi.

Le Chevalier de Grammont averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de Georges Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi, que dans une telle occasion, sa personne n'étoit pas négligée. Cependant malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident; la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les Dames parurent enfin, & Mademoiselle

236 MEMOIRES DE GRAMMONT.

d'Hamilton lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit : au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguèrent à cette entrevue à sa beauté, dont la beauté sçut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur ; & comme Hamilton la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit Hamilton comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe Ville ; elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vû que la rue Saint Jaques & quelques boutiques de Libraires. Elles logeoit chez Mademoiselle d'Hamilton : elle fut présentée, vûe & approuvée dans toutes les Cours.

Le Chevalier de Grammont inépuisable en fêtes & galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler sa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, Comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes par tout. La Wetenhall étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la Comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des pièces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde sur le Théâtre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux, qui demande toujours quelque chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des
projets.

projets qu'elle avoit fait à Peckham. Madame Wetenhall le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vû servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bienfait. Toutes les commoditez imaginables conspiroient à l'établissement d'un commerce, dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin ; mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, & des respects importans de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinez, la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton ne pouvant comprendre ce qui la rétenoit, puis que les premiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du Public, s'avisade l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles ; mais il s'étoit déjà laissé coeffer de chimères & de visions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sçais si le petite Wetenhall s'en donna le tort ; mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bien-tôt après il fallut retourner à ses choux & ses dindons de Peckham. Elle s'en pensa désespérer. Ce séjour lui paroissoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant comme la Reine devoit partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le Philosophe Wetenhall, mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiselle d'Hamilton, qu'elle ne prendroit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la Cour y seroit.

238 MEMOIRES DE GRAMMONT.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, & sur tout qu'on y méneroit cette fois le Chevalier de Grammont, dont l'honneur & la conversation la charmoient, & le Chevalier de Grammont, sujet en tout tems à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y méner Georges, & la fit rougir jusques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple & le plus rustique; mais le plus agréable & le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre Sexe s'y rassemble au tems des eaux. La compagnie toujours nombreuse y est toujours choisie, comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir, l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité. Tout y respire les plaisirs & la joie. La contrainte en est bannie; la familiarité établie dès la première connoissance, & la vie qu'on y mène, est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, séparées les unes des autres, & répandues par tout à une demie lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines: c'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène, en prenant les eaux. D'un côté de cette allée régnent une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas & de gants, où l'on va jouer comme on fait à la Foire. De l'autre côté de l'allée se tient le Marché; & comme chacun y va choisir & marchander les provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoutant. Ce sont de petites Villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, & proprement chauffées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs & du fruit. On y fait

y fait auffi bonne chère qu'on veut : on y joue gros jeu, & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte fon petit Palais pour s'affempler au Boulingrin. C'est-là, qu'en plein air, on danfe, fi l'on veut, fur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord Muskerry avoit à deux ou trois petits milles de Tunbridge, une belle maifon appelée * Summerhill. Mademoifelle d'Hamilton après avoir paffé huit ou dix jours à Peckham, ne put fe difpenfer d'y venir demeurer pendant le refte du voyage. Elle obtint du Seigneur Wetenhall, que Madame fa femme y vint auffi ; & quittant le trifte Peckham, & fon ennuyeux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elles. La Reine fe furpaffoit dans le foïn de faire naître ou de foutenir les divertiffemens. Elle affecta de redoubler l'aifance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les refpects qu'exigeoit fa prefence. Elle défendit abfolument l'un & l'autre : & renfermant au fond de fon cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la Stewart menoit en triomphe la tendrefle du Roi, fans qu'elle lui en fit mauvaife mine.

Jamais l'amour n'avoit vû fon Empire fi floriffant que dans ce féjour. Ceux qui s'étoient trouvez atteints, avant que d'y venir, y sentoient augmenter leurs feux ; & ceux qui fembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau perfonnage.

* Charles, frere ainé de ce Seigneur, avoit epoufé Marguerite, fille unique d'Ulic Bourk Marquis de Clanrickard & Comte de St. Alban, qui lui apporta en dot la terre de Summerhill, où mourût fon Pere. V. le Baronage de Dugdale, tom. 2, p. 450.

nage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince Robert.*

Il étoit brave & vaillant jusqu'à la témérité: Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chimie. Poli jusques à l'exces, quand l'occasion ne le demandoit pas, fier, & même brutal, quand il étoit question de s'humaniser. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec & dur, lors même qu'il vouloit le radoucir, mais dans ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comédiens pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à Mademoiselle Stewart, par la présence de Mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes, que lui causoit la fièvre; le Prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite Comédienne, appelée † Hughes, qui mirent à la raison tout ce que ses penchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les Alambics, les creusets, les fourneaux, & le noir attirail de la soufflerie: adieu tous les instrumens de Mathématiques, & ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre & d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, & résistant fièrement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre Prince, qu'il ne paroïssoit pas seulement vraisemblable. Le Roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbridge; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas de même sur le ridicule des autres.

On

* Qu'on nomma en Angleterre le Prince Rupert.

† Mlle. Marguerite Hughes eut du Prince Rupert, une fille, nommée Rupertta, qui épousa M. Howe, & mourût fort âgée à Somerset-House, vers l'année 1740.

On dançoit tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon & que perſonne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en foucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de ſe promener. Milord Muſkerry ſe croyoit en ſureté ſur toutes les demangeaiſons de ſa femme pour la danſe ; car quoiqu'il en fût aſſez honteux, la Princeſſe de Babilonne étoit, par la grace de Dieu, groſſe de ſix ou ſept mois ; & pour comble de malheur pour elle, ſon enfant s'étoit mis tout d'un côté : ſi bien qu'on ne ſçavoit plus ce que c'étoit que ſa figure. La déſolée Muſkerry voyoit donc partir tous les matins Mademoiſelle d'Hamilton & Madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en caroffe, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire, & pour les ramener. Elle ſe figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & ſon imagination ne ceſſoit de danſer à Summerhill toutes les contre-danſes qu'elle ſ'imaginoit qu'on avoit danſées à Tunbridge. Elle ne pouvoit plus réſiſter à ces tourmens d'eſprit, lorſque le Ceil ayant pitié de ſon impatience & de ſes défirs, fit partir Milord Muſkerry pour Londres, & l'y retint pendant deux jours ; & dès qu'il eut le dos tourné, la Babilonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit voïage à la Cour.

Elle avoit un Confeſſeur, Aumônier de la Maïſon, qui ne manquoit pas de bon ſens. Milord Muſkerry, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conſeils & aux bonnes prières de ce prudent Eccleſiaſtique, mais il eût beau la prêcher, & l'exhorter à la réſiſtance : il eût beau lui remettre devant les yeux les ordres de ſon époux, & les dangers où elle s'expoſoit dans cet état, & lui dire que ſa groſſeſſe étant une bénédiction particulière du Ciel, il falloit tâcher de la conſerver, d'autant qu'il en coûtoit peut-être plus qu'elle ne

s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles ; Mademoiselle d'Hamilton & sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse, pour mettre quelque sorte de symmétrie dans sa taille ; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant, qui s'étoit jetté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la Reine, mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse, l'affuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfans ; & la Reine, qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sçachant le motif de son voiage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité ; mais se laissant vaincre, pour obeïr, disoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vû de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle étoit, ne paroïssoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces fortes de contre-danses ; au contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouïssoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrète, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, & qu'il tomba dans

dans le beau milieu de la première danse. Le Duc de Buckingham, qui la suivoit, le remassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps ; & contre-faisant les cris d'un enfant nouveau né, il alloit demandant une Nourrice parmi les Filles d'Honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir Mademoiselle Stewart, car la Princesse de Babilonne, après son accident, étoit efflanquée du côté droit, & toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit Mademoiselle Stewart. Elle étoit horriblement déconcertée ; tout le monde lui faisoit des excuses : & la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mademoiselle d'Hamilton & Madame Wetenhall tâchoient de radouber la Muskerry dans un autre chambre, le Duc de Buckingham dit au Roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussi-tôt après ses couches, le seul moïen de rétablir Madame de Muskerry seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant : ce conseil ne parut pas mauvais, & fut suivi. La Reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses ; & Madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passoient à la Cour du Roi, celle du Duc d'York s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voïage étoit de visiter la Province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une sagesse depuis son élévation, qu'on ne pou-

voit assez admirer. Ses manières avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde : ce qui sembloit encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence & de tous les raisonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que si le Duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant ; que dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au Ciel qu'il s'en corrigéât ; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle, à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager ; mais que les ressentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit : en vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-tems par le secours de ces maximes : quelque solide que soit la raison, & quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la sagesse & la raison s'ennuient à la fin.

La Duchesse d'York étoit la femme d'Angleterre du plus grand appetit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit en mangeant de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le Duc au contraire se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre Princesse se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une bénédiction. On ne sçait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'Amour qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût.

n'eût employé l'artifice, aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment & la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée, qu'elle avoit prise pour Fille d'Honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressemens du Duc. Elle s'appelloit Churchill *. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eü du goût pour Madame de Chesterfield, Mademoiselle d'Hamilton, & la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là ; mais bien-tôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La Duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravalér son mérite beaucoup plus que les autres ; & dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide Amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau Sidney ; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise avant que de s'en apercevoir ; mais la bonne opinion que Sidney avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête : & pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement & la parure y pouvoient ajouter.

† La Duchesse prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit

* Elle en eut M. le Duc de Berwick & Milady Waldegrave, & épousa ensuite le Colonel Godfrey. Elle étoit sœur du Duc de Marlborough.

† On a prétendu que la découverte de cette amourette fût causé que la Duchesse embrassa la religion de son mari, pour faire sa paix.

combattit fort & ferme contre le penchant qui l'entraînoit ; mais Mademoiselle Hobart s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette Fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvûe pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient ; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables : mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de Son Altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, & sçavoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire ; mais voulant l'être davantage, & s'étant apperçue des airs que Sidney se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa Maîtresse au sujet de Sidney, l'adroite Hobart avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle ; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brulât comme un papillon à la face du public ; qu'on s'en appercevroit bien-tôt, à moins qu'on n'y mît ordre, & qu'elle étoit d'avis que Son Altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre. La Duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. „ Je veux
 „ dire, Madame, répondit Hobart que si sa figure vous déplaît, ou
 „ que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé ; ou
 „ bien, le retenant à votre service, comme feroient toutes les Prin-
 „ cesses du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner
 „ des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espé-
 „ rance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moy-
 „ ens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontez. Quoi !
 „ dit la Duchesse, vous me conseillerez, Hobart, vous qui m'aimez,
 „ de

„ de m'embarquer dans un commerce de cette nature, aux dépens
 „ de ma gloire, & aux périls de mille inconveniens ? Si ces foibleſſes
 „ font quelquefois excuſables, ce n'eſt pas dans un rang comme ce-
 „ lui que j'occupe ; & ce ſeroit mal reconnoître les bontez de celui
 „ qui m'éleve à ce rang, que de . . . Bon, dit la Hobart, ne voit-on
 „ pas qu'il ne vous a épouſée, que parce qu'il en étoit preſſé ? La
 „ choſe faite, je m'en rapporte à vous, s'il s'eſt contraint un moment
 „ à marquer le changement de ſon goût par mille inconſtances out-
 „ rageantes ? Ne ſeriez-vous point d'humeur à perfévérer dans l'in-
 „ dolence & l'humilité, tandis que le Duc, après avoir eu les fa-
 „ veurs, ou mérité le refus de toutes les coquetteſ d'Angleterre, ga-
 „ loppe vos Filles d'Honneur l'une après l'autre, & met à préſent
 „ ſon ambition & ſes deſirs à la conquête de cette harridelle de
 „ Churchill ? Quoi ! Madame, vos beaux jours ſe paſſeront dans
 „ une eſpèce de veuvage à déplorer vos malheurs, ſans qu'il vous
 „ ſoit permis de vous aider dans les occaſions ? Il faudroit être douée
 „ d'une patience bien coriace, ou d'une réſignation bien endurente
 „ pour cela. Je ſerois vraiment d'avis qu'un époux, qui vous ou-
 „ blie nuit & jour, prétende que pour boir & manger de grand ap-
 „ petit, comme fait, Dieu merci, Votre Alteſſe, elle n'ait plus be-
 „ ſoin que de bien dormir. Je ſuis, ma foi, ſa Servante. Je vous
 „ le répète encore, Madame, il n'y a point de Princeſſe dans l'Uni-
 „ vers qui refusât les hommages d'un homme fait comme Sidney,
 „ quand un époux porte les ſiens ailleurs.“

Ces raiſons n'étoient pas moralement bonnes, ſi l'on veut ; mais
 quand elles auroient été plus mauvaiſes, la Duchefſe ſ'y ſeroit ren-
 due, tant ſon cœur étoit d'intelligence avec Hobart pour venir à bout
 de ſa prudence.

Ce commerce c'étoit établi dans le tems qu'Hobart conseilloit à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sidney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hobart, que la Déesse acceptoit ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection & d'égards pour dépaïser le Public : mais le Public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux, & trop de connoisseurs dans une grosse Cour résidente au milieu d'une grosse Ville, la Duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta la Duc d'York à faire le voïage dont nous avons parlé, tandis que la Reine & sa Cour étoient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent; elle s'en trouva bien, & sa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de Mademoiselle Jennings. Germain n'étoit pas du voïage; & selon elle, tout voïage étoit maudit dont Germain n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue & gagnée contre le Chevalier de Grammont. Il paria cinq cent guinées, qu'il feroit vingt miles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course, étoit celui que Mademoiselle Jennings avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en étoit sorti victorieux; mais comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informoit de sa santé, mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les Romans modernes, un Princeesse n'avoit qu'à rendre visite
à quelque

à quelque Héros abandonné des Médecins, pour le guérir dans trois jours ; mais comme ce n'étoit pas Mademoiselle Jennings qui avoit donné la fièvre à Germain, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une Cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la Cour partit sans lui ; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit ; & s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée : son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites par des faillies de vivacité qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit bien-tôt Germain, pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son amour & ses espérances, estimant qu'il étoit indigne d'un Amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiselle Jennings, qui bien loin de songer à ses ressentimens, ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'esprit rempli que du pauvre Malade, en usoit avec Talbot comme si de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la Cour qu'elle étoit revenue de son penchant pour Germain en faveur de son premier Amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentimens, il alloit lui dire quelque chose de touchant & de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette Harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre ; & pour lui donner plus beau, elle ne cessoit de le railler au sujet de Mademoiselle Bointon. Elle disoit „ qu'on lui „ étoit fort obligé d'être du voïage, tandis que la pauvre créature „ s'évanouissoit d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge.“ Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances & de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings. C'étoit une Lettre en Vers, que Milord Rochester avoit écrite quelque tems auparavant sur les aventures de l'une & de l'autre Cour. Il y disoit au sujet de la petite Jennings, „ que Talbot avoit jetté la terreur parmi le Peuple „ de Dieu par sa taille ; mais que Germain, comme le petit David, „ avoit vaincu le grand Goliah.“ Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement ; mais prenant un air attendri, le pauvre petit David ! dit-elle avec un profond soupir, & laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la défaite du Géant. Cela picqua Talbot jusqu'au vif ; & se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, & fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avoient ni rime, ni raison ; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres Amans de cette Cour ; car tout en étoit plein, & le voïagé étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route, chassés & promenades pendant les séjours. Les tendres Amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant, & les Beautés, qui régloient leur fort, ne leur défendoient pas d'espérer. Sidney faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La Duchesse fit remarquer à Monsieur le Duc d'York, comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Altesse y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bien-tôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, étoit Ecuyer de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voïant, & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur ? On en étoit embarrassé, mais le frère aîné de Montagu s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son frère la Charge d'Ecuyer de la Reine, qu'il avoit eue, & le beau Sidney fut mis en sa place auprès de la Duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, & le Duc se sçavoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux Messieurs à la fois, sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle Hobart applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec Sidney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

La Duchesse avoua que les goûts étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle Hélène pour sa Maîtresse. Je ne sçais si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill ; & peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un País ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Duchesse y vouloit voir courre des levriers. Elle étoit en carrosse, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit son Ecuyer à ses côtes. Il étoit bien raisonnable que leur Maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portière, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiselle Churchill ; non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse ; & quoique les Filles d'Honneur soient d'ordinaire les Princesses de la Cour le plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle ; & dans cet état, sa contenance achevoit d'en dégoûter le Duc, lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût ; & s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de Son Altesse.

Mademoiselle

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, & tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide ; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières ; car sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le Duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bienfiance dans cette occasion ; & ceux qui s'empressèrent autour d'elle, la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de Mademoiselle Churchill. Depuis cet accident, on s'apperçut que les soins & la tendresse du Duc ne firent qu'augmenter ; & l'on s'apperçut sur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses désirs, ni fait languir son impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également satisfaites de leurs voïages : la Reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à peu près dans ce tems que le Chevalier de Grammont reçut une Lettre de la Marquise de Saint Chaumont sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eût pour lui ; mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voïage, vû tous les jours Mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckham, soit dans les promenades délicieuses du riant Sumerhill, ou bien dans les divertiffemens qui régnoient chaque jour chez la Reine ; & soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui sembloit

sembloit bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ? C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable ; cependant comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la Lettre de Madame sa sœur ; mais cette confiance ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton en premier lieu le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoient incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partoient point de l'indifférence, quelques durs qu'ils parussent ; qu'on seroit toujours plus aise de son retour, que d'un départ que l'on pressoit tant ; & Mademoiselle d'Hamilton ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XI.

PLU S le Chevalier de Grammont approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux aux pieds d'un Maître dont on ne méritoit pas impunément la colère; mais aussi qui sçavoit pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grâce où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupoient en courant la poste; tantôt c'étoit la joie que ses parens & ses amis auroient de le revoir, tantôt c'étoient les félicitations & les embrassades de ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressements importuns; mais tout cela ne lui passoit que légèrement par la tête: car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres, qui l'empêchoient de songer à Paris, & c'étoient les tourmens de l'absence qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à Mademoiselle d'Hamilton entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse que pour la revoir plutôt. Ensuite par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins; on pour mieux dire, c'est ainsi qu'un Écrivain frivole abuse de la patience du Lecteur, ou pour étaler ses propres sentimens, ou pour allonger quel-

que ennuyeux récit ; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuyer Feraulas, à pû tenir compte des pensées, des soupirs, & du nombre d'exclamations que son illustre Maître faisoit par tout ? Pour moi, je ne me ferois jamais avisé de croire que l'attention du Comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poste étoit son ancienne connoissance. Son Hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais & Paris ; & le Chevalier de Grammont en mettant pied à terre, dit à Termes, qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. Termes louant le Seigneur de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la Cuisine, où le Chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur du Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferer quelques uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bien-tôt une foule de Violons & de Hautbois, suivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte, à qui l'on demandoit rai-
son

fon de tant de préparatifs, dit à Monsieur le Chevalier de Grammont, que c'étoit pour la nôce d'un Gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la Province ; que le repas se faisoit chez lui, qu'il ne tiendrait qu'à sa Grandeur de voir bien-tôt arriver les Mariés de la Paroisse, puisque la Musique étoit déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, comblez de Laquais grands comme des Suisses, & chamarrés de Livrées tranchantes, parurent dans la cour, & débarquèrent toute la Nôce. Jamais on n'a vû la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passemens ternis, le taffetas raïé, de petits yeux & de grosses gorges brilloient par tout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le Chevalier de Grammont, le fécond n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paroissoit du visage de la Mariée n'étoit pas sans éclat ; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, & dix serpenteaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ses cheveux, en déroboient la vûe ; mais ce fut le nouvel Epoux qui mérita l'attention du Chevalier de Grammont.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grand magnificence, & du meilleur goût du monde. Le Chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son juste-au-corps. Le Marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit, qu'il avoit acheté ce just-au-corps cent cinquante Louis, du tems qu'il faisoit l'amour à Madame sa femme. „ Vous ne l'avez „ donc pas fait faire ici, lui dit le Chevalier de Grammont. Bon, „ lui répondit l'autre : je l'ai d'un Marchand de Londres qui l'avoit

258 MEMOIRES DE GRAMMONT.

„ commandé pour un Milord d'Angleterre.“ Le Chevalier de Grammont, qui sentoit le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le Marchand. „ Si je le reconnoîtrois ? Ne fus-je „ pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir „ bon marché ?“ Termes s'étoit absenté dès que ce just-au-corps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit Marié dût en entretenir son Maître.

L'envie de rire, & l'envie de faire pendre le Seigneur Termes, partagèrent quelque tems les sentimens du Chevalier de Grammont ; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son Maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence, & cédant aux importunités du Campagnard pour confondre son fidèle Ecuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques momens après, il dit aux Gens de la maison de faire monter un Gentilhomme nommé Termes. Il vint ; & dès que le Maître de la Fête le vit, il se leva de table, & lui tendant la main : „ Touchez-là, notre Ami, lui dit-il, vous voyez que j'ai bien con- „ servé le juste-au-corps que vous aviez tant de peine à me vendre, „ & que je n'en fais pas un mauvais usage.“

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, & se mit à le repousser assez brutalement. „ Oh ! parbleu, „ lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le „ marché, vous me ferez raison de la santé de Madame la Mariée.“ Le Chevalier de Grammont, qui le vit déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : „ Allons, Monsieur le „ Marchand de Londres, mettez-vous là puisqu'on vous en prie de „ si bonne grace ; nous ne sommes pas tant à table, qu'il n'y ait en- „ core

„ core place pour un aussi honnête homme que vous.“ A ces mots, trente-cinq des Conviez se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau Convié. Il n’y eut que le siège de l’Epousée, qui par bienfiance demeura fixe ; & l’audacieux Termes ayant bû la première honte de cet événement, s’y prenoit d’une manière à boire tout le vin de la nôce, si son Maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d’entrées.

Il n’y avoit pas d’apparence de retenir jusqu’à la fin d’un repas de nôces un homme qui paroïsoit si pressé ; mais tout fut debout quand il sortit de table, & tout ce qu’il put obtenir du Marié fut que toute la Nôce ne le reconduiroit pas jusqu’à la porte de l’Hôtellerie. Termes eût voulu qu’ils ne les eussent point quittés jusqu’à la fin du voiage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son Maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu’ils étoient sortis d’Abbeville, & qu’ils couroient dans un profond silence. Termes, qui s’attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n’étoit en peine que de la manière, sçavoir si son Maître l’attaqueroit par un torrent d’injures mêlées de certaines épithetes qui pouvoient lui convenir, ou si se servant de quelque outrageante ironie, l’on employeroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu’on s’obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu’il valoit mieux prévenir la harangue qu’on méditoit, que d’y laisser rêver plus long-tems, & s’armant de toute son effronterie : „ Vous „ voilà bien en colère, Monsieur, lui dit-il, & vous croyez avoir raison ; mais je me donne au Diable si vous n’avez tort dans le fond. „ Comment traître ! dans le fond ? dit le Chevalier de Grammont, „ c’est donc parce que je ne te fais pas rouer, comme tu l’as depuis

„ long-tems méritè ? Voilà-t-il pas, dit Termes ? Toujours de l'em-
 „ portement, au lieu d'entendre raison. Oui, Monsieur, je vous
 „ soutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre bien. Et le fable
 „ mouvant n'étoit-il pas pour mon service, dit le Chevalier de Gram-
 „ mont ? Patience, s'il vous plaît, poursuit l'autre. Je ne sçais
 „ comment diable ce nigaut de Marié s'est rencontré chez les Gens
 „ de la Douane quand on visita ma valise à Calais ; mais ces Cocus-
 „ là se fourent partout. Dès qu'il vit votre juste-au-corps, il en devint
 „ amoureux. Je vis bien dès là que c'étoit un sot, car il étoit à
 „ deux genous devant moi pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout
 „ froissé de la valise, la sueur du cheval l'avoit tout taché par devant,
 „ & je ne sçais comment diable il a fait pour racommoder tout cela ;
 „ mas tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais vou-
 „ lu mettre. Conclusion, il vous revénoit à cent quarante Louis, &
 „ voyant qu'on m'en offroit cent cinquante, mon Maître, dis-je, n'a
 „ pas besoin de cette Oriflame pour se distinguer au bal ; & quoi-
 „ qu'il eût beacoup d'argent quand je l'ai quitté, que sçais-je s'il en
 „ aura quand je le reverrai ? Cela dépend du jeu. Bref, Monsieur,
 „ je vous en fais donner dix Louis plus qu'il ne vous coûte : c'est un
 „ profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, & vous sçavez que
 „ je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous eu
 „ la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de juste-au-
 „ corps qui vous auroit donné la même mine qu'à ce Marié de Vil-
 „ lage à qui nous l'avons vendu ; & cependant il faut voir comme
 „ vous tempétiez à Londres quand vous l'avez cru perdu : les beaux
 „ contes que vous avez faits au Roi du fable mouvant, & quelle
 „ chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce
 „ pied plat le portoit à sa nôce.

Que

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups ou le chasser étoit le traitement le plus favorable que son Maître lui devoit ; mais il en avoit besoin pour le reste de son voiage, & dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le Maréchal de Grammont ne sçut pas plûtôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son Baigneur ; & les premières embrassades s'étant passées de part & d'autre : „ Chevalier, lui dit le Maréchal, combien „ avez-vous mis à venir de Londres ici, car Dieu sçait comme vous „ allez en pareille rencontre ?“ Le Chevalier de Grammont lui dit, qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; & pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. „ Cela est fort plaisant, lui dit Monsieur son frère ; mais ce „ qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver „ encore votre juste-au-corps à table, car on la tient longue dans „ une nôce de Province : & là-dessus prenant un air tout sérieux, il „ lui dit qu'il ne sçavoit pas qui lui conseilloit un retour inopiné pour „ gâter ses affaires ; mais qu'il avoit ordre du Roi de lui dire qu'il „ n'avoit qu'à s'en retourner sans se présenter à la Cour. Il lui dit „ ensuite, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer son impatience, „ après avoir si bien fait jusques-là, lui qui connoissoit assez le Roi „ pour être instruit qu'il falloit pour mériter sa grace, attendre qu'elle „ vînt purement de sa bonté.“

Le Chevalier montra pour sa justification la Lettre de Madame de Saint Chaumont, & lui dit qu'il se feroit bien passé du soin qu'on avoit pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un Cravate de bois. „ Autre imprudence, lui dit le Maréchal : „ & depuis quand notre sœur est-elle Secrétaire d'Etat ou des Com- „ mandemens, pour que le Roi se soit servi d'elle pour vous signifier „ ses

„ ses volontez ? Voulez-vous sçavoir le fait ? Il y a quelque tems
 „ qu'il dit à Madame * le refus que vous aviez fait de la pension que
 „ vous offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content de la manière
 „ dont Comminges l'informa que la chose s'étoit faite, & témoigna
 „ qu'il vous en sçavoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre
 „ de rappel. La Saint Chaumont, qui n'a pas à beaucoup près le
 „ jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de
 „ vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit
 „ hier au dîner du Roi que vous feriez incessamment ici, & le Roi
 „ m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer incessamment d'abord
 „ que vous feriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en.“

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier de Grammont dans un autre tems ; mais dans la disposition présente de son cœur, il eut bien-tôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre ; & tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le Maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, & d'une manière si divertissante, que ce seroit fatiguer le Lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le Pain béni d'une manière si solemnelle, que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la Chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au Roi qu'on les avoit envoyés au Chevalier de Grammont, qui rendoit le Pain béni à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation

du

* Henriette d'Angleterre Duchesse d'Orleans.

du grand Saucourt, lorsque dans un tête à tête avec la fille du Jardinier, on sonna si souvent du cors, signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises, que ses fréquentes allarmes désarmerent les empressemens du renommé Saucourt, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Grifette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir Mademoiselle de l'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de Ville ne se trompoit point sur un commerce de Robe dont on l'accusoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le Président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma ; tandis que le Chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort & passion à ces pauvres Amans par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents & les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin, & il revit Londres avec transport. La Cour fut surprise & charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au Roi son Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence ; mais elles en changèrent bien-tôt après son retour : c'est-à-dire, les affaires d'une Cour qui jusques-là n'en avoit point eu de plus sérieuses que celles de l'amour & des plaisirs.

264 MEMOIRES DE GRAMMONT.

Le Duc de Monmouth, fils naturel de Charles II. parut en ce tems-là dans la Cour du Roi son père. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événemens si considérables, & les particularitez de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paroît partout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, & pitoyable dans ses extrémités, où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avoit son agrément & sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit, & ceux qui d'abord s'influèrent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du Roi; mais il fut la terreur universelle des Epoux & des Amans. Cela ne dura pourtant pas, la Nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le beau Sexe s'en aperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le Roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroissoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se van-
toit

toit de pouvoir passer pour la mère des Amours en comparaison de sa mère.* On se moqua de ses reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; & comme cette jalousie paroissoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le Roi : c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admiration, & par des caresses qui ne faisoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles dussent être sans conséquence ; mais on la connoissoit trop pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle ; mais comme le Duc de Monmouth n'étoit pas dans un âge à être insensible au vivacitéz d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mère pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

† Une héritière de cent mille livres de rente en Ecosse s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agremens, & son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire la Cour qu'en s'y distinguant ; & tandis que ces réjouissances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagements en étoient par tout réveillés, & de nouveaux s'établissoient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux ou tous les respects. La Duchesse de Cléveland voulut du moins

* Mlle. Lucie Waters;

† Fille du Comte de Buccleugh.

moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette Fête, mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le Roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air & la grace de Mademoiselle Stewart.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été Reine d'Angleterre, si le Roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'étoit pour donner son cœur; mais ce fut alors que le Duc de Richmond fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces Noces, Killigrew n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de Shrewsbury; & comme Madame de Shrewsbury n'étoit point engagée par un grand hazard, cette affaire fut bien-tôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne; mais Killigrew s'avisâ de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, & beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secrètes beautés & les charmes les moins visibles de la Shrewsbury que cette éloquence se donnoit carrière. Plus de la moitié de la Cour en sçavoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le Duc de Buckingham étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, & selon lui les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de Killigrew vouloient persuader.

Comme

Comme cet Amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de Buckingham, il avoit tout le tems d'étaler sa réthorique sur ce beau sujet; car on se mettoit à table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc de Buckingham éternellement rebattu des descriptions du mérite de Madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; & s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vû la légèreté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé: cependant nul engagement n'a duré si long-tems en Angleterre.

L'imprudent Killebrew, qui n'avoit pû se passer du rivaux, fut obligé de se passer de Maîtreffe. Il le porta fort impatiemment; mais loïn d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; & sans songer qu'il s'étoit attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre Madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, & travêtit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, pouffa sa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il fortoit de S. James après le coucher du Duc, on pouffa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jettoit, après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étoient fauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures ? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences & les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses Satyres, & ne souffla pas de son aventure. Le Duc de Buckingham & la Shrewsbury furent long-tems heureux & tranquilles : jamais elle n'avoit été si long-tems constante, & jamais il n'avoit eû tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que Milord Shrewsbury qui ne s'étoit jamais ému des déréglemens de Madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité, mais il paroïssoit moins deshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeller le Duc de Buckingham, & le Duc de Buckingham pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le Public ; mais le Public s'accoutume à tout, & le tems sçait apprivoiser la bienséance, & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, & un si horrible désordre, & qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la * Duchesse de Buckingham étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que son époux abandonnoit pour une autre, cette espèce de parallele entre leurs fortunes intéresseoit la Reine pour elle ; mais

* Marie, fille unique & heritiere du fameux Thomas Fairfax, General des troupes du Parlement dans la guerre civile.

ce fut inutilement ; personne n'y fit attention, & les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des Politiques & des Dévots.

Le sort de cette Princesse avoit d'assez tristes vûes par de certains côtez. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences, mais c'étoit tout. Elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le Roi son époux ne se mettoit guères en peine d'enfans légitimes, tant que ses Maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil si le Ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines & les offrandes ayant été tournées de toutes les manières, & n'ayant rien fait, il fallut en révenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'Archevêque Turpin mit à son doigt, & qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avoit fait après une de ses Concubines, à qui Turpin l'avoit ôté après sa mort ; mais il y a long-tems que les seuls Talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, & que les enchantemens étrangers ne font plus rien. Les Médecins de la Reine, prudens & avisés comme ils le sont par tout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire, aux Bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine, & dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse :

dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le Public à la vérité n'en croioit ni plus ni moins pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais sa presence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la Reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voiage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'osoit s'y opposer, mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les Bains, ou la foible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruisoient, ou par ces chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le Chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de Mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la Cour. Il étoit trop nécessaire & trop agréable au Roi dans un voiage comme celui-là pour n'en pas être ; & de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une Cour, Mademoiselle d'Hamilton n'avoit pas crû devoir consentir qu'il restât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire, pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire, & ce qu'il y disoit de ses propres affaires ne laissoit guères de place dans ses Lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux Bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamiltons, autant d'estime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion & de ses sentimens pour sa

œur. Il ſçavoit auffi ſes premiers engagemens avec ſa couſine Wetenhall, mais il ignoroit le réſroidiſſement ſurvenu dans un commerce dont les commencemens avoient été ſi vifs. Il fut ſurpris de voir les empreſſemens qu'il marquoit dans toutes les occaſions pour Mademoiſelle Stewart. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces reſpects qu'on rend pour faire ſa cour à la Maîtreſſe du Prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à ſa fortune ou à ſon repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ſes remarques, il réſolut de prévenir les ſuites d'un engagement pernicieux de toutes les manières ; mais il voulut que l'occaſion d'en parler s'offrit d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller divertiffement amuſoit la Cour dans des lieux où l'on ſe faiſit de tout pour ſe déſennuyer. Le Jeu de boule, qui n'eſt en France que l'occupation des Artifans & des Valets, eſt toute autre choſe en Angleterre : c'eſt l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adreſſe. Il n'eſt d'uſage que dans les belles faiſons, & les lieux où l'on joue ſont des promenades délicieufes. On les appelle Boulingrins. Ce ſont de petits prez en quarré, dont le gazon n'eſt guères moins uni que le tapis d'un Billard. Dès que la chaleur du jour eſt paſſée, tout s'y rasſemble. L'on y joue gros jeu, & les Spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les ſpectacles & les divertiffemens Anglois, avoit fait une courſe de Chevaux qui n'avoit pas à la vérité réuſſi : mais il avoit au moins le plaifir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles ſur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de Coqs lui avoient été plus favorables, & dans tous les paris qu'il avoit faits

au Boulingrin, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'Affemblées se trouve d'ordinaire une espèce de Cabaret, portant le nom de Pavillon de Verdure, de Salle à Festin, ou de Cabinet de Rafrachissement. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'Angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante & du vin d'Espagne. Là les *Rooks* se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces *Rooks* son proprement ce qu'on appelle Capons, ou Piqueurs en France : gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les Joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces Messieurs sont d'une supputation si juste, & d'une prudence si consommée dans toutes sortes de Jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement. Ils sont d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter : vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces *Rooks* qu'Hamilton trouva le Chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dez ; & comme celui qui tient le dez à ce Jeu en a tout l'avantage, les *Rooks* avoient fait cet honneur au Chevalier de Grammont par préférence. Il le tenoit encore quand Hamilton arriva. Les *Rooks* appuyez de leur avantage, pouffoient contre lui comme des furies. Il taupoit par tout. Hamilton pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience & de ces lumières embarqué dans un combat si peu égal ; mais il eut
beau

beau l'avertir du péril tout haut & tout bas, par signe & en François, il méprisa ses avertissemens, & les dez, qui portoient César & sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *Rooks* furent vaincus pour la première fois, mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau Joueur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois : mais leurs louanges furent perdues, & leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les *Rooks*, & la manière dont la Providence l'en avoit sauvé : „ Ma foi, Sire, dit le Chevalier de Grammont, „ Messieurs les *Rooks* sont déconfits pour le coup :“ & là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire ; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisoit quelque chose.

Après le souper Mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouoit, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures ; & l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. * „ Georges, lui dit-il, „ n'auriez-

* Tout ce qui regarde Georges Hamilton dans cet endroit cy, & tout ce qui est dit plus haut de lui & de Mad. Wetenhall, doit, à ce que je crois, se rapporter à son frere Antoine : car il est evident, que ce qui regarde Mad. de Chesterfield appartient à Georges, qui étoit l'ainé des freres ; & qui, comme l'auteur qui étoit le cadet dit p. 75 fût tué, comme Milord Falmouth. De reste, il n'est pas vrai-semblable, que l'auteur se fut tant loué lui même dans cette page 12. Selon le texte, voila deux freres, & cependant toutes les aventures sont mises

„ n'auriez-vous point besoin d'argent ? Je sçais que vous aimez le jeu ;
 „ Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous som-
 „ mes loin de Londres. Voilà deux cent guinées. Prenez-les, ce
 „ fera pour jouer chez Mademoiselle Stewart.“ Hamilton, qui ne
 s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu dé-
 concerté. „ Comment ! avec Mademoiselle Stewart ? Oui, chez
 „ elle, Georges, mon ami, poursuit le Chevalier de Grammont.
 „ Nous sommes un peu clairvoyans. Vous en êtes amoureux, & si
 „ je ne me trompe, elle ne s'en offense pas ; mais dites-moi com-
 „ ment vous avez pû vous résoudre à vous ôter la pauvre Peckham
 „ de l'esprit, pour vous coëffer d'une Princeesse qui ne la vaut peut-
 „ être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un traîne-po-
 „ tence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût. Par ma foi,
 „ votre frère, & vous, êtes deux jolis garçons dans vos choix. Quoi !
 „ dans toute la Cour vous ne trouvez que les deux Maîtresses du
 „ Roi pour en faire les vôtres ? Pour le frère aîné, encore passe : il
 „ n'avoit pris la Castelmaine que quand son Maître n'en voulut plus,
 „ & que la Chesterfield ne vouloit plus de lui ; mais pour vous, que
 „ diable croyez-vous faire d'une créature dont le Roi dans ce mo-
 „ ment est plus fou que jamais ? Est-ce parce que cet ivrogne de
 „ Richmond s'est nouvellement remis sur les rangs, & qu'il se porte
 „ pour Amant déclaré ? Vous verrez comme il en fera bon mar-
 „ chand. Je sçais bien ce que le Roi m'en a dit.

„ Croyez-

mises sur le compte du seul Georges. Il est clair aussi que l'auteur peint un
 nouveau caractère, quand il parle du Hamilton qui étoit l'amant de Mad.
 Wetenhall, & dont il dit modestement, “ c'est celui qu'on a vû servir en
 “ France avec distinction.” Or Georges n'avoit point servi en France.

„ Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le Maître ;
 „ c'est-à-dire, point de lorgnerie avec la Maîtresse. J'ai voulu faire
 „ l'agréable en France auprès d'une petite Coquette dont le Roi ne
 „ se foucioit pas, & vous sçavez comme il m'en a pris. Je conviens
 „ qu'on vous donne beau jeu ; mais ne vous y fiez pas. Elles
 „ sont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire,
 „ devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équi-
 „ page. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours *incognito* dans le
 „ Château de Peckham avec la femme du Philosophe Wetenhall, que
 „ de faire dire à la Gazette d'Hollande : „ On nous mande de Bristol,
 „ qu'un tel est chassé de la Cour pour Mademoiselle Stewart, qu'il
 „ va faire une campagne en Guinée sur la flotte que l'on prépare
 „ pour cette expédition, sous les ordres du Prince Robert.“

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappaient à
 mesure qu'il y faisoit attention, parut comme revenu de quelque
 songe après y avoir rêvé quelques momens ; & s'adressant à lui d'un
 air reconnoissant : „ Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui
 „ avez l'esprit le plus agréable, avec la raison la plus droite pour le
 „ bien de vos Amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je com-
 „ mençois à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, en-
 „ traîné plutôt par de frivoles apparences que par un véritable pen-
 „ chant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du pré-
 „ cipice. Je vous en ai bien d'autres ; mais pour vous témoigner
 „ ma reconnoissance de celle-ci, je veux suivre vos conseils, & me
 „ mettre en retraite chez la cousine Wetenhall pour m'ôter de la tête
 „ le reste de ces visions ; mais bien loin d'y aller *incognito*, je veux
 „ vous y mener au retour du voiage. Mademoiselle Hamilton sera

„ de la partie ; car il est bon de prendre ses précautions avec un
 „ homme qui a beaucoup de mérite, & qui dans ces rencontres n'a
 „ pas trop de bonne foi ; du moins s'il en faut croire votre Philoso-
 „ phe. Ne vous avisez pas d'en croire ce faquin là, dit le Chevalier
 „ de Grammont ; mais, dites-moi, comment vous vous êtes fourré
 „ dans la tête d'en vouloir à cette grand idole de Stewart ? Que dia-
 „ ble sçais-je ? dit Hamilton. Vous connoissez toutes les enfances
 „ dont elle s'occupe. Le vieux Carlingford étoit un soir chez elle,
 „ qui lui monroit à se mettre une bougie toute allumée dans la
 „ bouche, & le grand sécret étoit de l'y tenir long-tems par le bout
 „ allumé sans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche rai-
 „ sonnablement grande ; & pour renchérir par dessus son Maître, j'y
 „ en tins deux tout à la fois, & fis trois tours de chambre sans qu'
 „ elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjudgea le prix de cette il-
 „ lustre épreuve, & Killegrew foutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne
 „ qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de tire. Me voilà
 „ donc dans la familiarité de ses amusemens. On ne peut disconve-
 „ nir que ce soit une figure toute charmante que cette créature là.
 „ Depuis que la Cour est en campagne, j'ai eu cent occasions de la
 „ voir que je n'avois point eu devant. Vous sçavez que le deshabillé
 „ du Bain est d'une grande commodité pour celles qui sans offenser
 „ les bienséances, ne sont pas fâchées d'établir leurs attraits. Ma-
 „ demoiselle Stewart est tellement persuadée des avantages qu'elle a
 „ par dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque
 „ femme de la Cour pour de beaux bras & une belle jambe, qu'elle
 „ ne soit toute prête à le disputer par démonstration ; & je crois
 „ qu'il ne seroit pas difficile de la mettre nue, sans qu'elle y fit réflex-
 „ ion.

„ ion, avec un peu d'adresse. Il faudroit après tout être bien infen-
 „ sible pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune con-
 „ séquence, & ne fissent aucune impression ; outre que la bonne opi-
 „ nion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une
 „ femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de fa-
 „ miliarité, qui bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon
 „ égard ; ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève,
 „ & mille gracieusetés m'avoient empêché de faire des réflexions ;
 „ mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que
 „ la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, &
 „ les confidences qu'elle me faisoit sur certaines choses qu'elle n'au-
 „ roit pas trop dû me confier, auroient été capables d'en éblouir
 „ un autre.

„ Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous sçavez la
 „ grace infinie dont elle est à cheval. Le Roi, qui n'aime guères
 „ les chasses, que celles de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour
 „ les Dames, y étoit ces jours passés entouré de toutes les Beautés
 „ de sa Cour. Il partit après un faucon, & toute la brillante Esca-
 „ dre après lui. Les jupes de Mademoiselle Stewart, qui couroit à
 „ toute bride, effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien atten-
 „ dre celui que je montois, qui étoit son compagnon. Je fus donc
 „ le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille
 „ beautés nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des
 „ exclamations assez galantes & assez exagérées sur ce charmant dés-
 „ ordre, pour empêcher qu'elle n'en fut interdite. Au contraire, ce
 „ sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui
 „ ne paroïssoit pas lui déplaire.

„ Le:

„ Le vieux Carlingford, & ce fou de* Crofts, car il faut bien
 „ vous faire ma confession générale, ces méchans plaisans donc lui
 „ faisoient à tout bout de champ des contez assez éveillez, qui ne
 „ laissoient pas de passer à la faveur de quelques vieilles turlupinades,
 „ ou de quelques fingeries dans le récit qui la faisoient rire de tout son
 „ cœur. Pour moi, qui ne sçais point de contes, & qui n'ai pas le
 „ talent de les faire valoir, quand j'en sçauois, j'étois fort embarrassé
 „ quelquefois qu'elle s'avisoit de m'en demander. Je n'en sçais point,
 „ Mademoiselle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentoit. Inven-
 „ tez-en un, me dit-elle. C'est ce que je sçais encore moins faire, lui
 „ dis-je ; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extra-
 „ ordinaire, parce qu'il est encore moins vrai-semblable que tous les
 „ autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité
 „ qu'il fallut satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui con-
 „ ter que la plus belle créature du monde, que j'aimois passionné-
 „ ment, m'étoit venu voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-
 „ même, en peignant cette beauté merveilleuse ; mais jé lui dis que
 „ cette Divinité m'étant venu trouver avec les plus favorables intent-
 „ ions du monde, ne s'étoit point démentie par des rigueurs inutiles.
 „ Ce ne fut pas assez pour la curiosité de Mademoiselle Stewart, il
 „ fallut presque lui faire le detail des bontez que ce tendre phantôme
 „ avoit eues pour moi, sans qu'elle en parût surpris ou déconcertée,
 „ tant

* Guillaume Baron de Crofts, grand Ecuyer de M. le Duc d'York, Ca-
 pitaine du regiment des Gardes de la Reine Mere, gentilhomme de la cham-
 bre du Roi, & Ambassadeur en Pologne. On l'avoit envoyé en France pour
 feliciter Louis XIV. sur la naissance du Dauphin. V. Biogr. Brit. p. 2738,
 & la Continuation de Clarendon, p. 294.

„ tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit recom-
 „ mencer de fois la description d'une Beauté que je peignois autant
 „ qu'il m'étoit possible d'après sa figure, & d'après ce que je m'ima-
 „ ginois des beautez qui ne m'étoient pas connues.

„ Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voy-
 „ oit bien qui c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions seuls, com-
 „ me vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit, & mes yeux
 „ faisoient tout de leur mieux pour lui persuader que c'étoit elle que
 „ je peignois. Je ne la vis point offensée de cette connoissance, ni
 „ sa pudeur allarmée de la fin d'une aventure faite à plaisir, & qu'il
 „ n'eût tenu qu'à moi de finir d'un manière encore moins discrète.
 „ Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que
 „ les conjonctures avoient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni
 „ au Roi, ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engage-
 „ ment : enfin, je ne sçais à quoi diable je songeais ; mais je vois bien
 „ que si vous n'y aviez songé pour moi, j'étois capable de me perdre
 „ au milieu de ces folles visions.”

Quelque tems après la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce
 retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui re-
 gardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux.
 Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour
 défunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médifance & les
 tracasseries achevèrent de tout bouleverser.

La Duchesse de Cléveland étoit accouchée pendant le voyage des
 Bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle
 étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du Roi si
 elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses par-
 tisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette

expédition ; mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune Churchill,* & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formez, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'Enseigne aux Gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandoit ni la modération, ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient qu'elle lui avoit déjà donné la pension de Germain, avec les appointemens de Jacob Hall ; d'autant que les différens mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent, & la taille trop effilée pour soutenir long-tems sa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme qui étoit Favori de la Maîtresse du Roi, & frère de celle du Duc, se produisoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer d'y faire fortune. En effet, le Duc d'York lui donna bien-tôt après une Charge dans sa Maison. Cela étoit dans l'ordre. Mais le Roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que Madame de Cléveland lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaise humeur. Ce n'étoit pas sans raison : il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce, & cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Milord Dorset, premier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher

* Depuis, Duc de Marlborough. V. la nouvelle Atalantis.

débaucher la Comédienne Nell Gwyn. La Cléveland, dont il ne se foucioit plus, ne laissoit pas de le deshonorer par des inconstances répétées, par des choix indignes, & le ruinoit par des Amans à gage. Mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement, & les menaces de Mademoiselle Stewart. Il y avoit long-tems qu'il lui propofoit tous les établissemens & tous les Titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le Public; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle vouloit se retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin, c'étoit continuellement ou des allarmes, ou quelque humeur chagrine qui désoloient la tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint Barthélemi de tous les autres menus amusemens qu'il avoit par-cy par-là dans la Ville. Les Nell Gwyns, les Misses Davis, & la troupe joyeuse des Chanteuses & des Danseuses des menus plaisirs de Sa Majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuoit à désespérer le Roi, mais il eut bien-tôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'étoit déchaînée sans réserve depuis sa disgrâce contre Mademoiselle Stewart, qu'elle en ac-

cusoit par son impertinence, & contre l'imbécillité du Roi, qui pour une idiote revêtu la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du Roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mademoiselle Stewart l'avoient réduit ; & dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ses Valets de Chambre nommé Chiffinch. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la Stewart de fort mauvaise humeur. La présence de Madame de Cléveand le surprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, & l'abordant d'un ton ironique, & d'un sourire d'indignation : „ J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous
 „ rendre mes hommages, quoique la divine Stewart vous ait défendu
 „ de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des re-
 „ proches, qui seroient trop indignes de moi. Je viens encore moins
 „ excuser des foiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre con-
 „ stance pour moi ne me laisse rien à dire, & que je suis la seule que
 „ vous ayez honorée de votre tendresse, & qui s'en soit rendue indig-
 „ ne par sa conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'abbate-
 „ ment où vous ont mis les froideurs, ou la nouvelle chasteté de
 „ l'inhumaine Stewart.“ A ces mots un éclat de rire, aussi peu na-
 turel qu'il étoit insultant, & démesuré, mit le comble à son impa-
 tience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule ; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyans, vû les termes où il en étoient, & comme il se préparoit à lui répondre. „ Non, dit-elle, ne me sçachez point mauvais gré de
 „ la liberté que je prens de me moquer un peu de la grossièreté dont
 „ on vous en impose. Je ne puis souffrir, qu'une affection si mar-
 „ quée

„ quée vous rende la fable de votre Cour, tandis qu'on se moque
 „ impunément de vous. Je ſçai que le précieufe Stewart vous ren-
 „ voie, ſous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quel-
 „ que ſcrupule de conſcience. Et je viens vous avertir que le Duc
 „ de Richmond fera bientôt avec elle, ſ'il n'y eſt déjà. Ne m'en
 „ croyez pas, puisſque ce pourroit être le réſſentiment, ou l'envie qui
 „ me le feroient dire. Suivez-moi juſqu'à ſon appartement, afin
 „ que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, & que vous
 „ l'honoriez d'une préférence éternelle, ſi je l'accuſe à faux ; ou que
 „ vous ne ſoyez plus la dupe d'une fauſſe prude, qui vous fait faire
 „ une perſonage ſi ridicule.“

En achevant ce diſcours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irréſolu, & l'entraîna vers le logement de ſa rivale. Chiffinch étoit dans ſes intérêts : ainſi la Stewart n'avoit garde d'être avértie de la viſite, & Babiani, dont Madame de Cléveland avoit fait la fortune, & qui la ſervoit à merveille dans cette occaſion, lui vint dire que le Duc de Richmond venoit d'entrer chez la Stewart. C'étoit au milieu d'une petite galérie, qui conduiſoit par un dégagement du cabinet du Roi à ceux de ſes Maîtreſſes. La Cléveland lui donna le bon ſoir, comme il entroit chez ſa rivale, & ſe retira pour attendre l'iſſue de cette aventure. Babiani, qui ſuivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les Femmes de chambre de ſa Maîtreſſe qui ſe préſentèrent reſpectueuſement à ſon paſſage, & lui dirent tout bas que Mademoiſelle Stewart avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée ; mais que ſ'étant miſe au lit, elle repoſoit, Dieu merci. C'eſt ce qu'il faut voir, dit-il en repouſſant celle qui s'étoit plantée ſur ſon paſſage. Il trouva véritablement la Stewart

couchée, mais elle ne dormoit pas. Le Duc de Richmond étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, & la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le Roi qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au Duc de Richmond dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus. Il voyoit son Maître & son Roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mademoiselle Stewart étoit commode pour une vengeance subite. La Tamise couloit au-dessous. Il y jetta les yeux ; & voyant ceux du Roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde révérence, & se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La Stewart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du Roi ; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc de Richmond, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un Pays libre ; qu'elle ne sçavoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main ; mais que si cela n'étoit pas permis dans son Royaume, elle ne croïoit pas qu'il y eût de Puissance capable de l'empêcher de passer en France, & de se jeter dans un Couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa Cour. Le Roi tantôt outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, & tantôt effrayé de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne sçavoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la Lucrece à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie

frontière de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour prêt de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer, & de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une longue visite. Cette impertinente prière acheva de l'outrager. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, & fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain le Duc de Richmond eut ordre de sortir de la Cour, & de ne se plus présenter devant le Roi : mais il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on sçut qu'il étoit parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la Reine. Ce fut là que faisant le personnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pû lui causer ; lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la Cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc de Richmond, qui la recherchoit depuis long-tems : mais que puisque cette recherche étoit cause de sa disgrâce, & d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit sa Majesté de la prendre sous sa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle se mît dans un Couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon & se justifie en même tems. Le cœur de la Reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siennes.

nes. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur & de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, & la renvoïa, résoluë d'abord d'y travailler tout de son mieux ; mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle sçavoit que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de Mademoiselle Stewart : & que puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle dont la sagesse & la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs, elle se flattoit que le Roi lui sçauroit éternellement gré de s'être opposé à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader Mademoiselle Stewart ; & ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au Duc de Richmond, ni au Couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommo-der ces deux Amans.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut elle pas à la peine : car jamais les empressemens du Roi ne furent si vifs que depuis cette paix, & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais sa Majesté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissoit d'une paix profonde depuis le Traité des Pyrenées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de
ses

ses voisins ; mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir les débris d'une Monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge, ou les infirmités du Prince, ou la foiblesse de son Successeur. La France au contraire gouvernée par un Roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'allarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi ; mais la fortune du Roi, toujours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir par le peu de succès de l'entreprise de Giger, qu'il n'y avoit que les projets formez par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après le Roi d'Angleterre voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince Robert devoit avoir le commandement. Ceux qui en sçavoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudroit combattre, non seulement les Habitans de la Guinée, Peuple endiablé dont les flèches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger les prisonniers, mais qu'il faudroit essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluyes, dont chaque goûte se changeoit en serpent ; que si l'on pénétoit plus avant dans le País, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voiage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. Germain se présenta tout des premiers ; sans songer que le prétexte de sa convales-

science avoit différé la conclusion de son mariage avec Mademoiselle Jennings, il demanda la permission du Duc & l'agrément du Roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle Jennings commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus guères que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un Amant, qui sembloit ne rendre des soins que par habitude, la rebutoit, & le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu, lui parut si ridicule pour lui, & si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avoit éblouie, & le fameux Germain fut reçu comme il le méritoit lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'esprit dans les railleries, dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté ; d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit cru capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit, „ qu'il n'y avoit rien de plus glorieux „ à lui, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertez en Europe, „ que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde ; „ qu'elle lui conseilloit de ramener toutes les captives qu'il feroit en „ Afrique, pour remplacer les Beutez que son absence alloit mettre „ au tombeau.“

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite, mais il s'aperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Juques-

Jusques-là tout alloit bien pour elle. Germain non-seulement étoit confondu d'avoir eû son congé si cavalièrement, mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eû pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epîtres d'Ovide, traduites par les beaux Esprits de-la Cour. Elle se mit à faire une Lettre d'une Bergère au désespoir, qui s'adressoit au perfide Germain. Elle prit pour modèle l'Epître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette Lettre étoit mot pour mot les plaintes & les reproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement qu'elle étoit aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eû dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls & des monstres qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre Amante abîmée dans la douleur ; mais n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux qui le ramassèrent connurent son écriture, & en tirèrent plusieurs copies qui eurent cours par la Ville. Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passé comme on vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sçait, & le procédé de Mademoiselle Jennings la justifia sur cette Lettre : car quelques efforts que fissent le mérite & les nouveaux soins de Germain pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fût pas le feul qui fe ressentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaisir à défûnir les cœurs pour les engager bien-tôt après à des objets tout différens. On eût dit que le Dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit fon empire aux loix de l'Himen, avoit en même-tems mis son bandeau sur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plûpart des Amans dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le Duc de Richmond ; l'invincible German, une* Pecque Provinciale ; Milord Rochefter, une triste † Héritière ; la jeune Temple, le sérieux Lyttelton ; Talbot, sans sçavoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton ; ‡ Georges Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings ; & le Chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avoit jamais connue devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Himen & l'Amour d'accord en sa faveur, & se vit enfin possesseur de Mademoiselle d'Hamilton.

* Mlle. Gibbs, fille d'un Gentilhomme de la province de Cambridge.

† Elizabeth fille de Jean Mallet d'Enmere dans la province de Somersset.

‡ Apres les morts de Mlle. Boynton, & de Georges Hamilton, Talbot épousa la belle Jennings, & devint apres Duc de Tirconnel.

T A B L E

D E S

P E R S O N N E S.

A.

A N N E d'Autriche, p. 64.
Arlington, Comte d', 113.
Arran, Comte d', 75, 134, 145.
B.
Bagot, Madlle. 189, 191, 192.
Bardou, Mademoiselle, 180, 186.
Barker, Mlle. 202.
Bellenden, Madlle. 180, 186.
Blague, Mlle. 95, 97, 105, 189.
Boynton, Mlle. 217.
Brice, Dom Gregorio, 122.
Brinon, 9, 11.
Brifacier, Marq. de, 95.
Briffac, Duc de, 172.
Bristol, Comte de, 142.
Brook, Mlle. 142, 162.
Brounker, 230.
Buckingham, Duc de, 74, 112, 243,
266.

C.

Caméran, Comte de, 18.
Castelmaine, Comtesse de, 77, 220,
264, 279.
Catherine, la Reine, 77, 115, 239,
269.
Charles II. 72, 73, 196, 221.
Chesterfield, Comte de, 129, 145.
Chesterfield, Comtesse de, 115, 130,
150, 163.
Chiffinch, 282.
Churchill, Mlle. 245, 252.
Churchill, Duc de Marlborough, 280.
Clarendon, Comte de, 74.
Cleveland, V. Castelmaine.
Condé, Prince de, 51, 53, 58, 122.
Cornwallis, Lord, 179.
Crofts, 278.
Cromwel, Olivier, 70.

I N D E X.

D.

Denham, le Chevalier, 143.
 Dorset, Comte de, 280.
 Dongan, 190.

F.

Falmouth, Comte de, 75, 117, 133.
 Feverham, Comte de, 190.
 Flamarens, Marq. de, 175.
 Fox, le Chevalier, 179.
 Francisque, 145.

G.

Garde, Mlle. de la, 180, 186.
 Germain, V. Jermyn.
 Grammont, Marechal de, 122, 261.
 Gwyn, Nell. 240, 281.

H.

Hall, Jacob, 88, 221.
 Hamilton, Antoine, 75, 273.
 Hamilton, George, 75, 114, 131, 235.
 Hamilton, Mlle. 91, 92, 233.
 Hobart, Mlle. 191, 197, 246, 251.
 Hopital, Mlle. de P, 263.
 Howard, Thomas, 89.
 Humières, Marechal d', 55.
 Hughes, Mlle. 240.
 Hyde, Anne, Duchesse d'York, 73, 76,
 79, 133, 137, 243.
 Hyde, Madame, 87.

J.

Jennings, Mlle. 193, 218, 227, 248.
 Jermyn, 76, 134, 221, 223, 248,
 287.
 Jones, Comte de Ranelagh, 84.

K.

Killegrew, 134, 183, 211, 266, 276.

L.

Lely, le Chevalier, 161.
 L'Orme, Marion de, 171.
 Louis XIV. 68.
 Lyttelton, le Chevalier, 203.

M.

Madame Roiale, 25.
 Marie, la Reine Mère, 79, 120.
 Matta, 5 *jusqu'à* 50.
 Mazarin, Card. 52, 64.
 Middleton, Mad. 84.
 Monmouth, Duc de, 264.
 Montagu, 90, 251.
 Motte-Houdancourt, Mlle. de la, 69.
 Muskerry, Lady, 94, 99, 239, 241.

O.

Orange, Princeffe d', 76.
 Ormond, Duc d', 73.
 Offory, Comte d', 75, 136.
 Oxford, Comte d', 202.

Panetra,

I N D E X.

P.

Panetra, Donna, 77.
Pouffatin, 124.
Price, Mlle. 101, 106, 189, 219.
Progers, 188.

R.

Rawlings, Giles, 90.
Richelieu, Cardinal, 9.
Richmond, Duc de, 182, 283.
Robarts, Madame, 140.
Robert, le Prince, 98, 240, 287.
Rocheffer, Comte de, 190, 197, 224.
Ruffel, 107, 126.

S

St. Albans, Comte de, 74, 222.
St. Chaumont, Madame de, 253.
St. Evremont, 81, 108.
St. Germain, Mlle. de, 26.
Sara, Mifs, 207.
Saucourt, 263.
Senantes, Madame de, 27.
Shrewsbury, Madame de, 88, 266.
Sidney, Robert, 75, 228, 245, 251.

Silvius, 187.

Southesk, Lady, 138.

Stewart, Mlle. 86, 111, 115, 197,
265, 282.

Sylva, Dom Pédro de, 78.

T.

Taaffe, Lord, 181.
Talbot, 134, 176, 178, 217, 249.
Tambonneau, le President, 175.
Tanes, Comte de, 25.
Temple, Mlle. 193, 194, 197.
Termes, 93, 256.
Turenne, Marechal de, 23, 54.

W.

Warminster, Mlle. 85, 181.
Wells, Mlle. 187.
Wetenhall, Mad. 233.

Y.

Yarburgh, le Chevalier, 189.
York, Duc de, 55, 73, 107, 132, 138,
144, 194, 244.

